

NE

"TOUTE LA TERRE"

Directeur littéraire: MAURICE DEKOBRA

JULES CHOPIN

DE L'ELBE

AUX

BALKANS

(L'EUROPE CENTRALE NOUVELLE)

ROUMANIE @ Bucarest

Danube

ÉDITIONS BAUDINIÈRE

BULGARIE

Sofia

De l'Elbe aux Balkans

(L'Europe Centrale nouvelle)

DU MÊME AUTEUR :

- POUR PLEURER... DE RIRE (épuisé).
- L'AUBE GRISE, *poésies* (épuisé).
- L'AUTRICHE-HONGRIE "BRILLANT SECOND"
(Editions Bossard, Paris) 1 volume
- LE COMLOT DE SARAJEVO (Editions Bossard, Paris) 1 volume
- L'UNITÉ DE LA POLITIQUE ITALIENNE (Editions Bossard, Paris) 1 volume
- PRO NOVOU EVROPSKOU ROVNOVAHU (Pamatnik Odboje, Prague) 1 volume
- VEILLÉES DE BOHÈME, *florilège des grands conteurs tchèques* (Ed. Bossard, Paris) 1 volume
- LA TURBINE, *roman traduit du tchèque de Capek-Chod* (Bernard Grasset, Paris) 2 volumes
- LA FILLE DE JAÏRE, *roman traduit du tchèque de Capek-Chod* (La Renaissance du Livre, Paris) 1 volume

EN COLLABORATION AVEC M. ST. OSUSKY :

- MAGYARS ET PANGERMANISTES (Editions Bossard, Paris). 1 volume

JULES CHOPIN

De l'Elbe aux Balkans

(L'Europe Centrale nouvelle)



ÉDITIONS BAUDINIÈRE
27 bis, Rue du Moulin Vert
PARIS (14^e).

142.388

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT - CINQ EXEMPLAIRES SUR
ALFA NUMÉROTÉS 1 A 25. CES
EXEMPLAIRES CONSTITUENT L'ÉDI-
TION ORIGINALE PROPREMENT
DITE. EN OUTRE, IL A ÉTÉ TIRÉ
QUATORZE EXEMPLAIRES SUR ALFA
MARQUÉS H. C.

N°



La location de ce livre est interdite jusqu'au 1^{er} Décembre 1930 sauf accord spécial avec les Editions Baudinière. Les infractions seront poursuivies.

Copyright by *Editions Baudinière*.

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T S. F., réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

DE L'ELBE AUX CARPATHES

VERS PRAGUE EN FETE

Avant la guerre, aucun train direct ne reliait Paris à Prague. Il fallait, par deux fois, descendre en cours de route. Les traités de paix ont changé cela. Embarqué à la gare de l'Est, on ne quitte plus le compartiment qu'à Prague. C'est un progrès, mais il prolonge le voyage de trois heures, puisqu'il fallait, malgré les changements de train, vingt-quatre heures avant 1914 et qu'il en faut vingt-sept aujourd'hui. Beau sujet de récriminations pour ceux que ne satisfont pas les traités de paix qui ont bouleversé l'Europe centrale. Il y en a un parmi mes compagnons de route. Est-il Français, Belge ou Suisse? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il parle notre langue comme vous ou moi et que, je m'en aperçois lorsqu'il s'adresse à un employé allemand, il parle tout aussi correctement la langue du président Hindenburg.

— Depuis qu'on a chambardé toutes les frontières, se lamente-t-il, il devient pénible de voyager dans cette région-ci. Songez au nombre de visas qu'il faut pour aller seulement de Paris à Belgrade en passant par Prague.

— Il vous en faudrait bien davantage encore, fais-je, si vous y alliez en passant par New-York.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter, surtout quand on pense qu'à cet inconvénient s'ajoutent les rigueurs de fastidieuses visites douanières.

— Il y en a tout juste deux de plus qu'avant la guerre, puisque seules la Tchécoslovaquie et la Hongrie sont véritablement des Etats douaniers nouveaux; les autres ayant diminué d'étendue, comme l'Autriche, ou s'étant au contraire agrandis, comme la Roumanie et la Yougoslavie.

— Et puis, ajoute l'inlassable mécontent, il y a tous ces noms de ville nouveaux qu'il faut apprendre. Consulter un indicateur devient une tâche extrêmement malaisée. Autrefois, on connaissait Pilsen, Laibach, Agram ou Temesvar; aujourd'hui, on ne les reconnaît plus quand on lit Plzen, Ljubljana, Zagreb ou Timisoara.

— Pourquoi voudriez-vous que les autochtones ne donnent pas à leurs villes leur dénomination réelle? Trop longtemps cette Europe centrale, jadis entièrement slave et latine, a été présentée au monde sous un masque germanique; trop longtemps les Allemands et les Magyars, pour justifier leur hégémonie, ont fait passer les autochtones pour des peuples inférieurs. Ces derniers prennent leur revanche et, il y a dix ans, les Tchèques, empruntant un passage à un drame de Schiller, auraient pu, comme Wallenstein, dire au maire allemand d'Eger, c'est-à-dire de Cheb où nous arrivons : « Les temps sont révolus, monsieur le bourgmestre : les grands seront abaissés et les humbles élevés...; la double puissance d'une dynastie espagnole touche à sa fin; un nouvel état de choses se prépare... »

Déjà le train a franchi la frontière tchécoslovaque. Il a contourné la ville où en 1634 Wallenstein fut assassiné. Avant d'entrer en gare,

nous avons eu le temps d'apercevoir, sur leur coteau entouré de verdure jaunissante, la silhouette de la basilique et les ruines du vieux château. Puis ce sont, coupant court à nos discussions, les formalités, d'ailleurs rapides, du contrôle des passeports et de la visite douanière. Les employés des chemins de fer bavarois, d'allure militaire, quittent notre wagon. Ils sont remplacés par des employés tchécoslovaques : la langue tchèque succède à la langue allemande.

Cependant, au-dessus de nous, une escadrille d'avions militaires tchécoslovaques évolue, suivie par les yeux curieux de nombreux voyageurs. L'attention est si absorbée qu'il faut, le signal donné, pousser les spectateurs vers leurs wagons.

Passé Marianské Lázně, la célèbre station thermale (autrefois Marienbad), le train serpente le long d'une pittoresque vallée çà et là plantée d'usines, laquelle, s'élargissant en entonnoir, nous amène à Plzen (Pilsen).

Avant d'aborder la station, notre convoi longe les vastes ateliers des établissements Skoda, qui enserrent la voie des deux côtés. C'est de là, on s'en souvient, qu'est sortie l'artillerie lourde qu'au début de la guerre l'Autriche mit au service de l'Allemagne. La paix signée, l'Autriche-Hongrie écroulée, on crut bien que cette immense métropole de l'acier allait disparaître. Ses maîtres viennois n'avaient plus de quoi l'alimenter; les Tchèques, épuisés par l'effondrement de la monnaie laissée par leurs anciens oppresseurs, n'avaient pas les moyens de s'en rendre possesseurs. Fort heureusement, l'appui français vint à temps apporter son concours et aider aux transformations nécessaires. Grâce à la collaboration du Creusot, le grand pourvoyeur autrichien de la guerre put ainsi devenir un des éléments du pacifique relèvement économique de la Tchéco-

slovaquie. Au moment où nous passons, en cette fin d'octobre 1928, les hautes cheminées ont un imposant panache de fumée noire et les mille tuyaux qui partout pointent des toitures ont un halètement continu : les ateliers s'activent à la construction de locomotives, d'automobiles, de tracteurs ou d'instruments aratoires.

Dès l'arrêt en gare de Plzen, un cri multiple, que répercute l'immense marquise : *Pivo! Pivo!* met toutes les têtes à la portière, fait se tendre tous les bras. Ce sont les garçons du buffet qui crient la fameuse bière du cru. Leurs clients sont nombreux, qui font leur goûter d'une saucisse bouillie arrosée d'une chope.

Maintenant le train roule à travers une campagne mamelonnée, partout cultivée, semée d'usines fumantes et trépidantes. La nuit est tombée quand on aborde les faubourgs de Prague. Au passage de la Vltava, la ville nous salue des mille lueurs de ses illuminations qui, au bord de l'eau, non loin de nous, découpent sur le ciel sombre les lignes harmonieuses d'un monument : le Théâtre National.

Passé un tunnel, c'est le tumulte de l'arrivée. A la descente du wagon, je suis pris dans un remous de foule. Inattendues, des mains amies se tendent vers moi. Une nuée d'officiels m'entoure, mêlée d'uniformes français. Je suis confus. En quel honneur m'accueille-t-on ainsi? Un ami français m'explique la chose : la ville de Prague reçoit les délégués du Gouvernement français et de la Ville de Paris à l'inauguration du monument d'Ernest Denis. Ils ont, sans que je m'en doute, voyagé dans le même train que moi. On me croit des leurs. Je m'esquive pour échapper aux échanges de discours, mais je serai le lendemain à l'inauguration, heureux de me trouver parmi ceux qui rendent hommage à un grand

Français dont je m'enorgueillis d'avoir été le modeste collaborateur.

Ernest Denis, professeur à la Sorbonne, était avant la guerre un des rares hommes en France qui connaissaient bien l'Autriche-Hongrie et ses Slaves. Il avait consacré son œuvre d'historien à retracer la vie tourmentée de la Bohême. En 1914 il mit son inépuisable science et son insaisissable ardeur au service de la cause tchécoslovaque, dans laquelle il voyait la cause même de la France. Il fut ainsi un des artisans de cette indépendance que la Tchécoslovaquie se prépare à commémorer. On s'explique donc la popularité dont il jouit à Prague, où de braves gens naïfs, en 1918, songèrent à lui pour présider la jeune république et où, à la fin de 1920, il vint passer les derniers jours qu'il lui restait à vivre.



J'ai vu la statue d'Ernest Denis. Elle s'érige au pied de l'église Saint-Nicolas, dans le vieux quartier de Malá Strana. Elle occupe le coin d'une petite place où naguère encore se dressait le monument du maréchal Radetzky. On a soulevé le voile qui la recouvrait, selon tous les rites des inaugurations officielles. Elle est apparue, sous le pâle soleil d'octobre, dans toute la splendeur de son bronze neuf qu'on dirait doré. Elle est, à mon goût, fort déplaisante. Affalé dans un fauteuil bas aux pieds croches, l'historien français, les jambes allongées et un livre sur les genoux, penche en arrière un visage aux traits durs où j'ai peine à reconnaître ceux de mon éminent ami. Deux voisins échangent leurs impressions.

— Le sculpteur, dit l'un, a dû faire poser son modèle chez le coiffeur.

— Ou chez le dentiste, rectifie l'autre.

Et tous les deux ont raison.

Le sincère hommage rendu par la nation tchécoslovaque à la mémoire d'Ernest Denis n'ajoutera rien à la beauté de Prague.

Car, mise à part l'architecture « moderne » de ses quartiers neufs ou transformés, Prague est une des plus belles cités de l'Europe centrale. Elle a, surtout, son caractère propre, qui se révèle par les mille détails notés au cours d'une promenade à travers les rues tortueuses de ses vieux quartiers.

Voici, autour de la place où s'élève la statue d'Ernest Denis, toute une floraison de palais aux façades tourmentées de sculptures, aux jardins dont les terrasses et les gloriettes montent à l'assaut des anciens remparts du vieux château. Voilà, à deux pas, une antique placette tranquille comme un coin de province, avec ses grands arbres et ses pavés raboteux entre lesquels croît une herbe menue. Là, à côté de palais somptueux (dont l'un abrite la Légation de France), s'accroupissent de petites maisons basses flanquées de vastes cours d'où l'on s'attend à voir tout à coup sortir quelque diligence.

Plus loin un ponceau enjambe un bras de la rivière où baignent des jardins en terrasses ou les murs de maisons. Les Praguois nomment fièrement ce coin leur Venise. Il me rappelle plutôt la pittoresque cité d'Argenton, dans l'Indre, et l'ami Hugues Lapaire, le passionné Berrichon, qui m'accompagne, confirme mon impression. Cependant, cette « Venise de Prague » nous a amenés, par d'étroites ruelles, sous une arche du vieux pont Charles d'où, par un escalier à flanc de muraille, nous gagnons le pont lui-même. Avec, à ses deux extrémités, ses portes ogivales toutes fleuries de sculptures et, le long des para-

pets, les statues tourmentées de saints que le XVIII^e siècle y a ajoutées, ce pont en dos d'âne est un des monuments les plus curieux et les plus justement célèbres de Prague.

Et, franchie la Porte de la Cité, nous voici sur le quai de la rive droite de cette Vltava, axe sinueux de Prague. En face de nous, se détachant sur un ciel perle où luit un soleil d'automne encore chaud, se dresse l'inoubliable silhouette de Hradcany voilée d'une légère brume. Derrière le vieux pont Charles, des tours, des clochers, des maisons à pignons encadrées de jardins escadent la colline au sommet de laquelle la cathédrale ogivale dégage de la lourde masse amorphe du château la svelte élégance de ses flèches ajourées. A nos pieds, les eaux de la rivière scintillent du reflet mouvant de ce paysage qu'on dirait de rêve.

C'est là, ou bien du haut du plateau même de Hradcany, qu'apparaît nettement le caractère de cette noble cité. Certains de ses habitants voient dans Prague une ville « baroque » dont le charme réside dans les monuments de ce style jésuite, imitation parfois surchargée du style de Mansard, que le XVIII^e siècle autrichien a élevés. Pourtant, depuis les fines dentelles de la cathédrale jusqu'au flamboiement de la Tour Poudrière, en passant par le vieux pont et ses portes, par l'Hôtel de Ville et par les délicats clochetons de la basilique de Tyn, le panorama est pour ainsi dire dominé par des édifices gothiques qui en font l'armature. Or, ces trésors d'architecture, faits en toute probité de pierre massive et conçus sous l'aspiration des artistes français que les Luxembourgs avaient su attirer, rappellent aux Tchèques la période la plus réconfortante de leur histoire nationale. Les autres, monuments de conception italo-germanique, avec leur ornementa-

tion en trompe-l'œil, brique recouverte de stuc modelé, datent des années d'abaissement; ils ne peuvent que rappeler à la nation tchèque la funeste défaite où sombra son indépendance; la douloureuse époque qui vit l'exécution ou l'exil de ses meilleurs enfants en même temps que le triomphe insolent des artisans de la Contre-Réforme et des aventuriers de la guerre de Trente ans.

Non, ce qu'il y a de vraiment grand, parce que probe, solide et durable, ce n'est point la ville d'une époque où la nation vaincue voyait son âme subjuguée, ce n'est point Prague « baroque » avec ses fausses mansardes, ses sculptures truquées et tout son luxe trompeur; c'est Prague gothique dont le temps a noirci les façades sans les effriter. Cette Prague-là est toute une leçon pour les Tchèques, et il n'est pas mauvais, pour la souligner, qu'ils aient placé au pied d'une église de ce style jésuite la statue d'Ernest Denis. Cette leçon dit que les époques où la nation tchèque était le plus intimement liée à la France ont été les plus brillantes et les plus prospères de son histoire, celles où le génie de sa race s'est le plus librement et le mieux manifesté en des œuvres inaltérables. C'est au contraire pendant les siècles d'oppression, au milieu de ce qu'un grand romancier tchèque appelle « les ténèbres », que les oppresseurs ont imposé à la ville l'hypocrisie du stuc où les qualités de la nation ne se retrouvent plus.

Je me faisais ces réflexions le soir du 27 octobre en contemplant, du haut d'un belvédère, les originales illuminations par lesquelles la capitale de la jeune république commémorait le dixième anniversaire de l'indépendance nationale. Au lieu de souligner les monuments par des cordons lumineux qui en dessinent durement les contours,

on les éclairait violemment par de puissants projecteurs dissimulés aux alentours. On les voyait alors, surgissant de l'obscurité avec tous leurs reliefs accentués par les ombres, se détacher en clair sur le velours foncé du ciel nocturne, et c'était d'un effet saisissant.

*
**

Je suis, dès l'aube du 28 octobre, réveillé par des fanfares. Déjà la foule piétine le mauvais pavé gras. Le peuple fête son indépendance. Car ce sera vraiment une fête populaire : en dehors d'une revue des troupes de la garnison et de la réception de délégations par M. Masaryk, président de la République, aucun programme officiel de réjouissances publiques n'est prévu.

Nous allons, l'ami Hugues Lapaire et moi, nous mêler à la multitude. Devant le monumental musée qui la domine, la vaste avenue que les Praguois dénomment place Venceslas fourmille. Des vêtements sombres qu'égaie par points le chatouement d'un costume populaire ou la note amusante de chapeaux masculins verts, de toutes formes et de toutes nuances, se massent sur les larges trottoirs. En un silence recueilli, comme s'ils assistaient à quelque rite solennel, tous ces gens regardent défilier sur la chaussée le cortège des partis politiques de gauche. Chaque groupe, précédé de sa fanfare et accompagné de ses drapeaux, promène des écriteaux où, tout en vilipendant le gouvernement actuel, trop à droite à sa guise, il s'affirme le seul représentant de la vraie République et de la Liberté. Les curieux n'ont pas une réflexion, pas un sourire devant ces rodomontades. Ils regardent avec indifférence le troupeau des militants monter l'avenue, tourner au-

tour de la statue de saint Vencèslas, descendre, remonter, tournant sans cesse comme ces figurants de théâtre qui, à la scène, représentent une armée. La foule ne secoue son apathie qu'au passage d'une délégation de légionnaires, de ces légionnaires qui, en Sibérie comme sur les fronts de France et d'Italie, ont sauvé la nation, et qu'elle acclame d'un *Na zdar!* prolongé.

Ces mêmes acclamations, nous les entendons encore, un peu plus loin, dans la rue Nationale, au passage des délégations de Sokols ou de soldats qui viennent de rendre hommage au président de la République, chef, au cours de la guerre, des Légions libératrices.

Ainsi, indifférent au bluff des partis politiques, agents de division, le peuple apparaît fort attaché à tout ce qui personnifie la solidarité et l'énergie nationales, sociétés de gymnastique ou armée. Aussi a-t-il un culte tout particulier pour ceux qui, après avoir été ses libérateurs, ont su assurer au pays des bases solides.

A quelques pas du square Charles-IV dominé par le beffroi de l'ancien hôtel de ville de la Ville Neuve, un spectacle curieux nous arrête. Sur un des trottoirs de la tranquille Zitna ulice, en face d'une maison de rapport quelconque, les passants stationnent, recueillis. Ils contemplent un petit carré de sol finement sablé, encadré de fleurs, une plante verte à chaque angle, et au milieu duquel repose une couronne d'épines. Il n'y a là ni inscription ni indication d'aucune sorte. Qu'est-ce donc? Je cherche, et tout à coup je me souviens : c'est sur ce trottoir, devant cet immeuble où il habitait, qu'a été frappé d'une balle, par un communiste exalté, Aloïs Rasin, premier ministre des Finances de la Tchécoslovaquie, qui, après avoir été un des artisans de l'indépendance, a su assurer par son intelligente

énergie l'avenir économique du jeune Etat. L'hommage ainsi rendu à sa mémoire en cette journée de liesse ne manque pas d'une grandeur émouvante.



Je dois me secouer pour m'arracher au charme des vieux quartiers de Prague. Je veux voir les quartiers neufs où s'épanouit la vitalité de la métropole tchécoslovaque. On s'extasie volontiers devant la rapide poussée des cités américaines. Celle de Prague n'est pas moins impressionnante. Dès avant la guerre l'agglomération avait pris une notable extension. Là où, lorsque j'y vins pour la première fois, j'avais, la vieille enceinte franchie, trouvé la pleine campagne, des faubourgs avaient, sous mes yeux, grandi en quelques années. La cité elle-même, groupée au fond de sa cuvette, et de toutes parts investie par ces villes nouvelles, semblait ne plus pouvoir grandir. Elle le semblait d'autant plus que Vienne s'opposait de tout son pouvoir à la constitution d'une ville unique englobant l'agglomération entière. La libération a permis la création de cette « Grande Prague » dont les rues envahissent les collines environnantes et gagnent les champs.

« Crise du logement », la plainte retentit tout autant à Prague qu'à Paris. Oui, mais quelle différence dans la façon de remédier au mal? C'est à peine si, dans l'immense espace laissé libre par la démolition du « mur murant Paris », le Parisien voit s'établir quelques chantiers. Et combien en comptera-t-il entre la Madeleine et la place de la Bastille? Quant à Prague, on n'hésite pas. Au centre même, où ne reste à peu près aucun terrain disponible pour des constructions,

on rase les vieilles demeures pour les remplacer par de vastes immeubles, ou bien on surélève les bâtiments assez solides pour supporter un surcroît d'étages. Malgré la cherté des matériaux, les architectes ne chôment guère. Dire que leurs cubes de béton armé dépourvus de tout ornement et de toute grâce n'enlèvent rien au charme de la vieille cité serait sans doute un incroyable paradoxe. Mais il faut être de son temps, et chez les Tchécoslovaques, comme chez presque tous les Slaves, on tient essentiellement à en être. On veut être et faire « moderne » à tout prix. Il est à craindre cependant que ce qui est « moderne » aujourd'hui ne le soit plus demain et qu'ainsi les formes qu'on imagine les plus avancées, bientôt surannées, ne laissent derrière elles rien de durable.

De telles pensées s'imposent au voyageur lorsqu'il parcourt les quartiers nombreux bâtis depuis dix ans. Villas, pavillons ou maisons de rapport se succèdent sans souci d'unité dans la conception, les plus récentes constructions différant totalement de leurs aînées. Et l'on se dit que cette poursuite acharnée de la nouveauté bientôt périmée, si elle témoigne de la jeunesse active d'un peuple, ne saurait créer un style représentatif d'une nation. « Modernisme » et « mode » arrivent trop souvent à se confondre. La visite d'un de ces immenses parallépipèdes produits par l'architecture pragoise d'aujourd'hui m'en offrit un exemple frappant.

Prague était à l'origine un des grands carrefours commerciaux de l'Europe centrale. Sa Cité est née du marché international qui se tenait dans la cour du Tyn. Il est donc tout naturel que, placée à la tête d'un Etat entreprenant, laborieux et riche en puissance, la ville ait, avec l'indépendance nationale, retrouvé son rôle de jadis. La

foire d'échantillons inaugurée il y a une huitaine d'années y prend une ampleur sans cesse accrue. Il a fallu, pour abriter ses expositions, autre chose que des pavillons provisoires. Des blocs d'immeubles ont donc été bâtis, dont l'ensemble forme de longues lignes droites et de hautes surfaces verticales sans trace de fantaisie, sans agrément d'imagination, comme il sied à un temple du *business*.

Lorsque j'y suis allé, cependant, une aile de ce temple logeait une exposition de tableaux du peintre Alphonse Mucha. Le commerce tendait la main à l'art; le présent hospitalisait le passé. Car Mucha, qui eut à Paris son heure de succès, Mucha qui, avec ses affiches pour Sarah Bernhardt, avec ses estampes, fut il y a trente ans un novateur, apparaît bien « vieux jeu » à ses compatriotes. Il a su, certes, se renouveler, et les toiles où il synthétise l'*Epopée slave* ne rappellent que de très loin les compositions décoratives qu'il peignait naguère, à une époque où fleurissait ce qu'on dénommait « Art Nouveau ». La critique tchèque lui reproche cependant d'apparaître bien ancien avec son dessin impeccable et ses recherches savantes de couleur en un temps où, pour être sacré grand artiste, il suffit de ne savoir ni dessiner ni peindre. Et, voyant le peu de cas que l'on fait aujourd'hui d'une œuvre toute de science et de probité, je me demande ce qu'il pourra bien rester dans quelques années de la production actuelle où nulle imagination ne supplée au manque de science et même de conscience.

DES SITES, DE L'HISTOIRE, DE LA POLITIQUE

Sous le hall de la gare Wilson, les voyageurs assiègent le train omnibus qui doit m'emporter. Ce sont pour la plupart des commerçants ou des cultivateurs des environs... Avec une sage lenteur, le convoi nous fait traverser une banlieue toute grouillante d'usines et de chantiers. Puis voici la campagne : de longues étendues où des femmes et des hommes, des femmes surtout, procèdent à l'arrachage des betteraves à sucre; des champs où déjà verdissent les blés d'hiver; des prairies bordées de pruniers dénudés; tout cela dévalant lentement vers la Vltava lointaine. A chaque station, les gares s'encombrent de wagons chargés de betteraves; la betterave s'entasse sur les quais d'embarquement. Nous sommes au pays du sucre.

— Vous allez loin, monsieur?

C'est, avec une curiosité bonhomme, mon voisin de compartiment qui m'interroge.

— Non, monsieur. Je descends à Benesov.

— Vous y allez pour affaires?

— Non, je vais revoir le château de Konopischt.

Konopischt, ou plus exactement Konopistê! Ce nom semble aiguïser davantage encore la curiosité de mon compagnon à mon égard. Qui pourtant se souvient en France du nom de ce lieu qui fut la résidence favorite de l'archiduc François-Ferdinand d'Este, héritier présomptif du double trône de François-Joseph? Des pages d'une histoire toute récente y sont inscrites : premières pages du drame qui ensanglanta l'Europe de 1914 à 1918.

— Ah! oui, le parc et le château sont bien jolis, approuve mon voisin. Savez-vous à quoi François-Ferdinand les devait?... Au jeu, monsieur ; c'est au jeu qu'il les devait.

— L'archiduc jouait donc?

— Non, monsieur, il n'avait pas cette passion.

— Mais alors, je ne vois pas...

— C'est pourtant bien simple. L'ancien propriétaire, prédécesseur et ami de François-Ferdinand, était un joueur aussi acharné que malheureux. Il a perdu aux cartes des fortunes, monsieur, de vraies fortunes, et il lui a fallu faire des dettes. Pour le tirer d'affaire, son ami l'archiduc lui a prêté de l'argent, beaucoup d'argent, mais il a exigé comme gage le domaine de Konopistê. Et voilà comment, les prêts n'ayant pas été remboursés, François-Ferdinand est devenu, grâce au jeu, propriétaire du château.

— Vous êtes de la région, sans doute?

— Oui, monsieur, de Benesov, et je l'ai bien connu, moi, l'archiduc. Il n'était guère aimé dans le pays, je vous assure, et sa femme non plus, car ils étaient durs au pauvre monde. Ce n'est pas eux qui auraient attaché leurs chiens avec des saucisses... Heureusement que Konopistê est de-

venu un domaine public; comme ça, le peuple a sa revanche.

On a franchi la jolie vallée de la Sâzava, traversé des bois ombreux au penchant de sombres collines; le train s'arrête à Benesov. Aussitôt descendu, je prends congé de mon voisin, qui gagne la ville, et, longeant à rebours la voie de chemin de fer qui nous a amenés, je me dirige vers Konopistê.

Dès l'entrée du parc, je vois bien qu'en effet le peuple prend sa revanche. Un groupe de chasseurs poursuit le gibier dans ce qui fut les tirés archiducaux. En haut d'une clairière en pente, un lièvre vient de déboucher.

— A vous! à vous, monsieur le conseiller! crie un des Nemrods.

Le coup de feu de « monsieur le conseiller » se répercute parmi les vieilles futaies, suivi d'un second, mais le lièvre court sans doute encore.

Arbres centenaires d'essences rares, fausses grottes, chapelles, roseraie fameuse décorée d'obélisques et de statues antiques, pièces d'eau, rien ne manque à ce parc merveilleux, et c'est par des allées faites pour la rêverie que l'on arrive au château, dont les tours dominant à peine les frondaisons gigantesques.

Les autorités tchécoslovaques ont eu l'heureuse idée de laisser en état la demeure archiducal. Rien n'en a été enlevé; rien même n'a été déplacé des collections qui s'entassaient entre les murs épais du lourd édifice féodal. Le visiteur retrouve jusqu'au fidèle portier qui fut au service de François-Ferdinand. Mais le plus réputé reporter sera bien habile s'il parvient à tirer de ce discret cicerone la plus anodine confiance touchant le taciturne héritier de François-Joseph. Les choses, heureusement, sont plus éloquentes. Inutile de les solliciter. Elles parlent d'elles-mêmes. Leur

simple vue révèle avec une infaillible évidence le caractère de celui qui fut le maître de ces lieux.

N'attendez pas que je vous décrive les somptueuses œuvres d'art assemblées là. Il n'y en a pas, ou du moins, s'il y en a, elles sont si bien perdues parmi les panoplies, les trophées de chasse et les vulgaires imageries militaires, que l'œil ne les perçoit pas. François-Ferdinand n'avait aucun goût pour les délasséments d'ordre intellectuel. Sa seule passion semble avoir été la tuerie, et ses collections renferment les instruments de mort les plus divers : couteaux, coute-las, poignards, sabres, épées, mousquets, arque-buses, fusils, coulevrines ou canons. Où l'œuvre d'art aurait-elle pu trouver place là-dedans? Pas même dans les lithographies qui courent le long des corridors, ni dans les livres qui garnissent les rayons d'une maigre bibliothèque, à peu près tous ouvrages de vénerie ou de guerre.

Une salle aménagée sous la terrasse témoigne, il est vrai, d'autres soucis. Elle présente au premier regard d'intéressantes statues, notamment des œuvres en bois polychromé dont certains amateurs feraient leurs délices. Mais l'ensemble, lorsqu'on l'a parcouru en entier, laisse plus l'impression du bric-à-brac d'un antiquaire monomane que d'une galerie d'art. Aussi bien François-Ferdinand avait-il d'autres pensées que d'art. Il avait voulu réunir en ce lieu (et il y avait réussi) les plus hétéroclites objets célébrant saint Georges, depuis les sculptures d'église jusqu'au plus commun des boutons en métal repoussé. En ce saint terrassant le dragon, l'héritier du trône des Habsbourgs voyait encore, sans doute, le symbole de la lutte et de la tuerie, et, dans sa manie, s'associaient sa proverbiale bigoterie et son amour de la guerre.

Le lieu était donc bien choisi, dans ce cadre si

propre à réveiller les instincts belliqueux, pour les conférences où se devait préparer la plus grande guerre de l'histoire. C'est là, en effet, que par deux fois François-Ferdinand, à qui François-Joseph avait en fait confié les rênes du char austro-hongrois, reçut l'empereur allemand. La première visite de Guillaume II à Konopistê (et celle-là semble tout à fait oubliée) eut lieu du 23 au 25 octobre 1913, au lendemain de l'ultimatum par lequel l'Autriche-Hongrie sommait la Serbie d'évacuer les positions qu'elle avait fait occuper pour se défendre contre les incursions albanaises. Une partie de chasse fournit le prétexte de cette entrevue dont j'ai en ma possession le programme rédigé alors pour le personnel du château. « S. M. Guillaume II, empereur allemand et roi de Prusse », occupait le « Maria-Theresien Appartement ». Six hauts fonctionnaires, dont le conseiller secret von Treutler, représentant du ministère des Affaires étrangères, composaient sa suite. La seconde visite (et celle-ci, on s'en souvient mieux) fut celle des 12 et 13 juin 1914. Guillaume II, grand amateur de roses, venait admirer la roseraie de son archiducal ami, en compagnie de l'amiral Tirpitz.

Je me suis fait montrer le « Maria-Theresien Appartement » où l'empereur allemand fit ces deux séjours. Tout le mobilier, assez vulgaire, y est encore en place, mais il est aussi muet que le portier du château.

Pour bien comprendre le but de ces deux visites, sur lesquelles les documents diplomatiques gardent le même silence que mon aimable guide, il faut aller, dans le parc de Konopistê, lire, dans le silence des allées profondes, les souvenirs consignés par le feld-maréchal Conrad von Hötzen-dorf ou par le comte Eugène Czernin, tous deux amis et confidents de l'archiduc. Cette lecture

dans un tel lieu éclaire le passé, et si personne ne nous a rapporté par le menu les entretiens d'octobre 1913 et de juin 1914, nous pouvons facilement en deviner le sujet et la portée. Il s'agissait, en 1913, à la suite des victoires serbes dans les Balkans, de préparer contre la petite Serbie la fameuse « guerre préventive » conseillée dès 1909 par Hötendorf, c'est-à-dire, pour être sûrs du coup, mettre les armées des deux empires sur un pied tel qu'elles fussent les plus fortes de l'Europe. Le comte Czernin, hôte de l'Englischen Appartement en 1914, nous en fait la confiance. C'est pour parachever ces préparatifs et, surtout, pour imaginer le prétexte à une guerre, qu'en juin 1914 l'archiduc et l'empereur se retrouvèrent au milieu des roses de Konopistê. Ce prétexte, des grandes manœuvres en Bosnie le devaient fournir — François-Ferdinand y trouva une mort inattendue, mais il aurait pu dire comme Aerenthal, ministre des Affaires étrangères, s'adressant, au moment où il devait quitter un poste qu'il remplissait dangereusement pour la paix, au maréchal Hötendorf : « Mes successeurs feront le reste. »



— J'emmène M. Hugues Lapaire voir la vallée de l'Elbe et un coin de la région germanisée du Nord de la Bohême. Voulez-vous profiter de notre voiture et faire la promenade avec nous ?

La proposition m'est faite par M. H. Jelinek, qui est sans conteste un des écrivains tchèques les plus attachés à la France. En même temps que, par des cours libres à la Sorbonne, par des articles de revues ou par des traductions, il s'est efforcé de faire connaître chez nous la littérature

de son pays, M. Jelinek a donné à Prague des études sur nos écrivains, a fait représenter dans d'admirables traductions nos meilleures productions dramatiques ou a magistralement interprété en tchèque nos poètes contemporains. Son amour pour la France et sa culture paraît parfois si exclusif à ses compatriotes qu'ils l'en plaisantent. Il me souvient d'une caricature où M. Jelinek, armé d'un parapluie, répond à quelqu'un qui lui fait remarquer l'inutilité de cet encombrant objet par un si beau soleil : « Oui, mais il pleut à Paris. »

Il va de soi que j'accepte avec empressement l'aimable invitation. Mme Jelinek, qui est un peintre de valeur, nous accompagne.

Tressautant sur le pavé des rues, l'automobile nous fait traverser des quartiers industriels pour, ensuite, gravir une des parois de la cuvette où baigne Prague. Du haut du plateau où nous arrivons, la vue découvre, dans un brouillard de fumée, un large panorama de cheminées. Les statistiques disent que la Tchécoslovaquie détient près de 80 0/0 des entreprises industrielles de l'ancienne Autriche-Hongrie. On le croit volontiers, en apercevant toutes ces usines au travail, et quand on constate, en outre, l'esprit d'ordre qui préside à la politique de la jeune république, on n'est pas surpris de l'avoir vue si promptement se relever des suites de l'effondrement austro-hongrois.

De chaque côté de la route bordée de pruniers et de cerisiers, un paysage où rien ne retient le regard défile sous nos yeux. C'est une immense étendue de cultures descendant en pente douce vers la plantureuse vallée de l'Elbe, grenier de la Bohême et grand fournisseur des sucreries tchèques. Les villages que nous traversons ont un aspect cossu, avec leurs maisons badigeonnées

de blanc, de brun ou de rose et les larges porches de leurs fermes.

Une bourgade plantée dans un décor d'arbres nous arrête. C'est Veltrusy, dont nous visitons le parc et le château. Les allées du parc, avec leurs hauts marronniers dévastés par l'automne, avec leurs ponts rustiques qui coupent des ruisseaux tapissés de lentilles d'eau, ont fort grand air. Quant au château lui-même, pavillon du XVIII^e siècle dans un style qui rappelle lourdement celui du Val-de-Grâce, il ne manquerait pas d'allure s'il était un peu moins écrasé et si son actuel propriétaire n'avait eu le mauvais goût d'en faire barbouiller la façade d'un terrible badigeon rose. M. Jelinek nous apprend que cette demeure a été celle de la famille des comtes Chotek, dans laquelle l'archiduc François-Ferdinand est allé chercher son épouse morganatique. J'ajoute qu'en 1784 le parc a abrité la première exposition publique organisée en Europe.

Les chariots des fermes domaniales ont laissé le long des allées des traces de leur passage : de grosses racines, betteraves sans doute, parsèment le sol.

— Avez-vous jamais goûté la betterave à sucre? demande Mme Jelinek. C'est délicieusement sucré.

Je m'empresse de ramasser une des racines et, l'ayant pelée, j'en offre une tranche à notre compagne.

Elle ne l'a pas plus tôt goûtée qu'elle la crache avec dégoût.

— Fi! que c'est amer!

Je goûte à mon tour. C'est vrai. J'ai pris une racine de chicorée pour une betterave. Nous sommes en effet dans une région où la fabrication des succédanés du café tient une place presque aussi grande que celle du sucre. Le nom des fabri-

ques tchécoslovaques de chicorée retentit dans toute l'Europe centrale.

Un bonbon ayant chassé l'amertume de la malencontreuse racine, nous nous remettons en route. L'automobile franchit la Vltava et nous voici bientôt longeant des pentes crayeuses où s'étagent des vignes. On se croirait dans quelque coin de la Champagne. C'est que nous approchons de Melnik, le centre viticole de la Bohême. Déjà, à l'horizon, pointe l'éperon rocheux où se dressent sa basilique et son château.

C'est, cette fois, l'Elbe, l'Elbe majestueuse et lente, que nous traversons à quelques pas de son confluent avec la Vltava. D'un vigoureux effort notre voiture gravit en lacets la pente raide de la rive droite, et nous voilà sur la Grand'Place de Melnik. Avec son rang d'arcades, son vieil hôtel de ville et, dans un coin, le clocher bulbeux d'une église, ce grand espace carré, durement pavé, déclive et traversé de caniveaux, est le type parfait d'une place centrale dans une petite ville tchèque de Bohême. C'est là qu'à certains jours se tient le marché et que le dimanche les notables du lieu font leur monotone promenade.

Face à notre arrivée débouche une rue qu'à quelques pas de là enjambe une des vieilles portes de l'enceinte. Nous voyons, par-dessus les maisons, se profiler la masse carrée de sa tour. Au fond, à droite, s'ouvre une autre rue. C'est celle-là que nous prenons pour gagner le château. Cet édifice, dont la fondation remonte fort loin et qui fut longtemps la résidence des rois de Bohême, n'a guère de remarquable que sa situation et, sans doute, ses caves, fameuses dans tout le pays. Un restaurant y a été aménagé. Nous y déjeunons délicieusement sous une véranda de la terrasse chauffée d'un clair soleil, précieux en ce jour de Toussaint. Des treilles, où demeurent encore, au

milieu de pampres jaunis, quelques grappes atrophiées, font un cadre doré au vaste paysage que nous découvrons. Au premier plan, des vignes en gradins, soignées comme une belle femme, dégringolent la pente rapide et viennent mourir sur le bord de l'Elbe. Ces vignes ont leur histoire. Les ceps en furent apportés de Bourgogne et plantés en ce lieu par le bon roi Charles IV qui, élevé en France et marié à une princesse française, Blanche de Valois, portait à notre pays un amour ardent... Le xiv^e siècle est déjà loin et le pineau bourguignon a probablement dégénéré sous le rude climat de la Bohême. Néanmoins, le vin qu'on nous sert à Melnik ne manque pas de tenue.

Par delà les massifs d'arbres qui bordent la rive gauche du fleuve, une longue plaine s'étend, d'où, à l'horizon, s'élève un haut mamelon. C'est le Rip, ballon d'origine probablement volcanique, où, dit la légende, l'ancêtre Bohemus aurait décidé d'arrêter la migration de sa tribu de Tchèques.

Le déjeuner fini, l'automobile nous descend vers les faubourgs de la vallée. Sa course rapide nous éloigne des dernières agglomérations purement tchèques. La traversée d'une bourgade dont les boutiques s'ornent d'enseignes bilingues, tchèque et allemand, nous montre que nous sommes en pays mixte, à la transition de deux nationalités. Le vallon boisé dans lequel nous nous enfonçons, curieux avec ses blocs tourmentés de grès friable, est peuplé en majorité d'Allemands. Oh! pas depuis longtemps, longtemps, et quelques-unes des vieilles chaumières de bois découpé et sculpté, si élégantes avec la délicate galerie qui court à leur flanc, ont peut-être encore vu tchèque toute la région. Les habitants continuent de désigner par des noms tchèques à

peine déformés non seulement les villes ou les villages, mais encore les lieuxdits. Il y a là un exemple frappant des infiltrations qui ont germanisé une partie de la Bohême et font dire aux Tchèques qu'en Tchécoslovaquie la plupart des Allemands sont des intrus.

J'évoque par la pensée, dans cette étroite vallée où nous roulons, la fuite éperdue des populations, accablées déjà par le quart de siècle que durait la guerre de Trente ans. J'aperçois des familles de paysans tchèques abandonnant leurs demeures, poussant leurs maigres bestiaux et essayant de distancer les troupes suédoises de Torstenson. Plus loin, sur les pas de l'armée ennemie, il me semble voir la marche subreptice de l'éternel envahisseur germanique. Des groupes d'Allemands avancent, prêts à la curée, furetant tout le long de la route, s'installant sans vergogne dans les maisons vides qu'ils ne quitteront plus, peuplant cette région désertée où bientôt ils régneront en maîtres.

Avant 1918, en effet, comme tous les Germains de l'Europe centrale, ils se considéraient comme d'essence supérieure. Ils étaient le *Herrenvolk*, le peuple de maîtres. Ils tenaient les Tchèques en fort petite estime et jugeaient humiliant de parler la langue de ces parias. Aussi, là où les Allemands se sentaient nombreux, le tchèque était-il banni, tandis qu'au contraire l'allemand devait retentir partout où pouvait se trouver un seul Germain. Les choses ont changé, et lorsque nous visitons, dans leur sombre cadre de forêts, les vastes étangs de Hirschberg (Doksy) aux rives sablonneuses comme des plages, les Allemands que nous trouvons occupés à radouber des barques n'hésitent pas à fournir en tchèque à M. Jelinek les renseignements qu'il leur demande.

Surpris tout d'abord de se voir, du rôle de maîtres, ravalés à celui d'égaux, les Allemands de Tchécoslovaquie ont fini par comprendre qu'à tout bien considérer leur sort n'est pas si mauvais. Se trouvant libres alors qu'ils s'attendaient à être asservis à leur tour, profitant des avantages d'un pays victorieux et, qui mieux est, riche et sagement gouverné, ils se sont assez vite assis. Ils ont mis une sourdine aux impossibles rêves irrédentistes qui les orientaient vers l'Allemagne et, lâchant les politiciens pangermanistes, ils ont donné de plus en plus leurs suffrages à ceux des leurs qui préconisaient une fructueuse collaboration avec les Tchèques. Aujourd'hui, leurs représentants figurent au gouvernement de Prague.

— Notre langue est une des langues officielles, nous avons des écoles allemandes pour instruire nos enfants, et nos intérêts sont bien défendus. Que pouvons-nous demander de plus ? me disait un de ces Allemands.

C'est la sagesse même.

Cependant que nous devisons de ces choses, mes compagnons et moi, l'automobile file, cahotée entre des bois profonds. Une éclaircie nous découvre bientôt, sur notre droite, les ruines d'un château perchées sur la haute cime d'un mont. Nous les contourrons sans doute, puisqu'un instant après nous les retrouvons à notre gauche, toutes proches. C'est ensuite la route droite avec, à l'horizon, un autre mont surmonté d'un autre château. En approchant, nous distinguons deux cimes jumelles aux flancs desquelles s'attache un village dont les maisons blanches aux toits rouges font des taches lumineuses sur le fond sombre des végétations. Le château, juché sur l'un des pitons et qui domine un vaste paysage, a des restes imposants. Avec son érudi-

tion ordinaire, M. Jelinek nous conte la tragique histoire de cette demeure royale. Il nous dit, entre autres, qu'au XIII^e siècle Othon de Brandebourg, chargé de la régence pendant la minorité de Venceslas II, son neveu, fit emprisonner en ce château de Bezdéz le jeune roi de Bohême et sa mère. Cette dernière parvint à s'échapper. Quant au roi, il ne fut rendu que quatre ans plus tard, moyennant une forte rançon. Sans avoir pu réaliser ses desseins, qui étaient de mettre la main sur le trône de Bohême, Othon avait du moins su tirer un large profit de sa capture. Les Allemands sont gens pratiques.

A quelques kilomètres de là, sur la longue place, ou plutôt sur le mail planté d'arbres d'une petite ville, un café nous offre l'hospitalité. Pendant que nous y faisons collation, nos yeux inspectent les nombreuses photographies appendues autour de la salle. Des coins de Paris, de Nice ou de Menton y voisinent avec des vues de Chamonix. En un français assez pur, le cafetier, accouru en apprenant que des Français se sont arrêtés chez lui, nous exprime ses sympathies pour la France, où il a travaillé et dont il garde un impérissable souvenir. A une table voisine, des clients locaux, nous entendant parler français, sont amenés à échanger en tchèque leurs impressions sur la représentation de *la Fiancée vendue*, le si vivant opéra de Smetana, que vient de donner l'Opéra-Comique de Paris, et qu'ils ont entendue par T. S. F. Je sens vibrer dans leur conversation une joyeuse émotion. Ils sont fiers qu'une de nos grandes scènes musicales, d'où le succès retentit dans le monde entier, ait fait place dans son répertoire à ce joyau de leur musique nationale. La reconnaissance perce dans leurs paroles et leur amitié pour la France s'en trouve fortifiée.

Le crépuscule brouille le paysage lorsque nous nous remettons en route. Dans la nuit déjà tombée, nous voyons fuir des villages et des villes. Ça et là des cimetières se signalent à notre attention par les lanternes multicolores dont des mains pieuses ont orné les tombes, et qui, au milieu de l'obscurité, communiquent je ne sais quelle vie fantastique à la Cité des Morts. Des agglomérations défilent encore, et des châteaux que l'inépuisable obligeance de M. Jelinek signale au passage mais dont nos yeux ne peuvent distinguer que les points lumineux des fenêtres éclairées. Au lointain enfin une immense auréole annonce Prague dont nous voyons bientôt poindre les mille lumières. Puis c'est la rentrée dans la clarté de la grande ville.

DE L'ELBE AU DANUBE

Je retrouve encore la gare Wilson et ses quais grouillants sous la lueur crue des grosses lampes électriques. Je m'installe dans un compartiment où, par hasard, je serai seul et pourrai dormir. L'express m'emportera à travers des paysages de la vallée de l'Elbe, que je connais bien pour l'avoir souvent parcourue. Je ne verrai donc qu'en souvenir ses riches exploitations agricoles, ses sucreries ou ses distilleries d'alcool.

L'aube m'éveille aux confins de la Moravie, près de la frontière polonaise. Le train entre dans le grand bassin minier d'Ostrava-Karvina, dont la Pologne et la Tchécoslovaquie se sont si âprement disputé la possession il y a dix ans. De chaque côté de la voie, de hautes bâtisses en fer marquent l'entrée de puits de mines. Des tas de charbon, des wagons de houille ou de coke encombrant les gares. Des corons s'éparpillent, à droite et à gauche, à travers une campagne maussade. L'atmosphère, soudain, s'alourdit d'une brume dense faite de vapeur et de fumée. Nous sommes à Ostrava, gros centre industriel, où s'agglomèrent des villes actives, toutes trépidan-

tes d'usines, villes d'enfer avec leurs hauts fourneaux vomissant la flamme.

Un long arrêt à Bohumin me permet de me dégourdir les jambes sous le sombre hall de la gare et d'aller me restaurer au buffet. Un brouhaha de voix où se mêlent toutes les langues de l'Europe centrale emplit la salle. Bohumin est en effet le point de croisement de trois frontières : allemande, tchécoslovaque et polonaise.

Pendant que j'examine les types entassés dans cette tour de Babel et que j'essaie en vain de mettre une nationalité sur ces visages fatigués de voyages, mon wagon a été rattaché à l'express de Kosice. Je reprends ma place dans la voiture qui bientôt m'emporte à travers l'interminable campagne sans attraits de cette région minière. Et voici la fameuse ville aux trois noms, Teschen pour les Allemands, Cieszyn pour les Polonais ou Tésin pour les Tchèques, qui obligea un jour, à la Conférence de la Paix, M. Lloyd George à apprendre la géographie.

A cheval sur une petite rivière, ou plutôt sur un torrent, l'Oiza, descendu des Beskydes toutes proches, Teschen (donnons-lui ce nom sous lequel la Conférence de la Paix l'a connue) est une ville de quelque 30.000 habitants. Elle est dominée, d'un côté par la tour des Piasts, vestige d'un château dont la légende attribue la fondation à une lointaine dynastie polonaise, et de l'autre par le beffroi de son vieil hôtel de ville, tous deux juchés sur un plateau de la rive droite. La gare principale est sur la rive gauche, de même que l'usine électrique, mais tous les autres édifices d'utilité publique, hôpital, écoles, château d'eau, etc., sont sur la rive droite.

C'est une cité, somme toute, assez banale, un petit marché régional comme il y en a beaucoup et je ne m'y arrêtera pas, même en songeant

qu'elle fut la capitale d'un duché, si elle n'était pas aujourd'hui un des points géographiques les plus curieux de l'Europe. Je l'ai connue en 1920 au moment où Tchécoslovaques et Polonais étaient aux prises pour la conquête de cette riche contrée. Elle avait alors plus l'air d'un centre de guerre que quand l'empereur Charles I^{er} siégeait en son château avec son état-major. Des combats avaient eu lieu entre troupes polonaises et troupes tchécoslovaques. Il avait fallu l'intervention de la Conférence de la Paix, qui imposa un plébiscite, pour mettre fin au conflit armé.

Une commission internationale, appuyée par une poignée de chasseurs français et italiens, fut chargée d'administrer le territoire litigieux et de procéder au plébiscite. Elle fut vite débordée. La population fut pendant plusieurs mois terrorisée par des bandes mystérieuses qui pillaient les maisons et ne reculaient même pas devant le crime. Deux de nos chasseurs français furent ainsi, au cours d'une patrouille, lâchement assassinés. On se demandait comment, dans de telles conditions, pourraient se faire les opérations du referendum lorsque, brusquement, à la fin de juin, à la demande des deux parties intéressées, il fut décidé que la question serait réglée par arbitrage. L'arbitre agréé fut la Conférence des Ambassadeurs. Nouveau Salomon, tranchant dans le vif, elle traça une frontière qui coupait en deux la ville de Teschen, de façon à donner à la Pologne la rive droite de l'Olza, c'est-à-dire la tour historique des Piasts, la Tchécoslovaquie recevant le quartier de la rive gauche. Ainsi fut créée cette anomalie qui place une même ville à cheval sur la frontière.

Je m'aperçois d'ailleurs que les habitants ont fini par s'habituer à ce singulier état de choses.

Je m'aperçois aussi que le quartier tchécoslovaque, en contact direct avec la région minière et industrielle, a pris en huit ans une extension extraordinaire, alors que le quartier polonais, sur son plateau, paraît se plonger dans un sommeil qui ressemble fort à la mort. Entre les deux, un pont de bois et un pont de pierre jettent leurs traits d'union, mais à chaque extrémité gendarmes et douaniers examinent impitoyablement les papiers des passants.

Le plus extraordinaire est que ce conflit, qui faisait des Polonais et des Tchécoslovaques des frères ennemis, n'ait pas laissé de traces profondes. Je constate aujourd'hui entre les deux nationalités comme entre les deux pays une harmonie heureusement parfaite.

Cette réconfortante pensée m'accompagne tandis que l'express, ayant dépassé la fraîche et laborieuse vallée de l'Olza, s'essouffle à gravir les pentes des Beskydes. Des tunnels nous absorbent et le col est franchi. Nous voici dévalant vers l'agreste Slovaquie. Par la vallée du Vah, vaste torrent qui ronge son lit caillouteux, je vais descendre vers Zilina et gagner Bratislava.

*
**

Lorsqu'en 1805 Napoléon y signa un traité fameux, c'était Presbourg. Lorsque j'y vins pour la première fois, il y a vingt-six ans, c'était Pozsony. Ayant retrouvé au fond des archives poussiéreuses où il dormait depuis des siècles son vieux nom slave, la ville s'appelle aujourd'hui Bratislava. Mais, au fond, est-ce bien la même ville, celle que j'ai connue il y a un quart de siècle et celle que, depuis 1919, j'ai visitée par trois fois et qui, à chaque fois, m'a paru différente?

Lors de ma première visite, c'était une modeste ville de petits rentiers allemands, mêlés de juifs, recouverte d'un léger, oh ! très léger vernis magyar. Mais les jours de marché, avec ses paysans aux vestes blanches brodées de couleurs vives, aux pantalons moulant les jambes, et avec ses paysannes aux larges manches et aux jupes évasées d'où émergeaient des jambes bottées, elle prenait tout à coup un caractère slave. Elle comptait alors 48.000 habitants. Reliée à Vienne par un tramway, elle était comme un faubourg de la capitale autrichienne plus qu'une ville de Hongrie. Elle n'avait, du reste, de franchement hongrois que ses fonctionnaires dont la tâche principale était de l'arracher aux influences slaves et germaniques et de la magyariser.

Pour cette œuvre de dénationalisation, tous les moyens de pression étaient bons. Je m'étais un matin aventuré sur les hauteurs plantées de vignes qui dominant la ville. Il faisait beau. La promenade était tentante au milieu de cette campagne verdoyante qui me rappelait la France. Je la poursuivis donc assez longtemps, musant le long des chemins creux. Midi me surprit tout près d'un village. Devais-je aller y chercher une auberge pour déjeuner ou rentrer à Pozsony ? J'arrivais bien à me débrouiller en allemand ou en tchèque, mais en magyar c'était une autre affaire. Comment parviendrais-je à me faire comprendre autrement qu'en hongrois par un aubergiste de village ? A tout hasard, je descendis vers les maisons dans l'espoir d'y trouver une route plus courte que les chemins qui m'avaient amené, plutôt que pour y découvrir un aubergiste à ma convenance.

J'avais en effet trouvé la bonne voie et je me dirigeais vers la ville quand tout à coup, devant une maison portant sur son enseigne deux mots

hongrois, *bor, sôr* (vin, bière) que j'avais fini par apprendre, les accents de la langue slovaque m'arrêtèrent. « Mais voilà mon affaire, me dis-je. Je n'ai qu'à entrer dans cette auberge slovaque. En parlant tchèque, je pourrai m'y faire servir. »

J'entrai donc dans la salle déserte et, à l'aubergiste qui s'enquêrait en hongrois, je commandai en tchèque un déjeuner.

— *Nem tudum* (je ne comprends pas), répondit-il.

— Mais en passant j'ai entendu qu'on parlait slovaque chez vous. Me suis-je trompé ?

Le pauvre homme se mit à trembler et à pâlir, mais ne répondit rien.

— Voyons, repris-je, je suis étranger, je suis Français. Je ne comprends pas le hongrois, mais je sais quelques mots de tchèque, pourrions-nous arriver à nous entendre ?

Ce fut, pour le malheureux aubergiste, comme un soulagement. Je le vis, avant de me répondre en slovaque, jeter un coup d'œil soupçonneux vers la porte.

— Ah ! monsieur, c'est différent. Excusez-moi, je vous avais pris pour un agent de la police magyare, et si jamais les autorités apprenaient que je parle slovaque, que je suis Slovaque, elles me supprimeraient ma licence de débitant, que j'ai eu tant de peine à avoir parce que je ne suis ni Magyar ni juif.

Je m'apercevrai bientôt que les Magyars sont aujourd'hui incommensurablement plus heureux à Bratislava que ne l'étaient les Slovaques à Pozsony il y a vingt-cinq ans.

Chaque fois que, depuis 1919, je suis revenu à Bratislava, j'ai trouvé la ville changée, agrandie. Elle compte aujourd'hui tout près de 100.000 habitants. M. Chollet, professeur à l'Université slovaque, un de ces actifs pionniers fran-

çais comme on en rencontre parfois à l'étranger, à bien voulu m'offrir l'hospitalité dans la villa qu'il possède sur les hauteurs. De là, je domine toute l'agglomération, largement étendue le long du Danube et débordant sur la colline en haut de laquelle se dressent les ruines imposantes d'un château quadrangulaire. Au fond du tableau, les dernières maisons se perdent dans les massifs d'arbres de la plaine qui va se fondre dans l'horizon brumeux et que coupe en méandres brillants le large fleuve où fument des bateaux.

Le Danube a toujours été un important « chemin qui marche ». Il l'est plus que jamais. Etat intérieur éloigné de tout débouché sur la mer, la Tchécoslovaquie sait admirablement tirer parti des grandes voies fluviales qui la traversent. La Vltava et l'Elbe la mettent en contact avec Hambourg; le Danube, avec les ports de la mer Noire. Mais, alors que pour l'Elbe elle a hérité de travaux déjà accomplis, pour le Danube il lui a fallu presque tout faire, car elle n'a trouvé à Bratislava et à Komárno que des ports négligés et tout à fait insuffisants. Sans hésiter, elle s'est mise à l'œuvre, si bien qu'elle possède aujourd'hui des ports fluviaux qui sont parmi les mieux aménagés de l'Europe centrale, et elle sait les utiliser. Un Slovaque de Bratislava, qui préside avec une rare activité la section de l'Alliance Française, M. St. Jansak, chef de service à l'administration des Travaux publics, a bien voulu me donner à ce sujet d'amples informations. Je me garderai d'étaler ici une érudition trop fraîche, mais on me permettra de donner au moins quelques chiffres, qui montreront clairement l'effort réalisé.

En 1913, le trafic du port de Bratislava était de 47.140 tonnes. C'était un maximum. En 1920, sous le régime tchécoslovaque, il atteignait déjà

151.572 tonnes et en 1927 il dépassait largement 500.000 tonnes. De même, le trafic du port de Komárno, dont le maximum avait été sous le régime hongrois de 40.000 tonnes en 1914 pour tomber à 1.400 tonnes en 1917, est passé de 24.000 tonnes en 1920 à 331.000 tonnes en 1926 et à 376.000 en 1927. Cela explique en grande partie la rapide extension que je constate dans toute la Slovaquie, et particulièrement à Bratislava.

Le centre de la ville, la vieille cité, où conduit un pont jeté par-dessus les fossés des anciennes fortifications et dont une porte en ogive marque l'entrée, a peu changé. Seules les plaques des rues et les enseignes, où le slovaque a trouvé sa place, la première, indiquent les transformations politiques. La population tchécoslovaque, à peu près inexistante jadis dans les statistiques hongroises, affirme ainsi sa prépondérance. Le dernier recensement compte 50 0/0 de Tchèques et de Slovaques contre 27 0/0 d'Allemands et 17 0/0 de Magyars. Et, de fait, la langue slovaque, que j'avais vue bannie, retentit partout.

Les habitants sont, d'ailleurs, de véritables polyglottes. J'entre chez un coiffeur. Pendant qu'il me coupe les cheveux, le commis s'entretient avec trois clients. Avec l'un il parle slovaque; avec un second, magyar, et allemand avec le troisième, sans effort apparent et, semble-t-il, sans accent. Est-il Slovaque, Magyar ou Allemand? Je ne puis le distinguer, mais j'admire sans réserve ses dons linguistiques. Je retrouverai chez quelques paysans des environs le même talent.

LE PAYS AUX DEUX AMES

Un peu au-dessous de Bratislava, le large et rapide Danube, affouillant sa rive droite, a enfoncé un bras dans les terres. Il enserre ainsi un vaste territoire que les Allemands ont dénommé *Schüttinsel* et que les Slovaques appellent l'île du Seigle. C'est une région plate, marécageuse par endroits, mais en général très fertile. La population y est assez mélangée. Par là, et aussi à cause de son voisinage avec la Hongrie, elle m'intéresse. J'aimerais savoir comment elle accueille l'ardente campagne menée en pays hongrois en faveur d'une révision du traité de Trianon. Si une telle révision se produisait, les paysans de l'île ne seraient-ils pas les premiers à en être affectés ?

L'automobile qui m'emmène à travers un faubourg affairé croise de nombreux chariots qui reviennent de la ville. C'est une véritable procession qui ne cessera pour ainsi dire pas tout le long du trajet. L'itinéraire nous conduit au bras du Danube, presque tari, que nous franchissons sur un pont de béton armé et après lequel la route fait un tournant brusque. Cette route, récemment refaite, me dit-on, est bonne. Dès l'entrée du plus prochain village, néanmoins, je

constate des lacunes : la chaussée se fait boueuse ; notre voiture y tressaute désagréablement. Mon compagnon, un Slovaque, m'explique que, pour apprendre aux villageois l'entretien des routes, on a laissé aux communes, habituées, comme l'ancien gouvernement hongrois, à les négliger, le soin de les refaire sur leur territoire. Peu s'y sont attachées, semble-t-il.

Une chose me frappe au passage. C'est, dans chaque village, le nombre des maisons neuves ou des bâtisses encore en chantier. Si je ne voyais pas, rangées en file le long de la route, des maisons anciennes, je croirais à la formation d'agglomérations toutes nouvelles.

— La population a donc tant augmenté que l'on construit si fébrilement ?

— Elle augmente normalement, répond mon guide, mais non pas tant que pourraient le laisser supposer toutes ces maisons neuves. La fièvre de construction que vous constatez résulte tout simplement de la réforme foncière accomplie en Tchécoslovaquie. Quant à la répartition de la propriété, l'ancienne Hongrie en était restée, sauf abolition du servage après 1848, au régime féodal. On peut dire que la terre appartenait en grande majorité à une poignée d'individus, d'ailleurs privilégiés en matière d'impôts. Or, au temps du servage, pour s'assurer la main-d'œuvre, les propriétaires de grands domaines durent accorder à leurs serfs une parcelle de terrain pour y bâtir leur demeure et y cultiver un petit jardin. Ils libérèrent donc, en bordure des chemins, une bande de douze à quinze mètres de large sur cent à cent cinquante de long. Cette parcelle étant affranchie de la dîme, les grands propriétaires se gardèrent naturellement de l'agrandir. C'est sur cet étroit espace que les paysans devaient se loger, entassant leurs maison-

nettes autour de cours insuffisantes. Les choses n'avaient point changé lorsque le Parlement tchécoslovaque décida de démembrement les grands domaines et de ne laisser à leurs propriétaires qu'une superficie de terre allant de 250 à 500 hectares, ce qui est déjà respectable, le reste devant être réparti entre les paysans. Ainsi les communes rurales purent acquérir les terrains nécessaires à leur expansion. Voilà pourquoi on bâtit tant.

— Mais comment les grands propriétaires ont-ils accueilli une telle réforme?

— Comme ils reçoivent une indemnité, en somme, raisonnable, ils n'ont, en général, pas récriminé, à part certains magnats hongrois, possesseurs d'une grande partie de la Tchécoslovaquie, qui en font une affaire d'Etat, oui, véritablement une affaire d'Etat. Je suis persuadé, en effet, que ce sont eux, car ils sont encore tout-puissants en Hongrie, qui poussent le plus à une révision du traité de paix. Ils pensent qu'ils auraient là un moyen de récupérer leurs anciens domaines.

Durant cet instructif entretien, notre automobile, quittant la grand'route, a obliqué à gauche, entrant dans un village. On s'en aperçoit tout de suite aux cahots. Passé un petit pont en dos d'âne, une place, sorte de terrain vague entouré de maisons, nous accueille. Nous nous arrêtons au milieu, devant l'auberge. La fille de l'aubergiste, jeune et aimable personne d'excellente instruction, s'offre à nous accompagner et à me mettre en relation avec quelques fermiers d'alentour. J'accepte très volontiers un service aussi aimablement offert et nous voilà partis.

Notre première étape nous mène à un hameau voisin. Dans une sorte de longue rue bordée d'arbres, notre voiture se range devant une mai-

son rustique d'apparence aisée, presque une maison bourgeoise puisqu'elle comporte un étage. Tout, en ce gris après-midi de novembre, semble dormir dans cette demeure. Les coups répétés de notre charmant guide restent sans réponse. Enfin, à une des fenêtres d'en haut, une figure apparaît, visage de vieille femme dont je distingue surtout deux yeux très vifs derrière des lunettes. Dès que ces yeux ont aperçu notre compagne, nous entendons des cris de joyeuse surprise et un affable :

— Attendez, je vais ouvrir.

Un instant après la grande porte s'ouvre. Me voilà sous un vaste porche donnant sur une cour-jardin de belle allure avec ses grands arbres et ses pavillons. Je suis en face de la vieille dame aux yeux vifs. De taille moyenne, mouvements prestes, elle parle, expansive, tandis qu'un sourire amène anime ses rides. Après les premières effusions par lesquelles elle accueille notre jeune et aimable guide, ce sont les présentations. Je suis chez la veuve d'un ancien fonctionnaire hongrois. Son mari était *szolgabíró*, c'est-à-dire quelque chose comme sous-préfet, dans l'ancienne Hongrie.

— Ah! monsieur, vous êtes Français, fait notre hôtesse qui croit devoir me parler allemand. Moi, je suis de nationalité magyare, et j'en suis fière, mais je suis devenue Tchécoslovaque et, vous pouvez me croire, je suis une excellente Tchécoslovaque.

Puis, se tournant vers notre compagne, elle lui dit, en slovaque cette fois :

— Je suis bien heureuse d'avoir la visite d'un Français. J'en suis très honorée. Quel grand pays que la France, et que sa littérature est belle! Mais, entrez donc, je vous prie. Vous accepterez bien une petite collation?

D'un geste, elle nous dirige vers la porte d'un vestibule, puis vers la salle à manger, une salle simple mais confortable : vieux meubles à la façon de la ville, tableaux, broderies. Pendant qu'un appétissant goûter nous est servi : pâtisserie, fruits, vin, la bonne dame continue de nous parler, usant encore de l'allemand à cause de moi.

— Oui, la littérature française est bien belle. J'en raffole. Figurez-vous, monsieur, que j'ai lu une foule de livres français, traduits en magyar ou en allemand, naturellement. J'ai lu du Victor Hugo ; j'ai lu les romans d'Alexandre Dumas. Ah ! Alexandre Dumas, quel admirable écrivain, monsieur ! J'ai toutes ses œuvres, là-haut. Mais qu'est-ce que monsieur, qui est Français, est venu faire dans notre petit village perdu ?

J'explique à la bonne dame qu'ayant connu le pays il y a vingt-cinq ans, sous le régime hongrois ; j'y reviens faire une petite enquête. Je dis que je tiens à constater les changements apportés par le traité de paix et à connaître, en toute sincérité, l'opinion des paysans magyars et allemands, aussi bien que slovaques, sur leur situation nouvelle.

— Je vous ferai connaître mes voisins, propose-t-elle aussitôt. Nous irons les voir tout à l'heure. Ce sont de braves fermiers allemands. Je ne sais pas ce qu'ils pensent, mais, quant à moi, ce que je peux vous dire, c'est que je suis une bonne Tchèque. On prétend qu'on ne change plus quand on est vieux. C'est une erreur. J'ai tout près de soixante-dix ans, monsieur, et vous voyez que j'ai pu devenir, tout en restant profondément Magyare, une excellente Tchèque, à tel point que j'ai fait un testament par lequel je lègue tous mes biens à un officier de l'armée tchèque. Pour rien au

monde je ne voudrais revenir sous l'ancien régime. Je n'avais alors qu'une seule âme, une âme exclusivement magyare; aujourd'hui, j'en ai deux : j'ai une âme magyare et une âme tchécoslovaque.

C'est aussi une personne à deux âmes que la brave fermière souabe chez laquelle notre aimable hôtesse nous conduit tout d'abord. Veuve, mère de quatre fils, elle exploite avec ses enfants un petit domaine de quelque trente à trente-cinq hectares. La ferme, bien tenue, avec sa vaste cour plantée de mûriers, abrite un beau troupeau de vaches laitières, de bœufs et de chevaux. Un des fils, qui rentre des champs, nous ouvre les portes de la porcherie où des petits porcs noirs aux longues soies laineuses, qui voisinent avec de gros porcs blancs, nous saluent par des grognements.

La fermière nous introduit ensuite dans la maison d'habitation, pièces basses sous de fortes solives, dont les murs blanchis à la chaux et le plancher rugueux brillent de propreté. La grande salle, avec sa table à pieds croisés et ses chaises de bois, avec, tout le long des murs, ses rangs d'assiettes à fleurs vivement colorées et ses naïves imageries religieuses, avec, dans un coin, son lit sur lequel des piles de couettes s'étagent jusqu'au plafond, a un air accueillant.

— On ne peut s'imaginer tout le travail qu'il y a dans une maison comme ça, explique la fermière dans un terrible patois allemand qui me fait écarquiller les oreilles et tendre l'esprit. On a aujourd'hui plus de travail que jamais, et si je n'avais pas mes quatre fils, je ne sais pas comment je ferais.

— Mais si vous avez tant de travail, c'est que les affaires vont bien et vous devez en être contente.

— Oh! oui, que j'en suis contente. On vend à Presbourg tout ce qu'on veut, tandis qu'autrefois...

Et elle fait un geste clairement explicite.

— On mène cependant campagne, de certains côtés, pour rendre à la Hongrie ses anciens territoires.

— Je ne fais pas de politique, monsieur; je me contente d'user du droit de vote qu'on nous a donné, puisque j'y suis obligée, mais je vous assure que, quand je compare la situation présente à celle d'autrefois, non, monsieur, non, je ne voudrais pas changer. Il n'y a qu'une chose que je pourrais reprocher, c'est qu'on enrôle les jeunes gens pour le service militaire en plein mois de mai, au moment où l'on a le plus grand besoin d'eux pour les travaux des champs.

Chez le voisin, Allemand lui aussi, homme de taille moyenne, yeux fûtés sous un feutre noir fortement usagé, longue moustache blonde que prolonge une pipe en porcelaine, hautes bottes, je retrouve le même sentiment. Mais, comme la politique le touche plus que sa voisine, il met plus d'énergie encore à exprimer son opinion.

— D'ailleurs, déclare-t-il, jamais l'accord n'a été si parfait entre nous. Voyez, notre commune est mixte; il y a des Allemands, comme nous, des Slovaques et des Magyars, eh bien, nous nous entendons parfaitement. N'est-ce pas? fait-il, prenant à témoin un paysan magyar qui passe.

— *Igen, igen* (oui, oui), acquiesce celui-ci.

— Nous nous entendons même très bien avec les Slovaques qui sont venus des montagnes s'établir là-bas, dans un coin des terres seigneuriales, et qui ne parlent que leur slovaque.

Du doigt, il me désigne au lointain un village tout neuf dont le blanc et le rouge tranchent sur les cultures. Pour arrêter l'émigration, si nom-

breuse sous le régime hongrois, la Tchécoslovaquie a, en effet, aidé les montagnards des régions désolées de la Tâtra à acquérir des terres libérées par la réforme foncière et à s'y fixer.

— Il est vrai, poursuit mon Allemand, que nous payons des impôts très lourds. Jamais nous n'en avons tant payé. Heureusement que nous gagnons en conséquence, et cela s'explique. Autrefois, on ne faisait rien pour Presbourg, qui est notre seul débouché, car le pont le plus rapproché pour conduire nos produits de l'autre côté du Danube est à Komorn (en hongrois : Komárom, aujourd'hui Komarno), c'est-à-dire à une centaine de kilomètres. Aujourd'hui, au contraire, le nouveau régime a contribué au développement de Presbourg, augmentant ainsi notre clientèle en même temps qu'il nous débarrasse de la concurrence que nous faisait la grande plaine hongroise. D'autre part, le paysan, à qui la réforme foncière a apporté le bien-être, a plus de besoins, et nous sommes les premiers à en profiter. Vous voyez donc que nous ne pourrions que perdre au change. Du moment qu'on nous donne des écoles allemandes pour nos enfants et que nous pouvons avoir nos journaux allemands, nous préférons être des citoyens tchécoslovaques plutôt que des sujets hongrois.

C'est là une sorte de refrain que, quittés ces premiers informateurs, j'entendrai souvent parmi les Allemands et même les Magyars de la campagne slovaque. Des paysans magyars, ceux à qui le régime tchécoslovaque a apporté les libertés civiles en même temps que l'aisance, m'assureront de leur attachement à la nouvelle patrie. Les cultivateurs magyars, dont l'aisance est de date moins récente, montrent cependant plus de réserve, témoin le fermier que je devais voir dans un village voisin.

Beau type d'homme, grand, droit, le visage d'une énergique gravité barré d'une longue moustache noire, il a l'air jeune encore. Son accueil en langue magyare, la seule qu'il parle dans ce pays où pourtant tout le monde est polyglotte, est d'une parfaite courtoisie. Un homme plus jeune, une trentaine d'années, l'accompagne. Je suis surpris de l'entendre me le présenter :

— Mon fils.

Les deux hommes me font, en détail, visiter la ferme qu'ils exploitent, et qui serait chez nous un vrai domaine puisqu'elle possède une centaine d'hectares. Dans la cour, très large et très longue, flanquée d'un potager et d'un verger, de hautes meules de paille et un spacieux séchoir à maïs disent en effet, malgré la sécheresse de l'année, l'étendue des terres.

A la différence du père, le fils parle le slovaque. Il m'assure, lui aussi, que dans le village, qui est mixte, la plus parfaite harmonie règne parmi les habitants, la politique les laissant à peu près tous indifférents. D'ailleurs, les Slovaques sont satisfaits puisqu'ils ont dans la commune une école qu'ils n'avaient pas auparavant et qu'ils ne sont plus obligés d'envoyer leurs enfants ou à l'école magyare ou dans une école libre fort éloignée. Quant aux Magyars, de quoi se plaindraient-ils? La commune maintient leur école; ils ont leurs journaux, leurs représentants dans les corps élus et les récoltes se vendent bien.

— On dit cependant qu'une propagande active est faite en vue d'une révision des frontières, qui vous ramènerait en Hongrie.

— C'est possible; nous n'en avons pas entendu parler et, si cela devait provoquer une nouvelle guerre, nous n'y tenons pas du tout.

Certains intellectuels magyars des villes sont

moins prudents. Tel avocat, privé de la bonne clientèle des magnats hongrois et mis en mauvaise posture à cause de son ignorance du slovaque, ou tel professeur à qui, sous le régime hongrois, son zèle magyarisateur eût valu un avancement qu'il ne trouvera pas en Tchécoslovaquie, m'ont confié leurs doléances et exprimé leurs espoirs. Ils accordent, certes, que la Tchécoslovaquie leur laisse le libre usage de leur langue et leur permet de développer leur « culture » nationale. Mais cette langue, qui était jadis la langue de l'Etat, est devenue une langue secondaire; mais cette « culture » nationale est forcément incomplète puisqu'on contrôle les publications envoyées de Hongrie et qu'on arrête celles où l'on croit voir des œuvres de propagande irrédentiste.

On sent que ces gens, qui, comme les Allemands en Bohême, se considéraient comme le peuple maître, se résignent difficilement à n'être plus que les égaux de leurs anciens vassaux. Ils espèrent donc qu'un jour ou l'autre la mère-patrie, c'est-à-dire la Hongrie, parviendra à remettre la main sur les provinces perdues et leur rendra le rang qu'ils croient mériter de par la supériorité de leur origine. En attendant, je les soupçonne fort de menées irrédentistes qui, je dois le dire, ne m'ont pas paru très efficaces. Néanmoins, tout comme certains agents allemands d'Alsace, ces mécontents n'ont pas été sans influencer une partie de la population locale. On a vu des groupes catholiques slovaques réclamer une autonomie qui ressemblait fort à une séparation. Le bon sens semble toutefois l'avoir emporté et, une réforme administrative ayant établi une raisonnable décentralisation, les autonomistes les plus farouches paraissent satisfaits. Ils font même partie du gouvernement.

LA GRANDE MISERE DES CARPATHES

La veille de mon départ de Bratislava, j'ai passé la soirée à l'Alliance Française. Elle possède une salle de lecture fort riche où les revues et journaux français trouvent de nombreux lecteurs, et, voisinant, une salle de conférences. Dans la salle de lecture, M. Chollet me met en rapport avec le chef de la gare centrale, un homme des plus avenants et des plus complaisants, qui me fournit sur mon itinéraire prochain des renseignements fort utiles. Parmi les lecteurs, je retrouve l'ami Hugues Lapaire, qui poursuit en Slovaquie la tournée de conférences commencée en Bohême et en Moravie et qui a voulu, comme moi, reprendre un peu contact par les journaux avec la vie de Paris. Dehors il fait d'ailleurs un temps exécrable : la pluie tombe à flots et les rues sont désertes.

Ces cataractes célestes n'effraient pourtant point les membres de l'Alliance Française. C'est devant une salle comble, où beaucoup d'auditeurs doivent rester debout, que l'ami Hugues Lapaire parle du Quartier Latin d'autrefois et d'aujourd'hui. Il le fait avec une science, une verve et un

esprit inégalables, suivi par un auditoire attentif à qui aucun trait n'échappe, souligné aussitôt par des applaudissements nourris. En somme, bonne soirée, et qui me fait regretter de partir.

Le matin, à la gare, j'ai une surprise. Dans le wagon direct qui doit me conduire à Kosice, je suis à la recherche d'un compartiment où trouver une place près de la fenêtre, quand tout à coup le chef de train s'avance vers moi, brusquement s'approche à distance respectueuse, joint les talons et me demande :

— Vous êtes bien le général français Chopin?

— Je suis bien Français, fais-je, et je m'appelle bien Chopin, mais je ne suis pas général.

— Ça ne fait rien, monsieur; j'ai un compartiment réservé pour vous.

De fait, ce brave employé, qui m'a pris pour un officier supérieur de la mission française, me conduit à un demi-coupé où il fait installer mes bagages. Je dois cette prévenance à l'obligeant chef de gare à qui j'ai, heureusement, le temps encore avant le départ d'aller présenter mes remerciements.

Lorsque je rejoins ma place, je trouve un voyageur installé dans le compartiment devenu le mien. Ne voulant pas abuser de la faveur imméritée dont j'ai été l'objet, et aussi trop heureux d'avoir un compagnon de route, je me garde de lui signaler sa méprise. Le contrôleur s'en charge dès que le convoi s'est mis en marche. Confus, le pauvre voyageur s'excuse auprès de moi et veut se retirer.

— Non, monsieur, je vous en prie, n'en faites rien : il n'est rien de plus insupportable pour moi que de voyager seul.

La glace est rompue, et je ne peux que m'en féliciter. Mon compagnon, un Tchèque, est fonctionnaire des douanes. Il va rejoindre son poste

tout au fond de la Russie subcarpathique. Il me donne sur ce territoire ukrainien (ruthène), rattaché à la Tchécoslovaquie par les traités de paix, de précieux renseignements dont j'aurai bientôt l'occasion de vérifier l'exactitude.

Kosice, où je m'arrête avant d'aborder la Russie subcarpathique, est une de ces villes à l'aspect de grandes cités-villages comme on en trouvait tant dans l'ancienne Hongrie. De la gare, après avoir traversé un joli jardin public où la foule du dimanche fait la navette le long d'une allée asphaltée, on arrive, par une rue commerçante (banques, hôtels, restaurants et cafés), à l'artère principale, axe de l'agglomération. C'est une sorte de large avenue coupée en son milieu par des squares d'où émergent la cathédrale et, plus loin, le théâtre. Des magasins, d'un aspect parfois assez luxueux, la longent de chaque côté. Sur l'un des trottoirs, mais sur un seul, les promeneurs déambulent, bourgeois, fonctionnaires, officiers, auxquels se mêlent quelques figures rustiques. C'est le *corso* habituel des villes de l'Europe centrale. J'entends à Kosice, où la population est fort mélangée, comme un écho de ce que j'ai entendu à Bratislava, sans rien de bien saillant.

Il faudrait, par contre, un volume pour développer les impressions que le voyageur rapporte de la Russie subcarpathique, et je constate à chaque pas combien mon compagnon avait raison lorsqu'il m'exposait la grande misère de cette région et le gros effort des dirigeants tchécoslovaques pour la tirer de sa misère. Sa population mêlée, Russes, Ruthènes, Magyars, Juifs et Tziganes, mais où les Ruthènes dominant, occupe les flancs occidentaux des Carpathes. Toutes les invasions venues de l'Est, par le col d'Uzok, l'ont bouleversée. Demeurée depuis mille ans sous la domination hongroise, elle s'est

vue négligée. Non pas que le pays soit sans ressources. Il possède au contraire des forêts inépuisables, des pâturages abondants et des richesses minérales encore latentes. Mais les magnats hongrois qui détenaient la plus grande partie du sol se sont peu souciés de cette région lointaine où vivait un peuple inculte qu'ils ne tenaient pas à cultiver parce qu'il ne leur eût plus fourni la main-d'œuvre à bon marché dont ils avaient besoin par ailleurs. La proportion des illettrés était, en 1919, de 75 0/0, ce qui signifie qu'en dehors des villes l'ignorance était absolue.

Uzhorod, chef-lieu de la région, dit le caractère de toutes les agglomérations urbaines dans ce pays. C'est, au pied d'un vieux château, un grand village commerçant. Dès la descente du train, on y rencontre le type urbain le plus marquant : le Juif. Grand chapeau de feutre noir d'où pendent, le long des oreilles, les *paillès* rituels, c'est-à-dire de longues mèches de cheveux en tire-bouchon; yeux noirs très vifs; barbe en désordre; longue lévite crasseuse, tous les Juifs se ressemblent. Ils tiennent une large place en cette Russie subcarpathique où ils n'ont pénétré qu'il y a environ un siècle et demi. Intelligents, souples, voire retors, ils contribueront sans doute un jour, sous l'impulsion du régime nouveau, à vaincre la misère générale. Ils n'ont su, jusqu'en 1919, que l'exploiter pour s'enrichir, profitant de la naïveté, de l'ignorance, des vices même du montagnard ruthène, abêti par l'alcool et le tabac.

Si la ville manque ainsi de caractère, le village ruthène est au contraire d'une inoubliable originalité, avec ses *izbas* sans cheminée, d'où la fumée s'échappe par toutes les fissures du toit, où bêtes et gens voisinent, à peine séparés par une cloison délabrée; avec, surtout, ses églises de bois d'un style curieux et ses calvaires rusti-

ques dont la double croix a été naïvement, mais non sans grâce, sculptée par le couteau de quelque pâtre. Ce qui frappe, au milieu de la pauvreté partout apparente, c'est, chez ces paysans incultes, le goût des formes, des couleurs et des lignes. Ce peuple d'illettrés a une âme d'artiste. Le costume du villageois, fait d'une étoffe grossière qu'il a tissée lui-même ou d'une peau qu'il a tannée, s'orne de broderies somptueuses où les teintes vives s'harmonisent délicieusement. La gourde que le berger a taillée dans un bloc de hêtre est un bibelot précieux par les arabesques décoratives qu'il a tracées dans le bois.

— Nous avons dû lutter contre l'ignorance, lutter contre l'alcoolisme, lutter contre l'insalubrité qui fait de ce pays un foyer d'épidémies, me disait mon compagnon entre Bratislava et Kosice. Nous devons tous les jours lutter contre la naïveté de l'habitant, qui le livre à tous les exploiters et à tous les démagogues. Nous avons déjà beaucoup fait, mais ce beaucoup n'est rien dans un pays où tout est à faire, depuis la route et l'école du village jusqu'aux services d'assistance publique. Ce sera long, mais nous ne désespérons pas d'y réussir.

Non, la Tchécoslovaquie ne peut pas désespérer. Ce peuple de primitifs a un tel sens de l'art, une telle somme d'intelligence latente qu'il n'est pas possible de désespérer de lui.

EAU-DE-VIE DE PRUNE ET POLITIQUE

Prague, lorsque j'y reviens, a dépouillé ses habits de fête. La ville a repris sa fonction normale de grand centre politique, cerveau actif de ce corps complexe, mais qui apparaît fort, qu'est la Tchécoslovaquie, cheville ouvrière de cette Petite Entente dont j'entendrai si souvent parler à travers toute l'Europe centrale.

Un compatriote m'a emmené déjeuner dans un des bons restaurants du centre. La cuisine, internationale, ne nous y dépayse pas trop, mais, pour toute boisson, le maître d'hôtel nous fait servir une carafe d'eau.

— Non, garçon, ordonne mon ami; servez-nous à chacun une chope de Pilsen.

— Pardon, monsieur, c'est impossible. C'est demain jour d'élections et nous ne devons pas servir de boissons alcooliques.

Diable! diable! voilà qui est contrariant. Mon ami voulait justement me faire goûter une délicieuse *slivovice*, eau-de-vie de prune qui est une spécialité de la maison, et il avait oublié la loi qui interdit la vente de l'alcool la veille et le jour des élections, loi qu'après avoir vu la Russie

subcarpathique je juge fort raisonnable, mais qui ne fait pas l'affaire de mon amphitryon.

— Bah! dit-il en guise de consolation, vous verrez que nous aurons notre *slivovice*. Il y a toujours moyen de tourner une loi. Les bons bourgeois font à l'avance provision de bouteilles, que vous verrez dans toutes les maisons rangées sur les fenêtres, et les restaurateurs s'arrangent.

Le fait est que, le repas pris, nous pouvons goûter notre *slivovice*. Elle nous est apportée dans des tasses, sous l'apparence honnête d'un simple thé.

Et naturellement, comme tout le monde autour de nous, nous parlons des élections en Tchécoslovaquie, non pas de celles qui devaient, le lendemain, pourvoir à la constitution des conseils généraux, mais bien plutôt du régime électoral lui-même et de la vie politique en général.

— La politique, dit mon ami, tient une place énorme dans ce pays-ci. Elle est mêlée à la vie de chaque jour. Tous les journaux, dont pas un seul n'est, comme chez nous, un pur organe d'information, tous les gens, hommes et femmes, que vous voyez ici ou que vous rencontrerez dans les brasseries, attablés autour de leurs chopes, ne se préoccupent que de politique. En France, en dehors des militants, personne n'est inféodé à un parti et l'on ignore en général les opinions politiques de son voisin. Ici, au contraire, parlez de Un tel à quelqu'un qui le connaît, il vous dira tout de suite à quel parti il appartient.

— C'est, me semble-t-il, une excellente chose, parce qu'elle prouve que le bien public n'est indifférent à personne.

— Oui, à condition de ne pas confondre le bien public avec les intérêts d'un parti. Au fond, je considère plutôt cela comme une hypertrophie de la politique. Cette hypertrophie résulte d'ail-

leurs du régime électoral. D'abord, voter n'est pas ici un droit, mais un devoir. Toute abstention non motivée est punie.

— C'est très bien. Comme personne n'a le droit de rester indifférent aux intérêts du pays, je comprends que le vote soit un devoir civique.

— D'accord, mais voyons les conséquences. La Tchécoslovaquie, avide de tout progrès, a adopté la représentation proportionnelle intégrale avec scrutin de liste absolu, c'est-à-dire sans panachage, de sorte que l'électeur ou l'électrice (car les femmes votent) est tenu de choisir pour le représenter, non pas les individus qu'il estimera les plus compétents, mais la liste de tel ou tel parti. Il, ou elle, sera donc dans l'obligation de s'enrôler dans le parti qu'il a choisi et de voter pour sa liste, même si les noms qu'elle comporte ne lui agréent point tous. Le parti domine ainsi les élections; d'autant plus que, en fait, la loi prévoit une répartition des mandats non point entre les candidats, mais entre les partis, au *pro-rata* des suffrages obtenus. En définitive, le Parlement n'est pas formé de représentants du peuple, mais de mandataires, c'est-à-dire d'instruments des partis, car députés et sénateurs sont, sous peine d'exclusion et, partant, de retrait de leur siège, astreints à obéir aveuglément aux ordres de la fraction politique qui les a choisis.

— Voilà tout justement la forme de discipline que réclament chez nous certains partis politiques.

— Dans la pratique, cette discipline peut avoir de très gros inconvénients. Elle crée la toute-puissance du parti, c'est-à-dire, en somme, de son comité exécutif chargé de donner les ordres. Or, pour être sûr d'être obéi, ce comité exécutif ne peut choisir pour le représenter de fortes personnalités dont l'intelligence et la volonté résis-

teraient à ses ordres et bientôt déborderaient le parti. On en arrive donc à l'exclusion des élites. Plus encore. Un journal de Moravie publiait naguère une caricature qui résume fort clairement ma pensée. On y voyait au premier plan, assis à sa tribune, le président de la Chambre, un levier à la main. En face de lui, les sièges de l'hémicycle étaient occupés par des pantins mécaniques. « Nous allons voter, messieurs », disait le président tout en manœuvrant son levier. Et, comme un seul homme, les pantins levaient la main. C'est bien là ce à quoi aboutit la discipline : au vote mécanique. Il y a, pour la forme, des discussions, mais, sur chaque question à l'ordre du jour, le siège de chaque député est fait. Quelle que puisse être sa conviction personnelle, il vote avec son groupe, pour ou contre, suivant les ordres émanés du parti. Les décisions sont prises en dehors du Parlement. A quoi bon, alors, des Chambres qui coûtent fort cher ? Ne vaudrait-il pas mieux les supprimer et confier franchement le pouvoir législatif aux dirigeants des partis politiques en le leur partageant au prorata des suffrages obtenus lors des élections ?

— Je ne vois pas pourtant que ce régime ait nui à la Tchécoslovaquie. Il ne l'a, en tout cas, pas empêchée de trouver des dirigeants capables et de pratiquer, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, une politique dont j'admire les résultats.

— Sans doute, mais c'est dû à ce que les partis sont nombreux ici (une trentaine environ) et à ce que la représentation proportionnelle, en favorisant les petits groupements, émiette le pouvoir des grands. Il en résulte heureusement qu'aucun parti n'est assez puissant pour constituer à lui seul une majorité parlementaire, et qu'il faut recourir à des « coalitions » ou, comme

nous dirions en France, à des « cartels ». Le pouvoir passe ainsi aux mains d'un comité comprenant autant d'hommes qu'il y a de partis dans la « coalition ». C'est toute la différence.

— Elle est grosse, puisque chacun des éléments de la majorité étant amené à faire des concessions aux autres, l'intérêt général finit par triompher de l'intérêt particulier.

RAPSODIE HONGROISE

VERS BUDAPEST

On m'a, à Bratislava comme à Prague, mis en garde. On m'a montré sous le jour le plus sombre les difficultés que rencontrerait une enquête sérieuse en Hongrie.

— Les Hongrois, m'ont dit mes amis, n'aiment pas les curieux. Ils tolèrent difficilement qu'on vienne voir ce qui se passe chez eux et surtout n'admettent pas qu'on le dise. Ils vous opposeront mille obstacles, à condition même qu'ils vous laissent franchir leur frontière. Il est surprenant qu'ils vous aient donné sans rechigner le visa nécessaire à votre voyage.

— Je dois dire qu'il m'a été accordé de fort bonne grâce. On y a même joint une fiche blanche que je dois remplir et présenter à l'entrée. En outre on y a, au moyen d'un cachet mobile, apposé un avis qui me sera sans doute fort utile. Il dit, dans un français approximatif : « L'étranger est responsable sous peine de sanctions que toutes les formalités exigées par les ordonnances en vigueur sur le séjour des étrangers en Hongrie soient observées par son logeur. » Si poussant l'obligeance un peu plus loin, on avait eu soin

de préciser ces formalités que, par essence, l'étranger ignore, ce serait parfait.

— Enfin, bon voyage. Mais n'oubliez pas que les journalistes qui ne viennent pas en Hongrie sur commande, pour faire l'apologie du pays et de sa politique, ne sont jamais sûrs d'y rester longtemps. On vient justement d'expulser, après d'autres, le correspondant à Budapest de la *Vossische Zeitung*, de cette vieille *Gazette de Voss* qui n'a cependant jamais été bien féroce pour l'ancienne alliée de l'Allemagne. Ainsi, prenez garde.

Malgré ces pessimistes avertissements, je pars sans appréhension. Chaque fois qu'avant 1914 j'ai visité la Hongrie, j'ai toujours trouvé les Hongrois non seulement très courtois, mais même d'une rare affabilité. Tous les écrivains étrangers qui ont, comme moi, parcouru ce pays, y ont fait la même constatation. Ils y ont trouvé des gens d'un commerce agréable, toujours empressés à faciliter au visiteur ses déplacements et son séjour, l'accablant même de prévenances et de renseignements. Depuis le plus haut fonctionnaire jusqu'au plus simple particulier, tout le monde l'entourait de soins et se montrait avide de lui faire connaître les beautés du Royaume. C'est que le Hongrois était fier de sa patrie (millénaire, ajoutait-il volontiers). Il avait, pour l'Alföld même, la grande plaine magyare aux horizons infinis, l'admiration lyrique du poète Petöfi :

Puszta, ô puszta! tu es l'image de la Liberté;

Et toi, Liberté, tu es la divinité de mon âme.

Il aimait cette terre bénie d'un amour exclusif qu'il eût été heureux de faire partager, et qu'il exprimait dans un proverbe en latin : *Extra Hunga-*

riam non est vita, aut, si est vita non ita (Hors de la Hongrie, il n'y a pas de vie, ou, s'il y en a une, elle n'est pas la même).

Le Magyar était aussi fier de ses origines que de sa patrie. Venu tard à la civilisation européenne, conservant encore au fond de l'âme, malgré la ferveur de son christianisme, le culte d'un dieu spécial, de ce *Magyarok Isténe* chanté par Petöfi, il se sentait d'autant plus satisfait du rôle qu'il a joué dans l'histoire, et qui n'est pas minime. Aussi, en montrant à l'étranger tous les signes extérieurs de ses vertus, était-il quelque peu porté à se croire lui-même d'une essence supérieure. Il se flattait d'être le *magyar ember*, le Hongrois par excellence, et il regardait avec dédain la tourbe des allogènes qui peuplaient son royaume.

L'accueil que recevait l'étranger en Hongrie se ressentait forcément de cette fierté nationale. Si le Magyar mettait tant d'aménité dans son hospitalité, c'était, en somme, encore sans doute qu'inconsciemment, parce qu'il voulait donner de lui-même et de son pays une impression favorable. Il se montrait tel qu'il désirait qu'on le vît et qu'on le fît connaître. Il estimait, selon les paroles d'un grand seigneur hongrois, le comte de Mailáth, que « les nations qui ont la prétention d'être civilisées regardent comme un devoir d'honneur de se mettre elles-mêmes en lumière d'une façon juste et favorable devant les nations favorisées ».

Il me semble impossible que le Hongrois d'aujourd'hui ait perdu ces belles qualités d'hospitalité que je lui connaissais. J'ai d'autant plus de peine à le croire que je vois nombre de publicistes étrangers, gagnés par ses belles manières, se faire, avec une éloquente partialité, les défenseurs de la cause hongroise.

Telles sont les raisons que j'expose à un ami slovaque rencontré dans le wagon au départ de Bratislava.

— Peut-être avez-vous raison, m'approuve-t-il. Il ne vous sera probablement fait aucun ennui parce que vous êtes Français, mais si un journaliste tchécoslovaque s'avisait de faire le même voyage que vous et dans le même but, je le plaindrais. Son enquête serait considérée comme de l'espionnage et il serait arrêté.

Tandis que nous devisons ainsi, le train file vers la frontière à travers une plaine alluviale admirablement cultivée. Bordant la voie, des silos de betteraves à sucre s'alignent dans les champs. Je retrouve dans cette région slovaque les impressions éprouvées dans la plantureuse vallée de l'Elbe.

Voici Parkan, dernière station tchécoslovaque. Mon compagnon me quitte en me souhaitant bonne chance. Un commissaire tchécoslovaque fait un rapide contrôle des passeports.

A quelque distance s'étend le large Danube. Au delà, sur l'autre rive, c'est la Hongrie. Dans la grisaille de cet après-midi, j'aperçois, juchée sur une colline encore verdoyante, la cathédrale d'Esztergom, siège du cardinal Prince Primat de Hongrie. C'est un puissant que cet archevêque hongrois dont la juridiction, qui s'étend sur deux pays, faisait naguère l'objet de tractations entre Prague et le Vatican. La frontière tracée par le traité de Trianon coupe en effet son diocèse en deux parties, dont l'une est en Hongrie et l'autre en Tchécoslovaquie. Or, depuis longtemps, il semble de tradition d'appeler au siège archiépiscopal d'Esztergom un Slovaque magyarisé, un de ceux que des patriotes slovaques traitaient dédaigneusement devant moi de « renégats ». Le Prince-Primat passait jadis pour un

actif artisan de la propagande magyare parmi les fidèles slovaques de son diocèse. Il conserve, paraît-il, cette réputation; aussi les Tchécoslovaques considèrent-ils comme une nécessité politique un remaniement des diocèses tel que les pouvoirs du Primat de Hongrie ne puissent plus empiéter sur les territoires tchécoslovaques.

Szob, station-frontière hongroise. C'est une gare minuscule avec, en annexe, de petits bâtiments tout neufs devant lesquels deux gendarmes hongrois, baïonnette au canon, semblent monter la garde. Tandis que je regarde par la portière, j'entends derrière moi des talons s'entre-choquer et une voix m'interpelle. Au garde-à-vous, la main à la visière du képi pour un salut militaire, un fonctionnaire en uniforme me réclame mon passeport. J'ai la sensation de rajeunir en revoyant, dans tous ses détails, l'ancien uniforme austro-hongrois : haut képi rigide, longue capote sanglée à la taille. Décidément, la Hongrie demeure fidèle au passé. Dans ce premier contact je retrouve presque la Hongrie de 1902, lorsque j'y vins pour la première fois.

Je remets mon passeport et la fiche qui l'accompagnait. Le fonctionnaire examine les deux pièces, puis les passe à un second, en civil celui-là, qui m'interroge :

— Où allez-vous?

— A Budapest d'abord.

— Pour combien de temps?

— Je n'en sais rien. Cela dépend d'une foule de circonstances.

— Et ensuite, où allez-vous?

— Je n'en sais rien. Cela dépendra des résultats de mon séjour à Budapest.

— Où logerez-vous?

— A l'hôtel X...

D'un crayon rapide, à mesure que je parle, il

inscrit sur la fiche et sur un registre je ne sais quels renseignements. Il finit par apposer un cachet sur mon passeport et me le rend avec la plus grande politesse.

Mais voici d'autres uniformes. Les douaniers se présentent. Leur visite est rapide. Ils prennent juste le temps de bouleverser ma valise et d'y examiner surtout les quelques livres et journaux qu'elle recèle. La littérature est, comme je vois, tenue en suspicion à ces frontières.

Un troisième uniforme, toujours semblable à celui de l'ancien régime, fait son entrée. C'est le contrôleur des chemins de fer. Salut militaire, examen des billets, nouveau salut militaire, et il poursuit sa tournée.

Toutes ces formalités ne nous retiennent guère plus d'une demi-heure dans la petite gare de Szob. Maintenant, longeant le Danube, le train suit une ligne tourmentée de collines bordant la rive gauche du fleuve. Des bois maigres s'y accrochent ou, par endroits, des vignes et des vergers. Des villages défilent, coupés de chemins boueux qui prolongent dans la campagne leurs pistes fangeuses où s'enfoncent les roues des chariots paysans. Sur la rive opposée c'est déjà la plaine qui s'étendra jusqu'au delà de Budapest, la plaine immense où se perdent des villages et qui semble implorer le ciel infini par les grands bras de ses puits à bascule.

De chaque côté, tout village s'annonce par son cimetièrre : un coin de terre planté de croix que rien ne sépare des cultures environnantes. Ainsi, sans clôture, le champ des morts étale ses humbles monuments et ses pieux parterres au milieu de la plaine ou les éparpille au flanc des coteaux. La vie et la mort se touchent.

Le village lui-même diffère de ceux de la Slovaquie que je viens de visiter. Il n'a pas la fan-

taisie aimable du village slovaque qui, autant qu'il le peut, disperse ses chaumières. Il est régulier et monotone, avec ses rangées de petites maisons basses badigeonnées d'une couleur unique, blanc, jaune, rose ou ocre, et percées de fenêtres étroites où quelque fleur simple fane dans des pots. Son uniformité lui donne un air grave et triste lorsqu'on se rappelle les façades aux couleurs éclatantes que la paysanne slovaque a enjolivées de riantes peintures décoratives dans le goût des broderies qui ornent ses costumes.

Et pourtant le pays que nous traversons n'est peut-être pas aussi purement magyar qu'on le croit. Le double nom d'une station où s'arrête l'express : Nagymaros-Visegrad, frappe mon attention. Visegrad est un nom slave. C'est un nom que j'ai déjà entendu en Tchécoslovaquie, que j'entendrai encore en Yougoslavie. Visegrad, cela signifie le haut bourg, le hameau féodal qui a poussé autour du château. Et de fait, là-haut, sur la colline au pied de laquelle la petite ville s'éparpille, je vois se dresser les ruines d'un vieux château. Les habitants slaves ont disparu, sans doute; ils se sont fondus dans la grande famille hongroise, mais le nom slave du lieu demeure, dernier témoignage de leur présence.

Un arrêt encore, à Vacz, petite ville groupée autour d'une cathédrale sans éclat, puis je reconnais déjà les approches de Budapest. La grande banlieue s'annonce par un champ de courses où des lads promènent leurs fins chevaux. La soixantaine de kilomètres qui séparent la capitale de la frontière touche à sa fin. Voici les croisements de lignes du grand nœud de chemins de fer; voici les usines des faubourgs, les maisons ouvrières et, sur la gauche, dans la verdure, les faux rochers du jardin zoologique. Voilà enfin l'alignement des magasins et des bureaux de la

voie. L'express ralentit, tressaute au passage des aiguilles. Les freins crissent et le train s'immobilise.

C'est Nyugoti Palyau, c'est la gare de l'Ouest où, il y a vingt-sept ans, je débarquais pour la première fois à Budapest.

BUDAPEST PATRIOTE

J'ai gardé un souvenir très vivace de cette première arrivée dans la capitale hongroise. Je revois encore les commissionnaires à casquette rouge m'entourant et se disputant mes bagages. Je les entends m'interrogeant dans cette langue hongroise fortement martelée dont je ne comprenais pas une syllabe. C'est en vain que d'aucuns, les polyglottes de la bande, pour attirer mon choix, s'évertuaient à changer d'idiome. Je confiai finalement mes valises au seul de ces polyglottes qui avait eu la bonne idée de me parler allemand, l'unique langue de l'Europe centrale que je connusse alors. Celui-ci me confia, chemin faisant, que ses confrères, m'ayant pris pour un Juif de Roumanie, et voyant que j'ignorais le hongrois, s'étaient efforcés de me parler en roumain.

L'hôtel où ce brave commissionnaire m'avait alors conduit ignorait totalement le confort moderne. Force m'était d'aller chercher au dehors la salle de bains où je pourrais me débarrasser des poussières de la route. Le portier m'indiqua complaisamment, avec un sourire amusé, un établissement de bains du voisinage.

— Avec ou sans service? s'informa la caissière à qui je demandais un ticket.

Venu les mains vides, sans savon, serviette ni peignoir, je répondis tout naturellement : « Avec service. » Elle me donna un numéro et m'indiqua un couloir. J'y trouvai une servante qui examina mon ticket, ouvrit une cabine et, du geste, m'invita à y entrer. Près de la baignoire, une femme, dans le plus complet costume d'Eve, y attendait le client. Je compris, mais un peu tard, en quoi consistait le service.

Cette fois, pareille aventure ne m'arrivera pas. L'hôtel où je descends connaît le confort moderne et, du reste, la police a depuis fort longtemps réformé le « service » des établissements de bains. Peut-être trouverait-on ailleurs les distractions qu'offraient ces derniers lieux. L'agence de voyage où j'ai acheté mon billet pour la Hongrie m'a gracieusement remis une petite brochure du « Bureau municipal du Tourisme » de Budapest qui le laisserait supposer. Après avoir proclamé que la métropole hongroise est (ce que je crois volontiers, car on est toujours royaliste en Hongrie) la « reine du Danube », cet opuscule fait dire à « une dame distinguée dont le mari a vécu à Budapest pendant plusieurs années en qualité de diplomate » : « J'ai trouvé que nulle part on ne danse mieux qu'ici, dans des salles de danse *luxurieuses!* » Mais je ne suis point allé vérifier si ces salles méritent vraiment une telle épithète.

Je me contente tout d'abord, après avoir fait un brin de toilette et pris un peu de repos, de parcourir les rues. Une chose frappe l'arrivant. C'est le contraste entre la capitale aux vastes artères bien pavées ou asphaltées, propres, soignées, et les villes de la province hongroise, grands villages aux rues raboteuses gluantes de

boue. On sent que le peuple hongrois a apporté toute sa sollicitude à agrandir et embellir sa métropole. Le fait est que, comme le dit fort justement la brochure de propagande dont je parlais tout à l'heure, la ville a pris en un demi-siècle une extension remarquable. Naguère bourgade groupée autour du château royal sur le plateau de Bude bordant la rive droite du Danube, elle gagne peu à peu la rive gauche où naît Pest. Là elle est à l'aise; elle peut prendre du large, s'étaler dans la vaste plaine, et elle s'y étale rapidement, à la façon des villes américaines. Pour favoriser son essor, le gouvernement hongrois s'emploie à faire converger vers elle toutes les voies de communication.

Mais cette poussée rapide a son revers. On chercherait en vain à Budapest ce qui fait le charme de villes comme Prague : des vieux monuments. Bude conserve bien quelques édifices d'un âge respectable, églises ou maisons, mais sans rien qui force particulièrement l'attention. Lorsque l'on a gravi le flanc du coteau par l'avenue Attila (*Attila körút* — Se peut-il que le peuple magyar voie son idéal dans celui que l'histoire appelle « le fléau de Dieu »?), — on est quelque peu déçu par la grandeur pompeuse du palais royal dont l'imposante masse trop neuve domine la vallée. On voudrait plus de vie pour animer ces cours où résonnent seuls les pas ennuyés des soldats de la garde. Mais le palais est vide : il attend le souverain que ce royaume sans roi choisira pour qu'il le conduise à la conquête des territoires perdus.

Grosse question que celle de ce choix, et qui suscite de vives discussions dans les milieux politiques. Elle passionne moins le peuple, si j'en juge par les déclarations d'un brave homme qui a bien voulu me guider dans une de mes prome-

nades. Comme je lui demande quand un monarque viendra enfin habiter le fastueux palais :

— Quand ces messieurs se seront mis d'accord pour le choisir, me répond-il, entendant par « ces messieurs » les hauts personnages qui dirigent la politique, c'est-à-dire, selon le mot irrévérencieux d'un Viennois, le millier de personnes qui ont toujours gouverné et qui gouvernent encore la Hongrie.

— Mais enfin, vous avez bien vos préférences?

— Moi? C'est bien difficile, monsieur, et je ne serai pas consulté, non plus que les gens de ma trempe. D'ailleurs, pour nous, qu'on soit gouvernés par l'archiduc Otto ou un autre Habsbourg, par le fils d'un lord anglais ou par un prince italien, cela n'a pas d'importance : on ne les connaît ni les uns ni les autres; l'important, c'est d'être bien gouvernés.

J'admire plus la sagesse de cet homme du peuple que le panorama qui, du haut de Bude, s'offre à ma vue. Dans cet océan de maisons, rien de saillant, rien qui retienne l'attention, sinon, tout au bord du Danube sillonné de bateaux à vapeur et coupé de hardis ponts suspendus, la silhouette de l'immense temple en faux gothique, surmonté d'une coupole, qu'est le Parlement. En dehors de ce fastueux édifice orgueilleusement étendu et dressant vers le ciel sa profusion de clochetons, l'œil ne découvre qu'une multitude d'immeubles quelconques, maisons de rapport ou faux palais de banques comme on en voit dans toutes les grandes villes de l'Europe centrale.

Il est vrai que, lorsqu'il vous les montre, le citoyen magyar accole au nom de tous ces bâtiments un superlatif. Le pont Széchenyi est le plus ancien pont suspendu du monde. Le pont

Elisabeth est le pont suspendu à une seule arche le plus long du monde. Le métro de Budapest (une courte ligne longeant une avenue) est le plus ancien d'Europe. Le Parlement hongrois est le plus vaste du globe. On croirait entendre un Yankee mégalomane vanter les gratte-ciel de son pays, *the highest in the World*. Il y a cependant, dans cette légitime fierté qui traduit un patriotisme ardent et un incontestable amour du progrès, une exagération qui contribue à faire passer le Hongrois pour chauvin.

Le patriotisme hongrois s'exprime tout le long des rues, à l'étalage de toutes les boutiques. Il n'y a pas d'enseigne, pas d'affiche, pas de réclame où ne figure en grosses lettres le mot *magyar*; il n'y a pas de vitrine qui ne soit décorée de rubans aux couleurs nationales ou de drapeaux verts, blancs et rouges. Cet orgueil national est partout et il prend toutes les formes. Il se manifeste, pendant que je flâne à travers les rues, dans la présentation d'un film allemand intitulé *Magyar Rapsodie (Rapsodie hongroise)*, qui arrête des foules devant un cinéma voisin de la gare de l'Ouest. L'établissement a orné sa façade d'une immense affiche violemment peinte où des paysans, en pittoresques costumes, font la moisson, et il a surmonté son entrée d'un auvent qui affecte la forme d'une chaumière sur la cheminée de laquelle niche une cigogne. Lorsque j'y passe, un après-midi, des équipages de grande allure, avec leurs valets de pied en livrée aux couleurs nationales, mais quelque peu désuets en notre siècle d'automobiles, se rangent le long du trottoir où des agents en grande tenue contiennent les curieux. Des personnages en descendent, salués de quelques coups de chapeau.

C'est, me dit l'ami qui m'accompagne, le Régent du Royaume et certains membres du gouverne-

ment. Ils viennent assister à la première représentation de ce film qui exalte les beautés de la vie hongroise. Après une telle consécration, la *Rapsodie hongroise* a dû avoir un beau succès.

*
**

« Budapest, avec ses somptueuses façades de stuc, avec son luxe ostentatoire, avec, en un mot, son goût du faste immodéré, disent ses détracteurs, donne l'impression de ces parvenus qui n'ont pas de plus ardent désir que de s'afficher, de paraître. » J'avoue cependant que, telle quelle, cette grande ville ne me laisse pas indifférent. Elle a pour moi son charme. Il est à la fois dans sa situation le long du puissant Danube, qui prend là un caractère de calme majesté que je ne lui ai trouvé nulle part ailleurs, et dans son aspect extérieur. Parcourant la longue avenue Andrassy éclairée d'un rare soleil de novembre exceptionnellement tiède, j'éprouve je ne sais quelle volupté qui me fait goûter davantage la pompe tout orientale des immeubles. Je me sens vraiment dans une ville d'Orient. Pourtant, ces trottoirs asphaltés, cette double chaussée coupée d'une allée plantée d'arbres avec, au fond, les végétations du Varos Liget, Bois de Boulogne en miniature, ces agents de police qui, aux carrefours, dirigent la circulation des automobiles, tout cela, n'était l'accent énergiquement haché des passants, me rappellerait Paris. Et c'est justement là qu'est le charme de Budapest, dans ce mélange intime d'Orient et d'Occident. Le fier Magyar a bâti sa capitale à son image. Oriental, il aime la parure, fût-elle du clinquant; il porte, quand il veut éblouir, de longs manteaux cha-

marrés et des toques à aigrette; mais dans la vie courante il redevient Européen, il est Occidental et s'habille comme tout le monde.

Pourtant, même vêtu à l'européenne, le Hongrois me semble vouloir encore se singulariser. Il arbore à la boutonnière des insignes divers ou des rubans aux couleurs nationales. J'en fais la remarque à mon compagnon, un allogène qui ne porte pas à ses compatriotes magyars un amour très profond, et qui me fournira de très instructifs renseignements.

— Ce sont, m'explique-t-il, les insignes de diverses sociétés patriotiques. Tout bon Magyar doit appartenir à une association de ce genre, et il y en a beaucoup, dont certaines constituent pour la paix européenne un danger permanent.

— Voilà qui est intéressant, et j'aimerais être documenté là-dessus.

— Je le comprends, mais, si vous le permettez, nous laisserons cela pour un peu plus tard. Chez vous, les murs ont des oreilles; ici ce ne sont pas seulement les murs, qui en ont, mais le sol lui-même et jusqu'au tronc de ces arbres. Qui sait si ce monsieur-là, derrière nous, qui nous à emboîté le pas au bout de l'avenue, et qui peut-être nous suivait déjà auparavant, n'est pas un agent de la sûreté? Tenez, changeons de trottoir, voulez-vous?

Nous gagnons l'autre côté de la rue. Le suiveur oblique à son tour et, nous devançant, s'arrête à regarder des journaux illustrés à l'étalage d'un papetier.

— Vous voyez que j'avais raison, insiste mon compagnon.

Il se peut qu'il ait raison, mais il se peut aussi que le passant acharné sur nos pas soit tout simplement un brave bourgeois fêru de français et désireux d'avoir à bon compte un petit exercice

pratique en nous entendant parler. Il y en a comme cela beaucoup à l'étranger.

Quoi qu'il en soit, nous continuons notre promenade en évitant toute conversation politique. Je me contente de remarquer *in petto* qu'en ce pays, que j'ai connu si fier de ses institutions démocratiques, la liberté d'opinion doit être bien problématique pour qu'un honnête citoyen craigne même de s'exprimer sur des associations privées.

Je ne m'explique pas qu'un peuple si attaché à son passé, si fidèle à ses traditions, en arrive ainsi à abandonner ce qu'il y a de plus grand dans ce passé, de plus noble dans ces traditions : l'esprit de liberté. Car je retrouve partout à Budapest le culte de l'histoire. Il se manifeste, en ce Varos Liget dont je parcours les allées, par le monument du Millénaire, où manquent quelques-unes des statues que j'avais vues lors de mon premier séjour ici et qu'ont démolies les révolutionnaires bolcheviks de 1919, ou par ce musée d'agriculture qui érige sur le bord d'une île artificielle la reconstitution d'une vieille forteresse féodale.

Cette fidélité aux attachements anciens, je la retrouve ailleurs encore. Elle est dans les noms mêmes des rues. Le Hongrois a toujours semblé en insurrection latente, ou même ouverte, contre les Habsbourgs. Aujourd'hui encore, dans la question royale, les partisans de l'ancienne dynastie rencontrent des adversaires irréductibles. Je m'attendais donc à voir disparue la glorification publique d'une famille de monarques dont les derniers représentants au pouvoir ont conduit le pays à la défaite. Je m'attendais aussi à ne plus entendre parler du dernier empereur allemand après sa pusillanimité de 1918. Pas du tout; le nom de toutes les Thérèse, de toutes les Elisabeth, de tous les Joseph et François-Joseph brille

encore sur les plaques indicatrices des principales artères; quittant l'avenue Andrassy, on prend encore un boulevard de l'Empereur-Guillaume pour aboutir au Berlini tér, à la place de Berlin.

Les Magyars seraient-ils de ceux à qui la guerre n'a rien appris ni rien fait oublier?

LES QUATRE POINTS CARDINAUX

Le couronnement d'un nouveau roi de Hongrie, qui se faisait à Pozsony, était naguère une cérémonie grandiose. Elle se déroulait avec une pompe inimaginable au milieu d'un immense concours de dignitaires parés comme des chasses et graves comme des pontifes. Elle avait ses rites immuables, vestiges pour la plupart de l'époque lointaine où les tribus nomades, fixées enfin sur un territoire conquis, s'étaient constituées en nation. Mais sur ce sol même, d'où les envahisseurs avaient refoulé vers la périphérie les premiers occupants, soumis mais non domptés, les Magyars pouvaient craindre un retour offensif. Ils imposaient donc au chef qu'ils avaient choisi le devoir de conserver entière la patrie nouvelle, de la défendre contre toutes les attaques et de revendiquer contre tous les droits qu'ils croyaient avoir acquis. Un geste symbolisait ce devoir à la cérémonie du couronnement. Couronne en tête, le monarque brandissait son épée vers chacun des quatre points cardinaux, signifiant ainsi qu'il assumait la tâche de maintenir partout l'intégrité du royaume.

Le roi Charles IV a été le dernier à faire ce geste symbolique, à assumer cette grande tâche. Il a été impuissant à la soutenir jusqu'au bout; il a dû l'abandonner en pleine débâcle et laisser le sort s'accomplir. Il a essayé pourtant de la reprendre. Une double tentative l'a ramené en Hongrie. La vigilance des voisins a brisé ses velléités. Aucun monarque n'est là aujourd'hui pour renouveler le grand serment tacite, et pourtant, plus que jamais, la Hongrie magyare, inconsolable, appelle un chef énergique et fort, capable de faire renaître le grand passé, de rendre à la couronne de saint Etienne son splendide éclat. Les quatre points cardinaux sont en deuil.

Je les ai vus sur une place publique de Budapest, non loin du fastueux Parlement. Le patriotisme magyar leur a dressé des monuments de pierre. Ils sont là, aux quatre coins d'un rond-point, montant la garde devant la tombe du Soldat inconnu. Un guerrier casqué soutient chacun d'eux. Comme naguère faisaient les patriotes français à la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde, des mains pieuses viennent les couvrir de fleurs et de couronnes.

— Ils fleurissent le tombeau de la Grande Hongrie, m'explique mon compagnon, l'allogène qui m'a accompagné au Varos Liget, mais ils ne renoncent pas à la ressusciter. Ces quatre points cardinaux représentent ce que les chauvins magyars appellent « les provinces arrachées à la mère patrie », c'est-à-dire la Hongrie du Nord, qui est la Slovaquie, le Burgenland, les régions yougoslaves du Sud, et la Transylvanie. Ils savent fort bien que ces contrées, dont ils avaient asservi la population, n'ont rien de magyar. Ils savent pertinemment que les Slovaques, les Allemands, les Yougoslaves et les Roumains de ces « provinces arrachées à la mère patrie » se sont toujours

cabrés sous le joug pesant qui les assujettissait. Ils n'ignorent même pas que ces peuples, trop heureux de s'être libérés, même s'ils ont quelque grief contre leur patrie nouvelle, la vraie celle-là, n'ont aucune envie de reprendre le dur collier qui les attachait au char de la Grande Hongrie. Mais les chauvins magyars ont de la politique une conception médiévale et purement féodale. Pour eux, qui constituent le peuple-maître par excellence, la possession de la terre entraîne celle des gens qui l'occupent. Quand un magnat se rend acquéreur d'une forêt, n'acquiert-il pas en même temps le gibier qu'elle enferme? Pour nos Magyars, les allogènes n'étaient que vulgaire gibier (gibier de potence trop souvent). Ils ne peuvent donc concevoir que, sous prétexte que ce gibier aspirait à l'affranchissement, on les prive, eux, de la forêt. Ils ont, certes, par la plume de leurs plénipotentiaires, signé un acte de renonciation, qui est le traité de Trianon. Mais ils ne s'en consolent pas et, surtout, ne veulent pas se résigner à en accepter les conséquences.

Mon compagnon est lancé. Il devient presque éloquent, malgré les difficultés du français, qui arrêtent parfois son élan. Il est si éloquent que je dois le modérer.

— Vous voilà parti, mais si quelqu'un nous écoutait, comme tout à l'heure?

— C'est vrai. Tenez, prenons cette rue. Je voudrais m'arrêter dans une papeterie, acheter quelque chose; ensuite nous irons, si vous le permettez, dîner dans un café-restaurant où nous pourrions bavarder plus à l'aise.

Je le suis docilement, mais je le laisse entrer seul dans le magasin. En l'attendant, j'examine l'étalage. Au beau milieu de la devanture, bien en vue, une photographie bizarre retient le regard. Sur une carte de l'ancien royaume de saint

Etienne se détache dans un coin le portrait d'un personnage sans appareil, traits quelconques, allures d'un bon bourgeois.

— Vous voyez, c'est là un des résultats de l'état d'esprit dont je vous parlais tout à l'heure, m'explique mon ami qui, en sortant de la boutique, me trouve en contemplation devant la singulière image. Celui que vous voyez ainsi photographié sur la carte de la Hongrie intégrale est un Anglais, un certain lord Rothermere. Il a naguère hérité des journaux de son frère lord Northcliff, et il y mène une rude campagne en faveur de la révision du traité de Trianon. Vous voyez qu'on lui en est reconnaissant ici puisqu'on popularise sa personne en l'associant à la carte dont rêvent nos impérialistes. La gratitude se manifeste d'ailleurs autrement encore, et certains de nos monarchistes songent à asseoir un fils du Lord sur le trône de saint Etienne. Si vous êtes bien sage, si vous versez quelques pleurs sur « la Hongrie mutilée » en réclamant son remembrement, vous pourrez, vous aussi, acquérir une telle popularité et, peut-être, quelque chose de plus substantiel encore : il est des services que nos magnats savent apprécier.

— Vous n'allez pas me faire croire que des Hongrois sensés considèrent comme efficace une campagne ainsi menée par des particuliers.

— Il en est qui la croient telle. Ils se disent, en tout cas, qu'à force de répéter certaines choses on oblige l'opinion publique à s'en préoccuper. J'avoue cependant qu'ils pensent avoir trouvé pour leur cause des défenseurs d'un poids plus considérable. C'est ainsi qu'ils font grand cas des paroles que M. Mussolini a prononcées en diverses occasions. Ils en arrivent à voir dans l'Italie une alliée et, tandis que certains songent à poser la couronne de Hongrie sur la tête d'un fils de

lord Rothermere, il en est d'autres qui voudraient l'offrir à un prince italien. Ils oublient cependant que l'Italie a toujours pratiqué une politique très habile et qu'il ne serait guère habile pour elle de remettre en discussion des traités dont elle a si largement profité.

La conversation nous amène devant le café-restaurant du boulevard Rakoczi, où nous avons décidé de dîner. Des garçons s'empressent autour de nous, nous désignant les places vacantes. Nous choisissons une petite table dans l'embrasure d'une fenêtre, assez loin de l'immanquable orchestre tzigane qui, au milieu de la vaste salle, arrache aux violons les airs à la mode. La clientèle, nombreuse et mêlée, accompagne cette musique de la rumeur de ses conversations.

Je laisse mon ami établir le menu, opération délicate pour qui ne possède pas à fond le langage culinaire des Hongrois. Je garde encore le cuisant souvenir d'un veau Marengo que j'avais cru jadis me faire servir, et qui était une sorte de ragoût à la *paprika* (piment rouge en poudre) dont j'eus la langue brûlée.

— Tenez, dit mon compagnon, en attendant qu'on nous serve, examinez ceci, que j'ai acheté chez le papetier et qui vous expliquera le sens des statues que nous avons vues tout à l'heure.

Et il me tend une sorte de carte postale représentant l'ancienne Hongrie. Elle est munie sur l'un des côtés d'une roue dentée de carton à moitié dissimulée.

— Tournez cette petite roue, et vous allez voir.

Je donne un coup de pouce et brusquement tout le pourtour de la Hongrie se détache en quatre groupes, ne laissant plus au milieu qu'une petite étendue de plaines autour de Budapest.

— Voyez-vous, ce sont là les quatre points cardinaux que pleurent nos chauvins, mais qu'ils ne

se résignent point à voir perdus à jamais. Votre Ligue des Patriotes, pensant à la perte de l'Alsace et de la Lorraine, avait pris cette devise résignée : « Quand même. » Eux, ils ne connaissent pas la résignation; leur devise, que vous voyez dans ce coin, figurait il n'y a pas bien longtemps sur les drapeaux plantés près des statues, et elle dit : *Nem, nem, soha!* (Non, non, jamais!)

— Et ces vers de mirliton, là, de l'autre côté, que signifient-ils

— Ils signifient : « La Hongrie mutilée n'est pas la Hongrie; la Hongrie intégrale est un paradis... » Pour eux, je le crois bien, que c'était un paradis, mais ils oublient que pour leurs allogènes c'était un enfer où ils n'ont plus envie de retourner... Voilà à quoi s'emploient les sociétés patriotiques dont je vous ai parlé. Cette carte est éditée par un groupe qui s'appelle *Magyar Asszonyok Nemzeti Szövetsége*, c'est-à-dire Association nationale des Femmes magyares. Elle se vend 80 fillers, mais si vous en voulez pour rien, vous n'avez qu'à vous adresser au siège, Rozsa utca 23, on vous en donnera tant que vous voudrez, pour la propagande. Car c'est ainsi : la Hongrie se plaint de sa misère; elle n'avait pas assez d'argent pour payer les réparations; il a fallu lui en prêter sous prétexte de relèvement économique, et elle dépense sans compter pour une propagande de ce genre.

— Le fait est que cela doit coûter cher pour un maigre résultat.

— Si cela coûte cher! Votre pays en sait quelque chose puisque, pour augmenter encore leur fonds de propagande, nos patriotes sont allés jusqu'à contrefaire vos billets de banque.

— Vous ne me direz pas, j'espère, que tout cet argent sert uniquement à imprimer des por-

traits de lord Rothermere ou des cartes mécaniques.

— Que non pas. Il y a d'autres dépenses, et autrement coûteuses. Les mitrailleuses naguère découvertes à l'entrée du pays, et qui ont causé un si vif incident, ne s'acquièrent pas pour rien, non plus que toutes les armes qui entrent clandestinement en Hongrie. Et le canon nouveau modèle qui, il n'y a pas bien longtemps, explosait à l'essai, tuant un général et en blessant plusieurs autres...

— Pour qui toutes ces armes, puisque le traité de Trianon a réduit l'armée hongroise à une trentaine de mille hommes?

— Pour qui? Mais pour certaines des associations dont je vous ai parlé, car toutes ne se contentent pas, comme l'Union des Femmes magyares, d'imprimer d'inoffensives cartes de propagande. Il y a d'abord la grande fédération qui s'appelle la *Levente* et a pour but de répandre la culture physique. Ce serait une excellente institution si elle ne servait qu'à populariser la gymnastique et les sports, mais elle vise plus haut : elle est, en réalité, une armée camouflée et, qui mieux est, une armée où le service militaire est obligatoire. Tous les hommes valides en âge de servir la patrie doivent, en effet, s'y enrôler. Si l'un d'eux s'avise de n'en pas vouloir faire partie, il est sûr de son affaire; un beau jour, les gendarmes viennent le chercher et, après une bonne correction, le conduisent aux exercices de la *Levente*. Quant aux tout jeunes gens, ils sont dressés par les sociétés de Scouts Boys.

— Quel genre d'exercices fait-on faire à tous ces gens-là?

— Le maniement des armes, la marche, la tactique et la stratégie; bref, tous les exercices que fait une armée régulière, y compris le service en

campagne avec grandes manœuvres sur le terrain. Ainsi, tenez, il y a quelques jours (les journaux de Budapest en ont donné le compte rendu) un groupe de Scouts a joué à la petite guerre aux frontières mêmes de la Tchécoslovaquie. Le thème donné était le suivant : le Nord s'est soulevé contre l'ennemi qui le tient captif; il s'agit d'aller à son secours et de le délivrer. Inutile de vous dire que, grâce à un habile maniement des mitrailleuses (des vraies, je vous assure), les généreux Boys magyars ont remporté une victoire pleine de promesses.

L'archet des tziganes, cependant, souligne de sa nerveuse mélodie l'exposé de mon compagnon, que ponctue autour de nous le tintement des fourchettes. Je me félicite pour lui de tout ce bruit, dans lequel se perd sa parole, car s'il y avait là quelques-unes de ces oreilles indiscretes qu'il craignait tant ce matin, je me demande ce qu'il adviendrait de lui. Je profite des rumeurs pour l'interroger encore.

— Je ne comprends pas bien ce thème d'un soulèvement du Nord. De quel soulèvement veut-on parler?

— Ils entendent par là que les Magyars de Tchécoslovaquie se sont insurgés et qu'ils vont à leur secours. Une des tâches principales de toutes ces associations est, sachez-le, de fomenter l'irrédentisme dans les pays voisins. Un grand nombre d'agents secrets s'y emploient au delà des frontières, en même temps qu'ils sont chargés de se livrer à l'espionnage. Nos chauvins laissent entendre aux allogènes de Roumanie, de Tchécoslovaquie ou de Yougoslavie qu'ils ne sont pas traités comme ils devraient l'être; qu'ils devraient avoir plus d'écoles et plus de représentants dans les assemblées délibérantes. Cependant, nous, les allogènes de ce pays-ci, nous nous estimerions

heureux si nous étions traités comme le sont les Magyars des Etats voisins. Savez-vous, par exemple, combien la population allemande de Hongrie, qui compte 550.000 individus, en chiffres ronds, possède d'écoles primaires?

— J'avoue que je l'ignore parfaitement. Je ne sais qu'une chose, c'est que la Hongrie est tenue à la protection des minorités ethniques et que, par conséquent, elle doit leur donner les moyens d'apprendre leur langue nationale.

— Eh bien, monsieur, ils ont en tout et pour tout quatre écoles purement allemandes et quarante-trois autres où l'enseignement est donné partie en allemand et partie en magyar. Ils n'ont ni écoles primaires supérieures, ni écoles secondaires d'aucune sorte. Par contre, les Magyars de Tchécoslovaquie, minorité à peu près égale en nombre à la minorité allemande d'ici, ont à leur disposition plus de huit cents écoles primaires, dix-sept écoles primaires supérieures et cinq écoles secondaires.

— Je vois que vous êtes très versé en ces matières.

— C'est aussi qu'elles sont pour nous du plus haut intérêt. Je voudrais que le monde entier, qui entend à chaque instant les doléances hongroises, connût un peu mieux la situation, et, si vous le permettez, je vous donnerai l'adresse de personnes, d'allogènes s'entend, qui pourront compléter vos informations.

— Je vous remercie bien et je puis vous assurer que j'en ferai usage. Je puis même vous dire que je ne manquerai pas d'enregistrer leurs déclarations et les vôtres, mais avec assez de discrétion pour ne compromettre ni vous ni ces personnes. Je voudrais d'ailleurs les compléter par une enquête sur place, dans certains villages peu-

plés d'allogènes, comme je l'ai fait en Tchécoslovaquie.

— Gardez-vous-en bien, d'abord parce qu'il est probable que la police hongroise s'alarmerait d'une telle enquête, et ensuite parce que votre visite risquerait de compromettre les malheureux gens que vous interrogeriez.

— Je vois qu'il faut être prudent. Je le serai, soyez-en persuadé. Mais l'heure avance et, comme j'ai besoin de passer à la gare consulter les horaires, voulez-vous me permettre de régler?

« Fizetni! » C'est mon compagnon qui, d'une voix sonore, demande l'addition.

Un tramway, fort confortable, nous dépose au bout d'un moment, après un changement en cours de route, sur la place de Berlin bariolée de réclames lumineuses.

A deux pas de là, la foule regarde curieusement la façade, violemment éclairée par des projecteurs, du cinéma qui joue la *Rapsodie hongroise*. La gare est en face. Dans la vaste salle des passagers, les tableaux horaires sont pratiquement affichés sur des panneaux mobiles tournant autour d'un axe. Je les fais circuler, cherchant le réseau qui m'intéresse. « Réseau de l'Ouest », traduit à mesure mon compagnon; « Réseau du Sud ».

— Tiens, une carte bizarre!

Sur un des panneaux, en effet, parmi les horaires, s'étale une carte ethnographique de l'ancienne Hongrie. Les agglomérations y sont marquées par des ronds donnant, en rouge, en noir et en blanc, la proportion des nationalités qui les habitent. Le rouge, ce sont les Magyars; le noir, les Allemands; le blanc, les autres nationalités. Le même graphique, sur les côtés, indique la proportion pour les grandes villes. A voir sur le papier blanc toutes ces taches de rouge et de

noir, l'étranger non prévenu pourrait vraiment s'imaginer que l'ancien royaume de saint Etienne, où les Magyars étaient la minorité, était exclusivement magyar et allemand.

— Voilà encore, dit mon ami, l'éternelle propagande contre le traité de Trianon et en faveur de la Hongrie intégrale. Mais, cette fois, comme les Magyars ne seraient pas assez nombreux pour tromper l'œil le moins exercé, ils accaparent les Allemands. Et notez bien qu'ici, dans cette gare des chemins de fer de l'Etat, vous n'avez plus affaire à une propagande d'ordre privé : c'est de la propagande officielle.

Mon ami me paraît ressembler à beaucoup de mes compatriotes. Il a le sens critique fort développé; aussi la vision qu'il me donne de la Hongrie est-elle toute négative. Je voudrais cependant l'interroger encore, tirer de lui des vues positives, savoir, en un mot, quelles réformes lui sembleraient nécessaires pour réaliser la Hongrie de ses désirs. Je le lui dis.

— Je ne suis point un homme politique, me répond-il; je n'ai jamais réfléchi à ces questions. Il me semble néanmoins que le premier soin de la Hongrie devrait être d'écartier tout ce qui entrave son développement économique. Elle devrait, une fois pour toutes, se résigner à son sort; cesser toute cette campagne qui trouble la paix dans l'Europe centrale et empêche toute négociation sérieuse avec nos voisins. Pour en arriver là, il faudrait, je le crains, faire table rase et remplacer le régime oligarchique au pouvoir (régime dirigé par une poignée de magnats dont le seul souci est de soustraire à la réforme foncière des pays voisins leurs immenses domaines), par un régime réellement démocratique. Jusqu'ici l'opinion publique ne peut s'exprimer, car vous savez que, sauf en deux ou trois circonscriptions urbai-

nes, le vote est public et oral, c'est-à-dire soumis à toutes les pressions. Le jour où sera établi le suffrage universel direct et secret, vous pouvez être sûr que le peuple ne donnera sa voix qu'à des gens capables d'assurer au pays les moyens de travailler en paix avec tout le monde, et de mettre à profit les richesses qu'il possède. La tranquillité à l'intérieur et à l'extérieur, le travail et une stricte économie sont, à mon sens, les conditions indispensables d'un relèvement durable de notre pays. Or, on ne peut être tranquille tant qu'on entretient partout une perpétuelle agitation, qu'on organise des armées clandestines et qu'on inquiète ainsi tous ses voisins.

NON, NON, JAMAIS!

Des révolutions ont secoué l'Europe, abaissant les grands et élevant les petits, nivelant les classes sociales; elles ont semblé agiter aussi la Hongrie; elles n'y ont cependant point opéré les fusions que l'on voit ailleurs. En aucun pays les différences sociales ne sont aussi marquées. Il y a là des castes, de véritables castes séparées par des cloisons étanches et qui décèlent du premier coup, plus encore que le costume, les titres que, dans la vie courante, se donnent les gens. Il faut d'abord distinguer le *magyar ember*, le Magyar proprement dit, qui est l'homme par excellence; les autres, les allogènes, étant un vil bétail. Chez le Magyar plane dans les hautes sphères de la hiérarchie sociale le *kegyelmes ur* ou le *nagysagos ur*, l'aristocrate ou le haut fonctionnaire, les gens en place, les seuls qui comptent parce que ce sont, en général, les seuls qui dirigent et qui commandent. Au-dessous se tient le *tekintétes ur*, le fonctionnaire subalterne, l'intellectuel de bonne tenue ou le commerçant enrichi. Plus bas, il n'y a rien : il y a la tourbe sans titre et sans droits, les ouvriers ou les paysans, le peuple, en

un mot. La classe moyenne, celle du *tekintétes ur*, qui est notre bourgeoisie, est relativement peu nombreuse et a, partant, peu d'influence. Il est donc important, pour connaître l'opinion hongroise, d'entendre quelque *nagysagos ur*.

J'ai pu, par l'aimable intermédiaire d'un ami, entrer en relation avec un des membres de l'aristocratie hongroise. Il doit me recevoir tout à l'heure. Sa pensée m'intéresse d'autant plus qu'il vit en dehors de la politique active et que, par conséquent, ses déclarations pourront être plus franches. Je ne veux point interroger les militants de la politique : pour connaître leur opinion, je n'ai qu'à consulter les journaux où s'étaient leurs discours. Ils sont d'ailleurs tenus à des ménagements étrangers à un simple particulier.

La maison où je me présente, dans une rue tranquille aboutissant à l'avenue Andrassy, est un immeuble à deux étages sans luxe extérieur. Le vestibule où je pénètre ne manque pas d'allure dans sa simplicité, avec ses grosses colonnes blanches et, au fond, son large escalier de pierre. Je suis, sans vaine attente, introduit dans le cabinet de travail du maître de maison, d'un luxe sobre : lourds meubles noirs, vaste bibliothèque bien garnie, tableaux que je n'ai pas le loisir d'examiner.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fait mon hôte. Vous faites, m'a-t-on dit, une enquête sur notre pays. Je suis très honoré, monsieur, que vous ayez songé à m'y mêler, mais je ne vois pas bien en quoi mon opinion peut vous intéresser, car je vis loin de tous les tracés de la politique et mes jugements sont de peu de poids.

Je lui dis combien, au contraire, l'opinion d'hommes pondérés comme lui, que n'emporte pas la passion des luttes politiques, m'importe plus que celle des militants ou des hommes au

pouvoir. Emise en toute liberté, puisqu'elle n'entraîne pas de responsabilité, elle reflète certainement la pensée intime du pays.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur, mais c'est une idée bien sombre que celle du pays. Entraînée dans une guerre terrible, la Hongrie doit aux circonstances de figurer parmi les vaincus. On lui a fait sentir un peu trop rudement le poids du *vae victis*. Que reste-t-il de l'ancien Royaume de Hongrie, de cet Etat de vingt millions d'habitants dont historiens et géographes reconnaissaient la parfaite unité historique et économique? Le traité de Trianon lui a enlevé ses seules frontières possibles, le réduisant à un lambeau de plaines où sept millions d'habitants ont peine à vivre. Et, comme si cette impitoyable imputation ne suffisait pas à l'appauvrir, les voisins confisquent à l'envi les biens que nous possédions sur nos anciens territoires.

— Les voisins, fais-je, assurent qu'il n'y a pas confiscation, mais expropriation moyennant indemnisation.

— Belle indemnisation, quand on donne aux propriétaires à peine le quart de la valeur réelle!

— La Hongrie ne procède-t-elle pas aussi à une réforme foncière de même nature, répondant à un besoin social?

— Si, mais elle le fait avec prudence et mesure, par longues étapes qui ne bouleverseront pas l'économie nationale. Le pays est assez misérable pour ne pas l'appauvrir davantage par des réformes inconsidérées. Songez donc qu'avec les territoires qu'on lui a enlevés, la Hongrie a perdu toutes ses grandes villes, sauf Budapest qui est aujourd'hui à une portée de canon des frontières; la plus grande partie de son industrie, 80 0/0 dans certains domaines; presque toutes ses richesses minérales et même plus de la moitié de

ses terres à blé. Privé de ses forêts, de ses matières premières et de son excédent de céréales, que voulez-vous que le pays exporte pour vivre et prospérer? Et sous quel prétexte a-t-on ainsi mutilé la Hongrie? Sous prétexte de libérer des Slovaques qui ne s'entendent pas avec les Tchèques à qui on les a unis; des Croates catholiques, qui ne demandent qu'à se séparer des Serbes orthodoxes, et des paysans roumains qui faisaient fort bon ménage avec les nôtres. Et pour cela on nous a enlevé près de trois millions de bons Magyars. Rien qu'en Transylvanie, il y en a près d'un million et demi.

— Oui, sans doute, mais ceux-là se trouvent séparés de la masse hongroise par des groupes compacts de population roumaine. Eût-il fallu faire de leur territoire des enclos hongrois en pays roumain?

— Non pas, mais cet enchevêtrement montre justement qu'il était impossible de toucher aux frontières existantes. La justice qu'on a voulu établir a créé des injustices plus grandes encore à nos yeux.

— Me permettez-vous, monsieur, de vous demander quel serait, selon vous, le remède?

— Il n'y en a qu'un : une révision du traité qui, en amputant notre pays, l'a privé de ses moyens d'existence. Cette révision est possible autant que désirable, et un des articles du traité va même jusqu'à la prévoir. Il appartient à la Société des Nations de la décider. Quant à nous, nous ne pouvons que la réclamer, et j'approuve entièrement ceux de mes compatriotes qui la préconisent. La Hongrie ne peut vivre qu'en retrouvant son ancienne unité.

— Mais, en admettant exacte l'interprétation que vous donnez à l'article en question, la révision exigerait l'unanimité des voix au sein de la

Société des Nations. Croyez-vous qu'il serait possible de l'obtenir?

— Il est certain que les Etats qui ont profité du démembrement de la Hongrie s'opposeraient à une telle révision, d'autant plus que, groupés dans ce qu'ils appellent la Petite Entente, ils constituent à l'heure actuelle une force avec laquelle il faut compter. Mais le temps fera son œuvre, et la Petite Entente n'est pas éternelle. En attendant sa désagrégation, une tâche urgente s'impose à nous : montrer aux grandes puissances que la situation est intenable et que, si elles veulent maintenir la paix en Europe, il ne faut réduire aucun peuple au désespoir, mobile de tous les coups de tête.

— Je veux croire cependant que la Hongrie ne songe pas à se lancer dans des aventures qui pourraient lui être funestes.

— Vous avez raison, monsieur ; vous pouvez être convaincu que, comme moi, tous les Hongrois sont animés des intentions les plus pacifiques. Désarmés comme ils le sont, ils ne sauraient d'ailleurs faire autrement. Il ne leur reste qu'à attendre des conjonctures plus favorables et, en attendant, à employer tous les moyens en leur pouvoir pour faire connaître à l'étranger le bien-fondé de leurs revendications. Déjà des concours précieux se sont offerts spontanément. Nous avons des amis en Angleterre et en Italie. Je suis certain que nous en trouverons aussi en France, dans ce généreux pays pour lequel nous conservons la plus profonde affection.

Sur cette habile péroraison d'un plaidoyer tel que je l'attendais, je ne peux que prendre congé. C'est ce que je fais en remerciant mon interlocuteur et en l'assurant que, sans toutefois le nommer, je rapporterai exactement ses paroles, élo-

quent commentaire du : Non, non, jamais! déjà entendu.

Mais je voudrais avoir maintenant l'opinion d'un simple *tekintétes ur* que ne touche point autant la question des domaines perdus. J'ai l'adresse d'un intellectuel. J'irai le voir demain avec un mot d'introduction d'un ami.

**

Il fait bon ce matin à flâner par les rues. Sous un ciel gris clair, l'air a une douceur molle qui vous envahit d'une délicieuse langueur, et une luminosité tamisée qui détache merveilleusement les plans. Jamais je n'avais aussi pleinement goûté le charme du Danube dont la tonalité grise s'accorde si bien avec celle de l'atmosphère. Quelques bateaux le sillonnent, agitant à la surface le reflet tremblant des coteaux de Bude et de Saint-Gérard et lançant vers le ciel un nuage de fumée noire qui va se fondre dans la grisaille générale. Bien qu'il soit près de dix heures, les quais semblent déserts. À mesure que j'approche du pont François-Joseph, ils se font plus animés. Des ménagères s'arrêtent aux boutiques, plus nombreuses en cet endroit. Voici, enfin, au débouché du pont, un grouillement de vie. C'est le grand marché, place carrée où s'entassent des choux, des pommes de terre et tous les légumes de la saison. De longs chariots vont et viennent, s'arrêtant le long des éventaires pour décharger leur contenu ou bien s'engouffrant sous les arcatures du pont pour regagner la campagne. Sur un des côtés de la place, traversée par une large rue, l'entrée des halles regorge de marchandes et de clientes. Un brouhaha confus emplit l'espace, mais sans éclats de voix. Le spectacle de cette calme activité me

retient quelque temps. Je ne suis pas pressé : je ne voudrais pas surprendre par une visite trop matinale un brave homme qui m'ignore autant que je l'ignore et auquel je n'ai pas été même annoncé.

— Vous êtes sûr de le trouver à la maison vers dix heures, m'a dit mon ami... Je ne sais quelles sont, s'il en a, ses attaches politiques, mais ce que je sais, c'est qu'il aime sincèrement la France et qu'il ne refusera pas de s'entretenir avec un Français.

A pas lents, musant le long des trottoirs, je me dirige vers l'adresse indiquée. C'est, dans une de ces rues sans caractère qui avoisinent les halles, un vaste immeuble à loyers, immense ruche dont les innombrables cellules s'étendent et s'étagent jusqu'au fond d'un long boyau de cour. Comment, dans cette confusion, découvrirai-je mon homme? Si vraiment, comme le prétend mon ami l'allogène, je suis tenu pour suspect et pisté, je ne voudrais point compromettre cet intellectuel en attirant par mon accent étranger l'attention de la concierge. Les concierges ne sont-ils pas partout, plus ou moins, les agents de renseignement de la police?

L'Europe centrale ne connaît heureusement pas l'injonction naguère si fréquente à Paris : « Parlez au concierge! » Je découvre sans peine, au fond du vestibule d'entrée, dans la pâle lumière venant de la cour, un tableau des locataires. Les noms y sont disposés par rangs, suivant les étages, et chacun d'eux porte un numéro que je retrouverai répété à l'entrée de l'appartement. Muni du numéro de mon homme, je n'ai plus qu'à monter à son troisième étage.

Ce n'est pas sans quelque appréhension que je gravis l'escalier. Ces visites inopinées ne vont pas sans une certaine angoisse lorsque l'on sent ré-

gner partout la suspicion. Ne vais-je pas à un échec? Car enfin, malgré les assurances de mon ami, je risque de n'être pas reçu.

Le hasard m'est heureusement favorable. Devant l'appartement où je dois me présenter, une petite bonne vient de sonner. Quelqu'un, par la porte entre-bâillée, s'entretient avec elle. Je profite de l'occasion et, par l'entre-bâillement, je glisse ma carte et insinue ma demande. Une main masculine prend le carton tandis que la servante se retire, et une voix aimable me répond en un français impeccable :

— Excusez-moi, monsieur, de vous recevoir ainsi, mais vous me surprenez au sortir du bain. Si vous voulez bien m'attendre un instant et me permettre de m'habiller, je serai très heureux de m'entretenir avec vous.

Là-dessus la porte s'ouvre et je suis en présence d'un homme, jeune encore, qu'emmitoufle un peignoir. Il m'introduit dans un petit salon vieillot, me fait asseoir, m'offre des cigarettes et se retire.

J'aime les ameublements surannés de la petite bourgeoisie dans l'Europe centrale. J'ai eu l'occasion d'en voir beaucoup, et tous se ressemblent. De quel style est le salon où j'attends, avec son guéridon en noyer ciré, ses chaises de même bois à dossier arrondi, tapissées de reps rouge tout comme le canapé? Je ne sais. Il est de ce style indéfinissable qui semble avoir régné en Autriche-Hongrie il y a un demi-siècle, compromis entre le style Empire et le style Louis-Philippe. Il a la lourdeur solide et la confortable *Gemütlichkeit* des vieux styles viennois.

— Me voici. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps et je vous prie encore une fois de m'excuser, dit mon hôte survenant brusquement.

— C'est moi, au contraire, qui m'excuse d'être venu vous déranger si inopportunément. Je n'aurais jamais osé forcer pour ainsi dire votre porte, si notre ami commun ne m'avait dit l'attachement que vous portez à mon pays.

— Oui, monsieur, j'aime beaucoup la France. Je la considère, pourrais-je dire, comme le cerveau de l'Europe. C'est pourquoi je n'aurais, pour rien au monde, voulu vous laisser partir sans converser avec vous un instant et vous prier de faire connaître à vos compatriotes les sentiments d'un Magyar comme il y en a des milliers en Hongrie. Notre pensée à nous, monsieur, notre désir le plus cher est de voir s'opérer le plus intime rapprochement entre la France et nous.

— Un effort considérable me semble avoir déjà été fait à cet égard, si j'en juge par le nombre des traductions d'ouvrages français que j'ai vues à l'étalage de vos libraires et, d'autre part, par les tentatives faites chez nous de présenter au public français quelques-uns de vos grands écrivains. J'ai cependant l'impression que, dans les milieux politiques hongrois influents, on songe à d'autres rapprochements. J'en vois une preuve dans la popularité de lord Rothermere et dans les espoirs que j'ai entendu exprimer au sujet de l'Italie.

— Oui, monsieur, vous avez raison, certains hommes politiques hongrois ne songent qu'à une impossible restauration de l'ancien royaume et, par leurs agissements, troublent la paix de l'Europe, nous aliénant bien des sympathies. Quant à moi, j'appartiens au groupe, plus nombreux qu'on le pense, des pacifistes convaincus.

— Vous n'êtes donc point de ceux qui réclament à cor et à cri une révision du traité de Trianon?

— Non. J'estime que nous devons établir avec

tous nos voisins des rapports amicaux et, peu à peu, préparer un accord amiable tendant, non pas à restaurer l'ancien état de choses, mais à améliorer l'équilibre ethnique de l'Europe centrale nouvelle. Il y a, aux confins de la Roumanie et de la Tchécoslovaquie particulièrement, des groupes compacts de Hongrois qu'il serait de toute équité de voir retourner à la mère patrie. Il faut amener peu à peu les esprits à accepter ce retour.

— Je comprends, mais croyez-vous que ces Hongrois souhaitent un tel retour? Je viens de Tchécoslovaquie. J'y ai interrogé des paysans magyars, des cultivateurs. Ils ne m'ont pas paru désireux de quitter leur nouvelle patrie.

— C'est possible, et c'est là le malheur. La faute incombe à nos chauvins qui, par leur propagande insensée, ont découragé les bonnes volontés. A chaque instant leurs émissaires vont annoncer aux Magyars de Slovaquie ou de Transylvanie l'imminence d'une action qui les libérera; ils éveillent en eux des espoirs fous, les poussant même parfois à des actes séditionnels. A force d'être ainsi leurrés d'espoirs irréalisables, nos compatriotes de l'étranger finissent par se décourager et par se détacher de nous, et cela d'autant plus que les Etats voisins, la Tchécoslovaquie en particulier, se montrent très habiles. Les Hongrois de Slovaquie, par exemple, sont impressionnés de voir avec quelle rapidité s'est fait chez eux le relèvement économique. On a facilité à ceux d'entre eux qui n'avaient pas de terres l'accession à la propriété rurale; on leur a laissé leurs écoles et leurs journaux; ils élisent leurs députés. Ils n'en demandent pas davantage, car le patriotisme du paysan hongrois ne va guère au delà de l'amour qu'il porte à sa langue et à la terre qu'il cultive; de là son indifférence, sa passivité en face des grandes questions politiques.

— Cette indifférence ne tient-elle pas surtout à ce que le paysan hongrois n'a jamais joué dans la vie politique qu'un rôle très effacé?

— Oui, sans doute; notre régime antidémocratique, quand il ne le prive pas tout à fait du droit de vote, fait de lui l'instrument aveugle du parti au pouvoir. Nous le comprenons très bien, nous, les intellectuels démocrates. C'est pourquoi nous luttons en faveur de réformes radicales qui permettraient à l'opinion publique de s'exprimer librement. Notre heure, j'en suis convaincu, ne tardera pas à sonner. Nous abattons le régime au pouvoir pour instaurer chez nous la vraie démocratie qui nous rapprochera des grandes puissances occidentales.

— Votre lutte sera dure, car les hommes au pouvoir, qui ont l'armée en main, ne se laisseront sûrement pas abattre sans se défendre.

— Appelez-vous une armée les trente-cinq mille hommes que le traité laisse à la Hongrie? Ils suffiraient à peine à assurer l'ordre.

— Oui, mais il y a les associations clandestines, comme la *Levente*, dont on m'a parlé.

— Puisqu'on vous en a parlé, on vous a sans doute dit comment se recrute cette organisation. On y enrôle de force une foule de gens qui y sont réfractaires, et on les arme. Croyez-vous que ce soient des éléments sûrs? Vous verrez, monsieur, que le jour où le régime qui les a armés voudra se servir d'eux, ils se tourneront contre lui. Ah! vous ne connaissez pas l'état des esprits chez nous. L'étranger entend ceux qui crient le plus fort, les nationalistes échevelés, et il croit que ce sont eux qui représentent l'opinion publique. Non, monsieur, le peuple, la majorité de la nation, en a assez de ce gouvernement oligarchique qui nous vaut tant d'inimitiés. Il a certes un homme très habile à sa tête, le comte Beth-

len. Deux faits, cependant, vous montreront clairement où vont tous les espoirs. Le comte Bethlen est malade en ce moment, eh bien, le bruit court (sans fondement sans doute) qu'il est plus gravement atteint qu'on le dit. On espère donc qu'il devra quitter le pouvoir et que son successeur n'aura ni son habileté ni son énergie, de telle sorte que l'opposition réussira à renverser tout le régime. L'autre fait est plus caractéristique encore, puisqu'il prouve que, malgré toutes les entraves de notre loi électorale, l'opinion publique ose se manifester ouvertement. Il y a quelques jours, une circonscription rurale, celle de Nagykanizsa, où le vote est oral et public, était appelée à élire un député. Le gouvernement avait naturellement son candidat, en faveur duquel il a mis en œuvre tous ses moyens d'action. Eh bien, monsieur, c'est le candidat de l'opposition qui a été élu.

— Ainsi donc, vous croyez que bientôt la Hongrie aura un vrai régime démocratique?

— Je le crois et je l'espère. Elle se tournera alors vers la France pour qu'elle l'aide à gagner sincèrement l'amitié de la Petite Entente avec laquelle l'Europe centrale doit compter aujourd'hui. D'ici là, il faut, comme je vous le disais, préparer les esprits et s'armer de patience. La question d'un remaniement amiable des frontières est de celles qu'on ne résout pas du jour au lendemain, mais nous attendrons dix ans, vingt ans, trente ans, s'il le faut. L'essentiel est de ne pas hurler, comme nos chauvins, que l'on veut enlever aux voisins une partie de leur territoire. Votre Gambetta avait raison lorsqu'il disait à propos de l'Alsace et de la Lorraine : « Pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais ! » Ce devrait être notre devise.

La modération de ce petit bourgeois, qui tran-

che si nettement sur les intransigeantes déclarations de l'aristocrate, entendu hier, ne manque pas de sagesse. J'y songe longuement lorsque j'ai quitté le lourd immeuble et retrouvé la rue animée. Si des esprits comme celui-là triomphaient en Hongrie, il est certain que les revendications de ce pays, par leur modération même, trouveraient plus d'échos chez nous et ailleurs, et que la cause hongroise gagnerait des défenseurs plus nombreux.

Mais la démocratie annoncée par mon interlocuteur est-elle vraiment en marche et n'entendrons-nous pas longtemps encore : « Non, non, jamais » ?

LE PARADIS HONGROIS

Quelle heure est-il? Onze heures et demie. Mon allogène de l'autre jour m'a donné l'adresse d'un Slovaque de Hongrie; je vais aller sonner à sa porte et, puisque j'ai vu la Slovaquie hongroise, je voudrais voir la Hongrie slovaque. Il me donnera des indications sur les points à visiter.

Par le boulevard Rakoczi, grouillant de mouvement, je gagne le boulevard Elisabeth. C'est là, à quelques pas, que je trouverai mon Slovaque. Son bureau d'architecte est au premier étage d'une maison de rapport peuplée d'avocats, de médecins et de dentistes. La porte d'entrée, vitrée, donne sur une galerie intérieure. A travers les minces rideaux de cette porte j'aperçois une antichambre et, au fond, par une autre porte grande ouverte, une pièce lumineuse. Je sonne. Rien ne bouge. Je sonne derechef. Une silhouette masculine apparaît encadrée dans la porte du fond. Elle fait de grands gestes, mais semble ne pas vouloir ouvrir. Je sonne une troisième fois. La silhouette vient enfin me recevoir. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, grand et

fort, le visage franc. Je lui tends ma carte; il ne la prend pas et, en une longue phrase magyare rapidement hachée, il semble vouloir me congédier.

— *Nem tudum* (je ne comprends pas), lui dis-je.

— Je regrette de ne pouvoir vous recevoir, monsieur, fait-il alors en allemand. Mes bureaux sont fermés à partir de midi.

— Je viens de la part de M. X... et j'aimerais avoir avec vous un entretien particulier.

— Et puis, je n'ai besoin de rien, toutes mes commandes sont faites. Je vois chaque jour je ne sais combien de commis-voyageurs, surtout des représentants de maisons allemandes.

— Pardon, monsieur, il y a erreur. Je ne suis pas représentant de commerce, ni même Allemand. Je suis Français, journaliste.

— Ah! Vous représentez une maison française. C'est la première fois, monsieur, qu'une maison française m'envoie son représentant. Malheureusement, comme je vous le disais, je n'ai besoin de rien.

Décidément, le brave homme est sourd. J'insiste en enflant la voix pour lui faire entendre que je suis journaliste et que j'aimerais lui demander certains renseignements.

— Ah! vous êtes Français et journaliste. Mais quels renseignements puis-je vous donner, grand Dieu!

Il se résigne à me pousser vers son bureau. Là, à brûle-pourpoint, je lui expose en tchèque l'objet de ma visite :

— Je sais que vous êtes Slovaque, monsieur, et si je viens ainsi vous importuner, c'est que je voudrais connaître par vous la situation des Slovaques dans ce pays-ci et les lieux qu'il serait bon de visiter pour en juger.

Le visage de l'architecte, jusqu'ici renfrogné, prend une expression à la fois de surprise joyeuse et de prudente méfiance.

— Oui, monsieur, je suis Slovaque. J'en suis fier et je ne crains pas de le dire. Mais vous-même, monsieur, puisque vous êtes Français, comment se fait-il que vous parliez si couramment le tchèque?

Je lui explique qu'ayant vécu de longues années dans les pays devenus la Tchécoslovaquie, j'ai eu le temps d'en apprendre la langue. Pour le convaincre plus complètement, je lui montre mon passeport. La confiance naît alors, complète. Il me presse vigoureusement les mains, heureux, dit-il, que quelqu'un songe enfin à s'intéresser aux pauvres Slovaques.

— Vous ne pouvez, monsieur, vous imaginer notre terrible situation en Hongrie. Mais, tout d'abord, pour que vous saisissiez mieux, laissez-moi vous donner des chiffres. J'ai là les statistiques officielles.

D'un rayon de sa bibliothèque, il va tirer une grande publication qu'il ouvre et me présente.

— Tenez, voilà les résultats du dernier recensement; voyez-vous ici : 141.822 Slovaques. En réalité, nous sommes beaucoup plus nombreux, car toutes sortes de pressions s'exercent pour fausser le dénombrement. A Nyiregyhaza, par exemple, le ministre luthérien, qui est Slovaque, a été arrêté et condamné à cinq ans de prison pour avoir conseillé à ses congénères de bien déclarer leur nationalité slovaque sur les feuilles de recensement. On peut, en toute justice, estimer que nous sommes plus de deux cent mille en Hongrie. Avec le système électoral en vigueur, nous n'avons aucun représentant au Parlement, tandis que les Magyars, que Budapest prétend opprimés en Tchécoslovaquie, ont treize

députés à la Chambre de Prague. Vous croyez peut-être que nous sommes mieux représentés dans l'administration des communes en majorité slovaques. Quelle erreur! Tenez, pour ne citer que la région de Bekescsaba, que je connais bien, dans des villes comme Bekescsaba même, qui compte 37.000 habitants dont les trois cinquièmes sont des Slovaques, ou comme Totkomlos, qui, sur 10.235 habitants, compte 9.050 Slovaques, eh bien, la municipalité est formée en majorité de Magyars ou de renégats. Et c'est partout pareil.

— Mais vous avez au moins des écoles où les enfants peuvent étudier dans leur langue maternelle, le traité de paix vous les garantit.

— Des écoles slovaques? Pas une, monsieur, et cela s'explique. La création de telles écoles doit, en vertu de la loi, être décidée dans chaque commune par une commission scolaire élue de la même façon que la municipalité et qui, soi-disant, représente les familles. Il va de soi que cette commission, en majorité magyare elle aussi, ne songe qu'à dénationaliser nos enfants.

— J'ai vu avec plaisir que vous avez au moins un journal en langue slovaque; j'en ai aperçu un numéro. Il s'appelle, je crois, *Slovenské Noviny*, et un journal est une excellente chose pour la conservation de votre langue.

— Ah! oui, parlez-en de ce journal! C'est un hebdomadaire officieux, monsieur, rédigé par un fonctionnaire magyar et destiné surtout à la propagande magyarisatrice. Nous avons voulu, depuis longtemps, fonder un journal slovaque à Bekescsaba. Mais, pour fonder un journal, il faut une autorisation spéciale. Nous l'avons demandée. Les autorités nous ont répondu qu'une telle publication existe déjà, justement les *Slovenské Noviny*, dont vous parliez tout à l'heure.

Jugeant l'argument sans valeur, nous avons insisté à plusieurs reprises. L'administration, après mûre réflexion, nous a opposé une ordonnance du temps de guerre, interdisant la publication de nouveaux journaux à cause de la crise du papier. Or, notez qu'à chaque instant paraît quelque nouvelle feuille magyare. Il nous arrive pourtant de recevoir des publications slovaques, que nous envoient nos frères de Tchécoslovaquie (c'est d'ailleurs tout ce qu'ils font pour nous). Savez-vous ce que cela nous vaut? Des tracasseries, monsieur, pas autre chose. Les gendarmes viennent assez souvent opérer des perquisitions chez l'habitant slovaque sous prétexte de rechercher des publications séditieuses. Malheur alors à celui qui possède des journaux de Slovaquie! Il est impitoyablement poursuivi et condamné. Tout ce qui nous reste pour maintenir notre langue et notre conscience nationales, c'est cela, monsieur, uniquement cela.

Et mon interlocuteur me montre un livre de prières et de cantiques en vieux tchèque publié par les soins du clergé luthérien de Bekescsaba. Puis il ajouta :

— Et Dieu sait combien de temps encore les autorités hongroises toléreront de tels livres... Si au moins quelqu'un prenait pitié de notre misère; si la Tchécoslovaquie, comme elle le devrait, prenait fait et cause pour nous! Mais non, elle nous laisse aux mains de nos oppresseurs, voués à la disparition totale.

— A parler franchement, je ne vois guère comment la Tchécoslovaquie, sans s'immiscer dans les affaires intérieures de la Hongrie, pourrait intervenir.

— Comment? Oh! c'est bien simple. Elle n'a qu'à dire à Budapest que dorénavant elle appliquera aux Magyars le traité de protection des

minorités de la même façon que la Hongrie l'applique à notre égard.

J'essaie d'expliquer au brave architecte slovaque que son procédé de représailles n'est plus en usage dans la diplomatie d'aujourd'hui et de lui faire entendre qu'un recours à la Société des Nations est peut-être la seule voie à suivre. Malgré la confiance que je m'efforce de lui inspirer pour la grande institution de Genève, je n'arrive pas à le convaincre. Lorsque je le quitte, je le sens cependant heureux d'avoir pu épancher son amertume dans le cœur compatissant d'un étranger.

En me retirant, je songe à la belle loi libérale de 1868 que possédait l'ancienne Hongrie pour la protection des allogènes. Mais, comme la fameuse jument de Roland, qui n'avait que le seul défaut d'être morte, cette loi n'avait qu'un tort, c'est de n'être jamais appliquée. Et un mot me revient, entendu il y a quelques jours. Le chef d'un des Etats de l'Europe centrale, s'entretenant avec le représentant diplomatique de la Hongrie, lui demandait :

— Dites-moi, monsieur le ministre, au cas où vos espoirs se réaliseraient et où votre pays se verrait restauré dans toute son intégrité, comment traiteriez-vous les minorités ethniques?

— En leur appliquant notre belle loi de 1868 comme nous l'appliquions avant la guerre.



**

Je n'irai point voir chez eux les Slovaques de Hongrie. Comme je manifestais l'intention de me rendre, sinon à Bekescsaba, ville assez éloignée, du moins à Dunaegyhaza, bourgade située aux portes de Budapest et où 94 0/0 de la population

est slovaque, mon architecte d'hier m'en a fortement dissuadé. Il m'a donné les mêmes raisons que l'allogène de l'autre jour : je risquerais de compromettre les pauvres Slovaques et ma visite leur vaudrait des ennuis. Je quitte donc Budapest et la Hongrie.

Il y a relativement peu de monde dans le rapide qui me ramène vers la frontière. Seul un jeune homme partage avec moi le compartiment où j'ai pris place. Il se plonge dès le départ dans la lecture d'une foule de journaux hongrois. Je le laisse à cette absorbante occupation, me contentant de regarder défiler par la portière les paysages déjà vus : une heure et quart de contemplation.

Voici, une fois de plus, les formalités. Les uniformes réapparaissent.

— Vos passeports, s'il vous plaît.

Je tends le mien. Il est examiné rapidement.

— D'où venez-vous ?

— De Budapest.

— La fiche verte, s'il vous plaît.

— Quelle fiche verte ?

— La fiche que votre logeur a dû vous remettre. Où étiez-vous descendu ?

— A l'hôtel X.

— Eh bien, on a dû vous y remettre une fiche verte.

— Non, monsieur. J'ai déposé mon passeport au bureau, pour les formalités de police. On a porté sur ma note une certaine fiche de déclaration, mais on ne me l'a pas remise.

Et, extrayant de mes papiers la note d'hôtel, je pointe le doigt vers une rubrique imprimée : *Bejelentölapok-Meldezettel*, au bout de laquelle un crayon bleu a facturé 48 fillér.

L'uniforme examine la note que je lui passe et, en phrases rapides, s'entretient avec le fonc-

tionnaire en civil qui l'accompagne. Ce dernier inscrit je ne sais quoi dans un registre, appose un timbre humide sur mon passeport qu'il me rend avec un sec :

— C'est bien, monsieur.

— Vous avez de la chance d'être Français, monsieur, me confie alors un voyageur tchécoslovaque qui, du couloir, avait assisté à la scène. Si la même chose m'était arrivée, à moi qui suis Tchèque, je n'y coupais pas d'une bonne amende. Vous, on vous en dispense, mais on la fera payer à l'hôtelier.

Décidément, si l'on n'entre pas en Hongrie comme dans un moulin, on n'en sort pas non plus facilement.

A TRAVERS LA GRANDE ROUMANIE

VERS BUCAREST

Pourquoi n'ai-je pas pris le train direct Budapest-Bucarest? Pourquoi ai-je fait ce détour par l'extrême pointe de la Tchécoslovaquie pour rejoindre l'express Prague-Bucarest? Je n'aime point les routes trop battues et j'ai pour le chemin des écoliers une affection toute particulière. Mais, grand Dieu! que le trajet est long par la voie où je me suis si imprudemment engagé! Long comme un jour sans pain et, ma foi, j'ai bien failli en effet passer ma journée sans manger et une nuit sans dormir.

L'express qui relie la Tchécoslovaquie à la capitale roumaine est un grand train international, mais jusqu'à la fin d'octobre seulement, et nous sommes en plein mois de novembre. Il n'a plus ni wagon-restaurant ni wagon-lits. J'apprends tout cela au moment de m'y embarquer à Kosice. Tant pis, je me débrouillerai.

Je fais à la hâte quelques provisions dans les kiosques du voisinage, éparpillés dans le square qui s'étend devant la gare. Jambon de Prague, petits pains, chocolat et fruits, j'en aurai assez pour attendre à demain. Il ne me manque que la boisson. Je la trouverai bien en route.

Il est onze heures. Me voici installé dans un compartiment où je suis seul. Les voyageurs sont peu nombreux dans ce wagon roumain long et confortable. J'ai pour voisins, dans le compartiment d'à côté, deux Tchécoslovaques. Je fais leur connaissance dans le couloir. Ce sont des commerçants. Ils se rendent en Roumanie où leurs affaires les appellent souvent. Ils me donnent obligeamment des renseignements. Une chose, naturellement, les intéresse : c'est que la Roumanie est un pays riche avec lequel on peut faire des affaires. Mais, si le commerce y trouve à s'occuper, il rencontre bien des difficultés.

— Lorsque vous avez acheté quelque chose là-bas, me dit l'un, et que vous l'avez payé, vous n'avez rempli que la partie la plus simple, et, peut-être, la moins coûteuse de votre tâche. Quand il faut obtenir le droit d'expédier à l'étranger la marchandise achetée, quand il faut se procurer les wagons nécessaires au transport, vous ne pouvez vous imaginer les démarches qu'il faut faire, les papiers timbrés qu'il faut remplir et les pattes qu'il faut graisser. Du plus petit au plus grand, tous ceux entre les mains desquels vous devez passer entendent que vous y laissiez quelque chose. On assure que le nouveau gouvernement va changer tout cela. Il fera bien.

Tiens, c'est vrai. Mon loquace interlocuteur me rappelle fort à propos que je vais voir la Roumanie à un tournant de son histoire, comme me disait récemment un ami roumain. Les libéraux ont quitté le pouvoir et le Conseil de Régence a fait appel, pour diriger les affaires publiques, au parti national paysan. M. Bratiano passe la main à M. Maniu, et c'est presque une révolution puisque, pour la première fois depuis la constitution de la Grande Roumanie, le pays sera gouverné non plus par des hommes du vieux Royaume,

mais par des représentants des provinces récemment annexées. C'est un fait qui ne manquera pas de dominer les impressions politiques que je rapporterai de là-bas.

A Kiralihaza, point de bifurcation, quelques voyageurs montent. Une jeune dame vient partager mon compartiment. Elle s'installe en face de moi, étale sur ses genoux un nécessaire de toilette et commence à se poudrer. Je la laisse à cette importante occupation et vais, dans le couloir, contempler le fade paysage à travers lequel le train s'est remis à rouler.

Quand je rejoins ma place, la brave dame a déjà fini ses embellissements. Elle a même eu le temps de lire mon nom et ma profession sur l'étiquette de mes valises.

— Vous êtes journaliste, n'est-ce pas, monsieur? me demande-t-elle dans un allemand qui n'est sans doute pas beaucoup plus pur que le mien, mais que je comprends fort bien.

— Oui, madame.

— J'ai vu cela sur vos bagages. Moi aussi, monsieur, je fais du journalisme. Oh! en dilettante, seulement. J'écris de temps en temps des articles dans un journal de la ville où j'habite.

— Serait-il indiscret de vous demander quelle est cette ville, madame?

— Pas du tout, monsieur, c'est Szatmar Neméti, c'est-à-dire Satu Mare, où mon mari est fonctionnaire.

— Vous êtes Roumaine, alors?

— Oui, monsieur, je suis devenue Roumaine, mais je suis de nationalité magyare et je reste une bonne Magyare. Je suis aussi d'ailleurs une bonne Roumaine, naturellement.

« Allons, me dis-je, voilà encore une personne qui possède deux âmes. » Mais celle-ci a d'autres raisons que la première, car elle ajoute :

— Il y a des lois, vous comprenez, il faut les respecter.

— Auriez-vous à vous plaindre de votre nouvelle patrie?

— Oh! non, monsieur. Nous sommes bien traités. Vous le voyez d'ailleurs, puisque mon mari, bien que Magyar, a pu devenir fonctionnaire roumain, ou plutôt conserver les fonctions qu'il exerçait auparavant. Nous craignons tout d'abord qu'il ne fût licencié, mais, ni lui, ni d'autres Magyars qui étaient dans son cas ne l'ont été, sauf naturellement ceux (il y en a eu) qui se sont refusés à respecter les lois de la Roumanie.

— J'ai cependant entendu dire en Hongrie que, tout comme la Tchécoslovaquie, la Roumanie opprimerait les habitants magyars, fermant leurs écoles, suspendant leurs journaux, etc.

— Je puis vous assurer que non, monsieur. Nous avons des écoles magyares (mes enfants y vont) et nos journaux, ne vous ai-je pas dit que j'écris dans l'un d'eux. Il est certain cependant que, tout au moins au début, il y a des Magyars qui ne voulaient pas se plier au nouveau régime et ont préféré s'en aller en Hongrie plutôt que de devenir Roumains. J'en ai connu, mais aussi j'en ai vu plusieurs revenir, même clandestinement, et je dois dire que l'administration roumaine s'est montrée en général assez coulante à leur égard. Ainsi, j'ai beau être une excellente Magyare, je ne peux pas dire que nous soyons malheureux à ce point de vue... Tiens, nous arrivons à Halmei, la station frontière.

Le train ralentit en effet. Un commissaire tchécoslovaque passe dans les compartiments et demande les passeports, qu'il emporte.

— On nous les rendra à la station, m'explique la dame roumaine.

L'express s'arrête dans une petite gare. Aussi-

tôt, et je ne sais d'où ils sont sortis pour être là aussi vite, des soldats roumains, baïonnette au canon, se postent devant les portières.

Tandis que les douaniers examinent nos bagages, notre wagon est emmené à l'écart. Les sentinelles l'ayant quitté, j'en profite pour descendre me dégourdir les jambes. De l'autre côté de la voie, jalonnée par une haie basse, un campement de tziganes s'est établi. Cheveux noirs, yeux noirs dans un teint mat et bronzé, l'air sales, déguenillés, hommes et femmes s'activent autour d'une roulotte délabrée, tandis qu'une ribambelle d'enfants gambadent dans l'herbe d'un fossé où broutent deux maigres chevaux à longue queue.

Mes deux voisins tchécoslovaques s'approchent à leur tour. L'un d'eux me prévient qu'il faudra aller retirer les passeports au commissariat roumain de la gare.

— Quels bons soldats que ces paysans roumains! me dit l'autre en montrant les sentinelles qui gardent le train. Ce sont des gens simples, mais d'une discipline parfaite. Ils ne connaissent que la consigne. Figurez-vous qu'un jour, au cours d'un de mes voyages, il a fallu ici détacher du train le wagon où je me trouvais. Il avait une avarie. Tous les voyageurs ont naturellement été évacués; la sentinelle n'en a pas moins continué à garder le wagon vide, qu'elle a suivi dans son déplacement. A mon retour, j'ai appris que le brave soldat avait passé une nuit entière, dans un coin écarté de la gare, à faire les cent pas devant cette voiture. Je trouve cela admirable.

Oui, c'est en effet admirable d'obéissance passive, et l'exemple que cite mon compagnon tchécoslovaque montre, sous une forme sans doute encore primitive, irraisonnée, une des principales qualités du Roumain. « Le devoir (*datoria*, de

debitoria), dit M. Nicolas Jorga, est pour lui un ordre qu'on ne peut pas violer. »

Je vais au commissariat reprendre mon passeport dûment contrôlé et je regagne mon compartiment. La dame roumaine est déjà installée. Elle a même pris le temps de faire collation. L'atmosphère est chargée d'une pénétrante odeur d'ail et d'oignon émanant de je ne sais quel hachis qu'elle vient de manger et dont les reliets encombrant encore la tablette du coupé.

— Vous avez votre passeport, monsieur? s'enquiert-elle. Avez-vous tant de difficultés que nous à obtenir vos passeports et vos visas?

— Mon Dieu, je ne sais pas. Il n'est pas très difficile d'obtenir en France un passeport et les visas.

— Ah! chez nous, monsieur, c'est très long, très difficile, et surtout très coûteux. Figurez-vous que la simple prolongation de mon passeport m'a coûté cinq cents lei. Il est vrai que tout est très cher en Roumanie, vous verrez cela. Ah! la situation n'est pas très brillante chez nous. Quelle différence avec la Tchécoslovaquie d'où je viens! Heureusement qu'avec le nouveau gouvernement, cela va peut-être changer.

Et, tandis que son haleine parfume l'air, elle me raconte ses affaires de famille, me dit qu'elle vient du chevet de je ne sais quel parent, qu'elle a trouvé à l'agonie, et elle se lamente sur la dureté des formalités administratives qui, je ne sais pourquoi, ne lui ont pas permis de prolonger son séjour auprès du moribond.

Le train est déjà en marche qu'elle continue ses confidences. Puis, brusquement consolée de ses chagrins, elle me demande si je vais à Bucarest, me dit la longueur du trajet, qui ne m'amènera au port que vingt-quatre heures plus tard. Elle me conseille de m'arrêter à Oradea

Mare, d'y passer la nuit et de prendre le matin un certain rapide, beaucoup moins ennuyeux.

Je me laisse bercer par son bavardage, tout en regardant défilier un indifférent paysage de champs labourés sur lequel tombe le soir.

Satu Mare! J'aide ma voisine à descendre ses bagages. Sur le quai, où des gens échangent des baisers et des salutations, un homme, son mari sans doute, l'attend et l'emmène. Me voilà seul dans mon compartiment, seul dans la nuit que fend le train. Je peux, en toute tranquillité, absorber mon dîner improvisé puis, étendu sur la banquette, goûter quelque repos...

Où sommes-nous? Je ne sais. C'est le matin, un matin gris, voilé d'une légère brume. Le train roule dans une vallée bordée de hautes collines boisées. Des villages d'aspect pauvre s'espacent, accrochés aux pentes. Je vois passer, faisant suite à l'un de ces villages, une curieuse église fortifiée dont les murs de défense et les tours d'angle tombent en ruine : ces remparts disent assez quelle ardeur durent avoir les conflits religieux dans cette région où tant de croyances se sont affrontées, catholicisme, orthodoxie, calvinisme et islamisme.

Dans le creux de la vallée, à des marais où des roseaux frissonnent dans le froid matinal, succèdent maintenant des champs de maïs déjà fauchés. Il y en a à perte de vue, et dans le gris jaunâtre de leur chaume éclate l'or violent de longues rangées de courges. Par endroits, en marge d'un champ, se dressent des tas de briques décolorées par les pluies. De temps en temps un groupe de chaumières basses, badigeonnées de bleu, et d'où, comme en certains points de la Slovaquie, la fumée monte des interstices du toit, regarde de ses petites fenêtres passer notre train. Des guirlandes de maïs suspendues sous le lourd

capuchon de chaume et des amas de potirons séchant sur la paille, près de la porte, donnent à ces pauvres maisons paysannes un air de gaieté riche. Et c'est, en effet, semble-t-il, la seule richesse de cette région où déjà commence la montagne. Le paysan ne demande à cette terre ingrate que le maïs dont il se nourrira tout le long de l'année, y ajoutant parfois, mais trop rarement, un morceau de lard.

Le train maintenant ralentit et, tout à coup, après un tournant, une ville se découvre, perchée sur une colline, ou plutôt sur un éperon rocheux. C'est Sighisoara, l'ancienne Segesvar hongroise, que les Saxons, c'est-à-dire les Allemands qui l'habitent, appellent Schässburg. Les tours, les remparts, les toits pointus et les clochers de cette curieuse cité médiévale se détachent vivement sur le ciel opalin. Dominant largement les campagnes, Sighisoara est comme la sentinelle avancée de ces colons allemands jadis appelés par l'Autriche dans cette Transylvanie roumaine, où ils voisinent avec le fort groupe de Sicules, tribu magyare à laquelle la Hongrie avait confié la garde de sa frontière.

Passé Sighisoara, le chemin de fer se glisse entre les montagnes et tout à coup débouche dans une large vallée, presque une plaine. La terre noire, partout retournée par le labourage, indique la fertilité. Et voici en effet d'innombrables silos de betteraves dont les longues rangées rectilignes conduisent aux vastes bâtiments d'une sucrerie dont les fumées se perdent à l'horizon.

Un peu plus loin, c'est Brasov, qu'on découvre à peine de la gare et où mon itinéraire me ramènera. Je vais, tout à l'heure, quitter la Transylvanie pour entrer dans l'ancien Royaume de Roumanie.

Le passage se fait à travers les Alpes de Tran-

sylvanie. Le train gravit la montagne, dont j'aperçois à travers de hautes forêts les cimes couvertes de neige. La montée semble rude et la locomotive souffle comme un cheval poussif. Un moment, le convoi ralentit au point que les clients du wagon-restaurant, où je me suis attablé, croient à une panne. Non, il reprend sa route essoufflante et doucement, tout doucement, nous amène à Prédéal, l'ancienne station-frontière, devenue lieu de villégiature estivale.

Nous dévalons maintenant sur l'autre versant, suivant la vallée encaissée d'un petit cours d'eau. De loin en loin un poste de soldats garde la voie. Il se signale par sa petite maison proprette devant laquelle les hommes ont planté de minuscules parterres encadrés de pierres blanchies à la chaux. Ainsi s'expriment, puérilement sans doute, mais de façon charmante, le goût du peuple roumain et son sens de la décoration.

L'étroite vallée s'élargit un peu lorsqu'on arrive à Sinaïa, résidence royale. En bas, le long du cours d'eau, des scieries rangent leurs ateliers. Au-dessus, de luxueuses villas et de grands hôtels à terrasses se perdent dans la verdure déjà fauve, s'étageant bien haut vers les cimes avec, en face, sur l'autre flanc, le moutonnement de forêts abruptes. Sinaïa n'était, il n'y a pas cinquante ans, qu'un lieu saint peu fréquenté. Les grands arbres de la montagne n'y abritaient alors qu'un monastère fondé par un Cantacuzène à la suite d'un pèlerinage au Mont Sinaï.

Puis, peu à peu, la montagne s'abaisse, coupée de vallons où s'éboulent des rochers, ou bien minée par des carrières. Le lit de la Prahova, que nous suivons, s'élargit, lit de torrent matelassé de cailloux à travers lesquels l'eau prend ses aises et se trace des courants fantaisistes. Parmi les sables qu'entraînent ses flots troubles, elle roule,

dit-on, des pépites d'or. La tradition assure même que jadis des esclaves tziganes en auraient recueilli suffisamment pour se racheter à leurs maîtres. Sur la rive gauche, très haut au-dessus de nous, une route suspend hardiment sa chaussée tortueuse, où roule une automobile, et la dirige vers un pont de pierre vertigineux.

Maintenant les montagnes sont devenues collines. Dans la vallée élargie, des villages groupent leurs maisons blanches ou bleues. Là-bas, c'est Campina, une des cités roumaines du pétrole. Des wagons-citernes, croisés à profusion dans toutes les gares, l'avaient annoncée depuis longtemps. Les puits de sondage font une bizarre forêt d'échafaudages dans tout le fond de la vallée et jusqu'au milieu du torrent. Près de la voie ferrée, assez semblable à une immense usine à gaz avec ses files de réservoirs métalliques, une distillerie de pétrole étale ses bâtiments et ses machines.

Après Ploesti et ses multiples coupoles, c'est enfin la plaine. Des champs coupés de bois s'étendent jusqu'à l'horizon. Autour des villages, des vergers et des vignobles rompent la monotonie de cette Beauce roumaine qui nous conduit aux portes de Bucarest dont les églises et les hauts monuments se profilent au loin.

UN NOURRISSON DE LA LOUVE

On raconte que, lorsque Charles de Hohenzollern, qui devint Carol I^{er} de Roumanie, arriva dans la capitale de sa principauté, il y éprouva une fâcheuse surprise. Devant un bâtiment où une garde d'honneur l'attendait, campaient des Tziganes et un troupeau de porcs s'ébattait au soleil. « Quelle est donc cette maison ? » s'enquit le prince auprès du général Golesco, son aide de camp : « Sire, c'est le Palais. »

Les choses ont bien changé depuis. Cependant ma première impression à la sortie de la gare du Nord est encore d'une grande bourgade, mais d'une bourgade en voie de transformation. Et tout de suite, à côté des bâtiments neufs de la station et de la direction des chemins de fer, la boue que le brouillard du soir étend sur le pavé, un terrain vague tapissé de flaques d'où émergent des vestiges de murailles, disent la crise de croissance que subit la cité. Et quelle crise, si l'on songe que la population est passée de 350.000 habitants avant la guerre à environ 800.000 aujourd'hui !

En bonne ville latine, Bucarest a comme Rome une légende touchant ses origines. Peuple de pas-

teurs comme les anciens Romains, les Roumains attribuent tout naturellement à un berger la fondation de leur métropole. En des temps très reculés, que la légende ne précise pas, le pâtre Bucur, plantant sa houlette sur la rive droite de la petite Dambovitza, aurait bâti une chapelle autour de laquelle se serait groupée une colonie de ruraux. Il faut, pour retrouver l'emplacement de ce village, descendre vers le Sud et longer la rivière encaissée entre des quais herbeux. Là, on vous montre, au milieu d'un cimetière, l'église primitive de Bucur.

Il n'est pas difficile d'imaginer le développement de ce village. Placé sur la grande route du commerce entre l'Orient et l'Occident, au passage des marchands du Nord et de l'Ouest se rendant à Constantinople, il devient bientôt lieu d'étape, puis important comptoir. C'est l'histoire de toutes ces villes-marchés nombreuses dans l'Europe centrale. Le village devient bientôt bourgade et, en face, sur l'autre rive, il voit se bâtir une nouvelle agglomération. Ainsi, peu à peu, les bourgades naissent alentour, s'étendent et finissent par se grouper en une ville unique. C'est Bucarest.

Et, dans sa périphérie, dans ses faubourgs, la grande métropole roumaine garde encore ce caractère de cité orientale. La louve romaine dont une reproduction orne la place Saint-Georges a beau rappeler au voyageur l'origine latine que s'attribuent les habitants, il n'en est pas moins vrai que le marché qui se tient non loin de là a l'allure des bazars d'Orient. Marchands ambulants de tapis, Juifs, Grecs ou Arméniens, paysannes en costumes brodés, paysans balançant des paniers de fruits ou de légumes suspendus à un arc de bois passé sur les épaules, font une cohue mêlée et bruyante.

Cette impression de marché continu en plein air, je l'ai éprouvée dès la sortie de la gare, dans cette Calea Grivitsei, rue affairée qui va vers le centre. Une foule pressée grouille sur les trottoirs ou s'arrête à la porte de guinguettes où des orchestres tziganes raclent leurs instruments. Des boulangeries étalent en éventaire leurs belles miches blanches. Des marchands ambulants offrent d'une voix éraillée des bâtons de chocolat; des camelots crient les journaux du soir; le long des grilles d'un jardin, tout un déballage d'œuvres d'art populaire, tapis, broderies et meubles rustiques, sollicite l'attention du passant.

Dans tous ces quartiers, la ville prend du large, n'épargnant pas le terrain. Les petites maisons bourgeoises ou les riches demeures des boyards, brique recouverte de stuc, se perdent au fond des jardins, respirant largement le bon soleil. C'est là comme un vestige de la vie rurale des anciennes bourgades. Bucarest lui doit son étonnante superficie, plus vaste que celle de n'importe quelle ville de population égale, car si ce luxe de verdure aère ses rues, il les allonge aussi démesurément.

Mais les choses changent. La crise du logement sévit là comme ailleurs, car ce n'est pas impunément qu'une ville voit grossir si vite le chiffre de sa population. Il faut bâtir, et le terrain est devenu cher. Un peu partout, donc, des transformations s'opèrent. On démolit ces demeures bourgeoises aux jolies façades de stuc; on arrache les jardins et sur leurs ruines vont se dresser les banales maisons de rapport des grandes villes d'Occident. Des chantiers çà et là encombrant les trottoirs jusque dans les quartiers tranquilles des faubourgs. Déjà le centre a pris un tout autre caractère; il est devenu, avec ses hauts bâtiments, ses magasins aux larges devantures,

ses passants affairés vêtus à l'européenne, ses autos et ses tramways, ses grandes banques, son gigantesque hôtel des Postes, une cité comme les autres. Le Bucarestois est fier de cette évolution qui l'égale aux citoyens des autres capitales. Il voit déjà dans sa cité, percée de longs boulevards et de larges avenues, une rivale de Paris. Comme je demandais à un passant la route la plus courte pour me rendre à un des bouts de la Calea Victoriei, qui est l'artère la plus vivante de Bucarest :

— Suivez, me dit-il, cette ligne de tramway, elle vous conduira à une vaste place semblable à la place de la Concorde, de Paris. C'est là qu'aboutit la Calea Victoriei.

J'ai suivi la route indiquée. Elle m'a amené à un carrefour où commence la chaussée et où se rejoignent plusieurs avenues plantées d'arbres, à peu près désertes à cette heure, mais qui, même avec le coquet bâtiment du ministère des Affaires étrangères édifié à un des croisements, ne me rappelait en rien l'imposant terre-plein de la Concorde.

Dès que j'avance dans cette rue irrégulière qu'est la Calea Victoriei, je retrouve bien l'impression de la grande ville d'Occident. Académie, ministère des Finances, Athénée aperçu à gauche, établissements financiers, tous ces somptueux édifices que je contemple sont bien ceux d'une capitale. Ils ont cependant un tout autre air que ceux que j'ai vus dans les grandes villes de l'Europe centrale. A part de rares exceptions ils sont en pierre, alors que les autres sont en brique revêtue de stuc, et leur style n'a point cette lourdeur des styles viennois ou munichoïses vus ailleurs; il est plutôt style latin, si j'ose dire, entendant par là qu'il s'affilie nettement aux grandes architectures classiques. J'en fais la

remarque à l'ami roumain qui m'accompagne.

— Parbleu, répond-il, la plupart de nos plus beaux édifices récents sont dus à des architectes français ou à des architectes roumains formés à votre école. L'Athénée est de Galeron, la Fondation universitaire Carol-I^{er}, devant laquelle nous venons de passer, est de Gottereau; notre sévère Palais de Justice est de Ballu et notre coquette Faculté de Médecine, de Blanc. Ainsi, vous voyez.

Oui, je vois. Je constate avec plaisir que, si dans certains de ses bâtiments d'apparat, églises ou hôtels particuliers, la Roumanie a su se créer un style propre, apparenté à l'art byzantin, elle sait aussi, par cet appel à l'art français, affirmer sa latinité. L'Orient se mêle ainsi affectueusement à l'Occident pour donner à la ville un cachet qui n'est qu'à elle.

Quelques historiens roumains, l'éminent professeur Jorga, par exemple, voient dans la Roumanie le point de rencontre entre Slaves et Latins. La vallée du Danube a été le grand passage de la poussée slave vers les Balkans, lieu de passage et non pas de peuplement. Ethnographiquement donc, les Roumains n'ont rien de slave. La langue roumaine, cependant, conserve des traces de ce contact, et non pas seulement dans la liturgie qui fut slavonne, mais dans bien des domaines de l'activité humaine (agriculture ou commerce notamment). Des noms géographiques désignant des lieux ou des cours d'eau (tels le nom d'une ville comme *Targoviste*, purement slave et qui signifie *marché*, ou celui d'une rivière comme la *Bistritsa*, qui est le slave *bys-trica*, torrent) indiquent que des colonies slaves se sont arrêtées là pour partir un beau jour ou être absorbées par la population roumaine. Bucarest offre encore aujourd'hui un exemple de ce

contact avec les Slaves. Il est fourni par ces cochers en longues robes de velours brun foncé que je vois conduire vers la chaussée Kissélef leurs beaux chevaux fringants. Ces hommes de haute taille, à la large face poupine et imberbe, sont des Russes. Ils appartiennent à la secte des Skoptzy qui n'accorde le bonheur céleste qu'à ceux qui, pour échapper à la tentation de la chair, se sont volontairement mutilés. Pourchassés de Russie, ils sont venus se réfugier en Roumanie où l'hospitalité leur fut offerte, tout comme aux Lipovans, autres schismatiques de l'orthodoxie russe, dans certaines régions de la Dobroudja. Ces eunuques, agriculteurs dans la plaine dobroudjienne, se sont faits cochers dans quelques grandes villes roumaines, particulièrement à Jassy et à Bucarest. Ils y habitent un quartier spécial et leurs équipages sont les plus beaux, les mieux entretenus de tous. Ils se font d'ailleurs de moins en moins nombreux depuis que l'automobile remplace le cheval et, surtout, depuis que le régime des Soviets, qui ne poursuit pas leur secte, leur permet de retourner en Russie.

L'ami qui me guide, journaliste roumain très versé dans les questions de politique extérieure, m'explique toutes ces choses et en tire la conclusion :

— Ce que je viens de vous faire remarquer, dit-il, détermine en quelque sorte la politique étrangère de notre pays. On a parfois paru surpris en Europe de voir la Roumanie, État latin oriental, s'engager dans la Petite Entente où, à côté d'elle, figurent deux États slaves, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, et se lier étroitement avec la Pologne, slave elle aussi. On l'eût été moins si l'on avait songé à notre situation de nation intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, de lieu de passage des Slaves se rendant de l'Est

à l'Ouest ou vice versa. Par son passé tout comme par sa situation présente, la Roumanie se trouve liée aux Slaves.

— Mais croyez-vous que le nouveau gouvernement pratiquera la même politique extérieure que l'ancien?

— J'en suis absolument convaincu. Quelque idée que professent en matière de politique intérieure les partis au pouvoir, la nécessité les contraint à demeurer fidèles aux alliances qui ont fait la grandeur du pays et qui sont le gage de son avenir. Or les liens qui nous attachent à la France, d'une part, à la Petite Entente et à la Pologne, d'autre part, sont de cette nature.

— Il y a autre chose, sans doute, aussi, car la Petite Entente a été constituée pour des fins précises : le maintien des frontières établies par le traité de Trianon et non pas seulement à cause d'affinités historiques.

— Oui, certainement, au début ce groupe d'alliances tendait uniquement à assurer le respect du traité de Trianon menacé par certaines menées hongroises. Il a acquis au cours du temps une portée plus grande en créant entre ses adhérents une solidarité plus large. Il les a amenés à s'associer dans toutes les questions qui intéressent l'Europe centrale, formant ainsi à eux trois une grande puissance, élément d'équilibre dans cette portion du Continent que les pessimistes croyaient vouée à la « balkanisation ».

— Permettez-moi cependant d'être concret. Il se pose actuellement dans cette Europe centrale dont vous parlez une question fort importante, mais qui n'a aucun rapport avec le traité de Trianon; c'est celle du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Croyez-vous que cet *Anschluss*, auquel tout naturellement s'oppose la Tchécoslovaquie, intéresse la Roumanie?

— Je suis persuadé que oui. Il l'intéresse tout d'abord à cause de la solidarité qui la lie à la Tchécoslovaquie, mais pour d'autres raisons aussi. Représentez-vous le danger que serait pour nous un rattachement qui mettrait l'Allemagne en contact direct avec une Hongrie qui n'a jamais cessé de la considérer comme une alliée. C'est alors que, plus que jamais, cette Hongrie travaillerait à une revanche. Et puis, quelle serait, dans notre pays même, l'attitude des Saxons et des Souabes? Fort loyales aujourd'hui dans leur ensemble, parce que nous pratiquons à l'égard des minorités une politique extrêmement libérale, ces populations germaniques de la Transylvanie et du Banat ne tarderaient sûrement pas à être gagnées par une campagne d'agitations pangermanistes qui apporterait le trouble dans nos provinces. Et ce que je vous dis là, je suis certain que notre ministre des Affaires étrangères, qu'il appartienne au parti national paysan comme aujourd'hui ou au parti libéral comme hier, le voit et vous le dirait comme moi.

*
**

En quittant mon ami, je suis allé à la poste restante retirer ma correspondance. L'hôtel des Postes est un monument d'aspect imposant et qui fait honneur à l'architecture roumaine. Situé près d'un square encore verdoyant devant lequel stationnent une file de fiacres, de taxis, et aussi un antique tramway à chevaux, il a grande allure. Le hall, très long, y est fort bien aménagé, mais que d'inscriptions à lire et que de pas à faire avant de trouver le guichet voulu! Ah! enfin m'y voilà. Il est dans un couloir à gauche, isolé, presque caché.

J'y trouve plusieurs lettres mais, surprise! pour les retirer, il me faut payer une taxe : dix lei par pli, c'est-à-dire l'équivalent de l'affranchissement. Cette amende infligée au touriste, au voyageur de passage, m'a paru contraire à la coutumière hospitalité roumaine et je ne crois pas qu'en compensation elle soit d'un grand rapport pour l'administration des Postes. Enfin, avec les timbres « *taxa de plata* », qu'elle me vaut, je ferai plaisir à quelque collectionneur. En les décollant, je m'aperçois que la mesure prise par l'administration des Postes peut être une source de petits profits pour son personnel. Pour m'imposer les dix lei de taxe, l'employée qui m'a remis mon courrier a collé sur les lettres des timbres de trois lei et d'un leu qui, naturellement, faute de place, se chevauchent. Le décollage fait, je trouve sur chaque enveloppe non pas trois timbres de trois lei, mais deux timbres et demi, la moitié manquante étant masquée par le timbre d'un leu. Ainsi sur deux lettres, la brave demoiselle gagne un timbre, c'est-à-dire trois lei.

Je note cette peccadille, non pas pour le fait, sans importance par lui-même, mais à cause de l'état d'esprit qu'il révèle. Il montre que la coutume turque du *bakchich* a laissé des traces. Un Bucarestois à qui je répétais les paroles de mon compagnon de route tchécoslovaque à ce propos n'en a pas paru surpris.

— Il a malheureusement raison, m'a-t-il dit, certains de nos fonctionnaires se sont acquis cette fâcheuse réputation. Je connais à ce sujet une anecdote caractéristique. Un fonctionnaire non titularisé mais en service depuis trente ans, sollicitant une retraite avec pension, vient plaider son cas auprès du ministre.

« — Si, lui dit celui-ci, grâce aux fonctions que vous occupez, vous n'avez pas pu ramasser

une fortune en trente ans, c'est que vous êtes un imbécile, et alors vous ne méritez pas de pension. Si, au contraire, vous avez acquis une fortune, il faut que vous soyez un fieffé coquin pour oser réclamer encore une pension de retraite. »

— Notez, a ajouté mon interlocuteur, que si je vous raconte cela, c'est parce que c'est une histoire du temps passé. C'est en effet une maladie dont nous ne tarderons pas à être bientôt tout à fait guéris. Notre nouveau gouvernement s'emploie à appliquer les remèdes qu'il faut. Tenez, en voici une preuve que je cueille dans les journaux d'aujourd'hui.

Et il me montrait, dans *L'Indépendance Roumaine* du 18 novembre 1928, cette brève information :

« A la demande du juge d'instruction, le ministère de l'Industrie et du Commerce a décidé de relever de ses fonctions M. D..., directeur général des Mines. »

Décidément, tous les espoirs vont à ce nouveau gouvernement.

*
**

Avant de quitter Bucarest, j'ai voulu jeter sur la ville un coup d'œil d'ensemble. Je suis descendu vers le Sud et j'ai retraversé la Dambovitsa. Par delà l'élégant parc Carol où, gardé par des canons braqués sur la ville, le Soldat inconnu dort son glorieux sommeil, j'ai gravi la colline de Sello.

A mes pieds s'étendait une grande bourgade aux maisons basses. Plus loin, d'autres maisons s'insinuaient entre les arbres. Partout, en un vaste cercle, la verdure moutonnait, tachée de toits et de murailles, mais, vers le centre et vers

l'horizon opposé, des blocs massifs d'immeubles modernes se dressaient. La ville, la grande ville surgissait des bourgades agglomérées; l'avenir se dégageait du passé.

J'aime cependant ces bourgades d'autrefois, où le citadin est encore si près du paysan, où l'Orient voisine encore avec l'Occident. Elles sont une page d'histoire qu'il ne faudrait pas arracher, car elle dit le prodigieux effort d'un peuple courageux qui, peu à peu, a conquis sa liberté et fait de provinces subjuguées une grande Roumanie appelée aux plus belles destinées.

UN CENTRE SAXON

Un de ces nouveaux rapides dont m'avait parlé la loquace Magyare de Satu Mare m'emporte vers la Transylvanie. Puissante locomotive d'une vitesse de cent vingt kilomètres à l'heure, luxueux wagons où vous accueille un garçon de service élégamment vêtu et ganté, où circule en frais tablier blanc une active nettoyeuse, ce train a tout ce qu'il faut pour assurer le confort.

Je traverse de nouveau, à rebours cette fois, la plaine qui me ramène vers la Prahova. Je remonte la vallée, revois Ploesti, Campina et ses puits de pétrole, Sinaïa et ses villas en pleine montagne, Busteni et ses clouteries. Voici Prédéal dans la neige. La cime est passée. Je redescends vers la plaine cultivée.

Brasov! L'étape est franchie. Un fiacre cahotant m'emmène, par une longue rue boueuse bordée de maisons basses, vers le centre de la ville. L'hôtel où je descends, tenu par un Saxon, est une de ces bonnes maisons de province comme on en trouve beaucoup dans l'Europe centrale. Chambres spacieuses et propres, café viennois bien fourni de journaux, restaurant où la carte

en trois langues (roumain, allemand et magyar) est d'une lecture sans surprise, rien ne manque pour assurer un séjour tranquille.

Brasov, c'est le Brasso des Hongrois, mais le Cronstadt des Allemands, une des deux métropoles des Saxons de Transylvanie, l'autre étant Sibiu, c'est-à-dire Hermannstadt ou Nagy-Szeben. Pour protéger leur pays contre les hordes koumanes ou petchenègues, les rois de Hongrie avaient fait garder les issues des Alpes de Transylvanie par des colonisations de Sicules. Aux douzième et treizième siècles, cette précaution leur parut insuffisante encore. Ils songèrent alors que le meilleur moyen de défendre le pays était d'y implanter une population plus nombreuse qui mettrait la terre en valeur. Dès le milieu du XII^e siècle, Géza II recruta dans les pays rhénans un premier groupe de colons allemands qu'il établit dans la vallée de l'Olt et autour de Sibiu. Un demi-siècle plus tard, André II concédait des terres aux chevaliers de l'Ordre teutonique dans le Burzenland, c'est-à-dire la région de la Burza ou Barsa. Leur foyer fut Brasov. Pour attirer d'abord et retenir ensuite ces colons germaniques, ces Saxons comme on devait les appeler, les rois de Hongrie les dotèrent de propriétés rurales et leur accordèrent de larges privilèges qu'ils refusaient aux Valaques, c'est-à-dire aux Roumains autochtones. C'est ainsi que les Saxons formaient un corps de nation ne relevant que du roi et élisaient leurs juges et leurs clercs. La chartre de 1224, qui confirmait ces privilèges, faisait d'eux un peuple libre, une sorte de République s'administrant elle-même par le moyen d'une assemblée élue (*Universitas nationis saxonicae*).

Cette minime nation d'hommes libres, agriculteurs et commerçants, s'acharne pendant des siècles à lutter pour défendre son indépendance et

maintenir sa personnalité. Enfermée, dès qu'un danger menace, derrière les murs de ses églises fortifiées ou les remparts de ses villes, elle réussit à tenir l'ennemi en échec. Attachée à sa langue et, pour se distinguer du voisin hongrois, se faisant huguenote quand le Magyar se fait calviniste, elle parvient à conserver son individualité. Mais quand, en 1848, la Transylvanie est annexée à la Hongrie, quand, en 1867, le compromis austro-hongrois fait des Saxons des sujets hongrois, les privilèges, effrités déjà au cours du temps, se trouvent abolis. La république saxonne cesse d'exister et ses libres citoyens se voient menacés de magyarisation. La lutte recommence, avec Sibiu et Brasov pour foyer. Ce ne sont plus leurs prérogatives que les Saxons défendent contre Budapest; c'est leur langue et leur nationalité.

Dans cette lutte nouvelle, les Saxons trouvent des alliés naturels dans les Roumains, voués au même danger de dénationalisation. Les Roumains les aident à conserver les administrations municipales et à envoyer des députés au Parlement de Budapest, aide d'autant plus désintéressée qu'elle n'est pas toujours payée de retour.

Puis la guerre survient, et la victoire roumaine. La Transylvanie est rattachée à la Roumanie, avec non seulement sa majorité roumaine, mais aussi ses Saxons et sa minorité magyare. Qu'en pensent aujourd'hui Saxons et Magyars? Voilà ce que je voudrais demander à Brasov, où se mêlent sans se confondre les trois nationalités.



Brasov, qui compte environ 50.000 habitants, étend ses maisons au pied des dernières ondulations des Alpes de Transylvanie. Ce sont, pour

ainsi dire, trois villes agglomérées, ou plutôt une ville, le centre, à laquelle s'accolent deux grosses bourgades quasi rurales. A deux pas de mon hôtel s'allonge un joli mail en terrasse dominé par une haute colline où s'échelonnent des villas. Il est flanqué, sur un des côtés, d'un jardin public. En face, bordé de jardins, s'élève le palais de Justice, de style hongrois officiel. Du mail, une rue commerçante où les banques sont nombreuses conduit à une grande place carrée entourant un vieil édifice qu'une tour surmonte et qui est l'ancien bâtiment du Conseil.

C'est jour de marché. Près de cet Hôtel de Ville, la foule s'agite autour des éventaires. De légers chariots arrivent ou partent, semblables comme forme au modèle courant dans l'Europe centrale, longues ridelles disposées en trapèze sur quatre roues, mais différents par leur attelage et leur bâchage. Ils sont recouverts, sur des cerceaux de bois, de nattes en paille de maïs ou en jonc et tirés par trois petits chevaux attelés en troïka ou même par quatre, côte à côte. Des paysans les conduisent, Roumains vêtus, sous un manteau de bure gris ou brun ou sous le *cojoc*, sorte de pelisse courte, d'une longue blouse-chemise blanche serrée à la taille; chaussés, comme les Daces de la colonne trajane, de sandales de cuir souple ou de hautes bottes de feutre maintenues par un lacet croisé, et coiffés de la *caciula*, bonnet de fourrure noire ou grise.

Sur les quatre faces du grand quadrilatère, des magasins de toute sorte alignent leurs étalages. Car Brasov est une cité commerçante. Elle a dû longtemps sa prospérité à sa situation d'intermédiaire entre l'Europe centrale et la Valachie. Bucarest s'enorgueillit encore d'édifices construits par de riches marchands de Brasov établis dans ses murs. Après une période de déclin, la

métropole des Saxons semble devoir retrouver aujourd'hui dans la Grande Roumanie un rôle économique important, étant devenue la place vers laquelle refluent comme vers un marché central presque tous les produits du sol de la Transylvanie. Cela explique le nombre des établissements financiers qui groupent leurs bureaux autour de la grande place.

Le marché traversé, me voici devant une haute église gothique, d'un style très spécial par son austérité et dont la puissante silhouette tranche sur le vert des collines environnantes. Sur une de ces collines, dominant la ville, une vieille tour se dresse encore, dernier vestige des anciennes défenses de la cité.

*
**

J'ai, pour visiter les faubourgs ruraux accolés à cette cité, deux guides charmants. L'un, ancien officier de la marine marchande, prend dans ce joli coin transylvain une tranquille retraite. L'autre est un jeune confrère de la presse roumaine.

Du mail part une longue rue bordée de maisons rustiques, avenantes sous leur badigeon clair.

— C'est, me dit un de mes guides, une rue saxonne. Bien que contiguës, ces habitations sont isolées les unes des autres, complètement fermées aux regards du passant ou du voisin. Voyez, voici à droite le grand porche qui sert d'entrée à la cour; à gauche, sur le même plan, c'est le logis. Les étables et les écuries sont au fond de la cour clôturée de hauts murs. Remarquez d'autre part qu'une bordure pavée, formant trottoir, longe toutes ces maisons et que, tout le long de la rue, les réverbères sont nombreux.

« Là-haut, ces chalets et ces villas à flanc de

coteau constituent le quartier magyar. C'est là qu'habitaient les gros fonctionnaires hongrois.

« Vous verrez maintenant le quartier qu'habitent nos paysans roumains. »

Par des rues plus étroites nous avons gagné la pente des collines. Là les maisons ne sont point contiguës ni fermées aux regards. Elles sont isolées au milieu de jardins entourés d'une simple palissade assez basse. Elles n'ont pas l'air cosu qui m'a trappé dans les demeures saxonnes. Les chemins qui y mènent, raboteux et boueux, semblent manquer d'entretien. J'en fais la remarque.

— Oui, vous avez là, m'explique mon jeune confrère, un reste du passé. La municipalité d'autrefois, saxonne et magyare, se souciait fort peu du quartier valaque. Elle n'avait de soins que pour la ville même et pour les faubourgs saxon et magyar. Vous ne trouverez ici ni trottoir ni éclairage comme vous en avez vu tout à l'heure.

— Je croyais cependant que, sous le régime hongrois, Saxons et Roumains faisaient cause commune contre le Hongrois.

— C'est-à-dire que les Roumains donnaient volontiers leurs voix aux candidats saxons. Mais vous voyez qu'ils n'en étaient pas trop bien récompensés. Depuis quelque temps la chance a tourné. Le Saxon est, en général, un propriétaire aisé. Il a des terres au soleil, comme on dit, et il songe à ne pas les amoindrir par des partages trop nombreux. Il a donc peu d'enfants, un ou deux, pas plus. Le Roumain a toujours été, au contraire, très prolifique, si bien qu'aujourd'hui c'est lui qui détient la majorité au Conseil municipal, et l'on s'en apercevra bientôt dans l'aspect même de la ville.

— Est-ce que cela n'a pas causé d'animosité entre eux?

— Il va de soi que les Saxons ne sont pas très

contents de se voir évincés des fonctions municipales dans une ville qu'ils ont toujours considérée comme leur. Ils font cependant, je dois le dire, contre mauvaise fortune bon cœur, et la bonne harmonie n'a pas été troublée entre eux et nous. Ils regrettent parfois leurs anciens privilèges, certains espéraient même les voir renouvelés par la Roumanie, mais, comme ils savent que leur situation actuelle est le fait de l'ancien régime, ils acceptent leur sort avec une sincère résignation.

— Et les Hongrois?

— Cela, c'est une autre question, et beaucoup plus complexe. Ceux qui l'ont pu ont quitté le pays pour passer en Hongrie. Il est resté néanmoins un assez grand nombre de paysans, des commerçants, des intellectuels et des fonctionnaires. La Roumanie a gardé dans ses services plusieurs de ces derniers. Elle n'a pas, en général, à s'en plaindre. Quant aux commerçants, et surtout aux paysans, ceux-là, habitués depuis longtemps à vivre côte à côte, à traiter ensemble des affaires, continuent de s'entendre comme par le passé, indifférents aux querelles ethniques. Restent les intellectuels, peu nombreux d'ailleurs. C'est sans doute parmi eux qu'il faudrait chercher les vrais mécontents, mais ils n'osent guère afficher leurs sentiments.

Ce jugement, des conversations au café, le soir, avec un Saxon et un Magyar, me le confirment. Mais, du fait que les villes ont toujours subi l'empreinte assez artificielle de l'administration, l'opinion du citoyen me semble de peu de valeur convaincante. J'irai demain écouter battre le cœur des villages.

CAMPAGNE TRANSYLVAINÉ

Par la longue rue saxonne aux façades bien alignées, l'auto file vers la campagne. Elle commence sitôt traversée la ligne du chemin de fer. La large chaussée, relativement bonne là où les charrois de betterave ne l'ont pas défoncée, coupe la plaine. Les champs, fraîchement labourés, montrent leur bonne terre noire, leur terre à blé. Par endroits, dans une prairie, de petits buffles noirs aux cornes démesurées s'arrêtent de brouter pour nous regarder passer. Des bouquets d'arbres et le long bras levé vers le ciel d'un puits à bascule signalent les fermes. Elles ont, dans leur réduit de murailles, fort bonne apparence : nous sommes encore en région saxonne.

La route, maintenant, fait un coude. Nous grimpons un petit raidillon et, d'en haut, le terrain change d'aspect. Il apparaît légèrement mamelonné et les arbres s'y font plus nombreux. A la lande semée de broussailles que nous longeons succèdent des prés, puis des champs à peine retournés par la charrue. Au loin, sur une molle élévation, un village érige un modeste clocher parmi les verdure. Le chauffeur nous y

conduit à travers un réseau compliqué de chemins qui se croisent et j'admire l'art avec lequel il sait se diriger dans ce labyrinthe où nul poteau indicateur ne guide le voyageur.

Une chaussée plantée de tilleuls, entre deux rangs de chaumières badigeonnées en bleu, nous monte au cœur du village de Crizbav.

— C'est, m'explique mon guide, un village mixte; sa population compte environ deux tiers de Magyars et un tiers de Roumains.

Nous nous arrêtons à la mairie, maison sans apparence par son extérieur, mais qui, à l'intérieur, avec son petit jardin flanqué d'une galerie, prend un air de cloître. Le maire n'est pas là. C'est le *notaire*, sorte d'officier de l'état civil, qui nous reçoit. Ce notaire, grand, bien taillé, boîte légèrement d'une blessure à la jambe. Sa claudication n'enlève cependant rien à la belle allure intelligente de ce Magyar, car le notaire est Magyar et c'est dans sa langue sonore qu'il nous accueille.

Ce qu'il me dit peut, en somme, se résumer très simplement. Dans la commune, exclusivement rurale, Roumains et Magyars vivent dans la plus parfaite intelligence.

— Le maire, qui est Roumain, et moi qui suis Magyar, dit-il, nous nous entendons fort bien; pourquoi les autres habitants ne s'entendraient-ils pas?

Le fait est que ces paysans, habitués à vivre ensemble, à s'acharner au même labeur, à souffrir des mêmes maux sous l'ancien régime féodal, n'ont rien qui puisse les séparer. Ils ont, il est vrai, des religions différentes, les Roumains étant orthodoxes et les Magyars calvinistes; mais qu'y peuvent-ils? Ils parlent deux langues différentes. Est-ce une barrière entre eux? L'école exclusivement magyare naguère imposée aux

Roumains leur a donné une teinture de magyar tout comme le contact permanent avec les Roumains a donné aux Magyars une teinture de roumain, si bien que, depuis longtemps, les deux idiomes se sont pour ainsi dire pénétrés.

Le régime roumain n'a fait que renforcer cette bonne harmonie en permettant à tous, Magyars comme Roumains, d'apprendre leur langue maternelle. L'école a été scindée en deux sections : l'une roumaine et l'autre magyare, la langue de la minorité n'étant négligée ni dans l'une ni dans l'autre. Et puis autre chose rapproche encore ces paysans : les bienfaits de la réforme foncière, qui leur ont permis d'acquérir des terres. Tous sont devenus propriétaires des champs que depuis des siècles ils cultivaient pour d'autres. Ils en ont une reconnaissance profonde à la Roumanie. Ils souhaiteraient cependant pouvoir tirer plus grand profit de leur acquisition, mais c'est difficile : il leur manque les capitaux nécessaires à l'achat d'un outillage. Force leur est de se contenter de façons sommaires qui ne font pas rendre à la terre tout ce qu'elle pourrait donner. Certains, même, trop pauvres pour exploiter leurs champs, y laissent croître l'herbe pour y élever quelques bestiaux. Il en résulte que, depuis la réforme, le rendement de l'agriculture a diminué, mais le paysan ne perd pas courage. Il a mis, lui aussi, son espoir dans le nouveau gouvernement. Il espère que celui-ci saura instituer un système de crédits agricoles à bon marché qui remédiera au mal.

Le maire arrive au moment où nous nous préparons à partir. De taille moyenne, le visage barré d'une forte moustache à la gauloise, l'œil vif et réjoui, il diffère totalement du notaire magyar. Il confirme d'ailleurs, d'un air souriant, ce qu'a dit celui-ci. Il y ajoute que la propagande

hongroise en faveur d'une révision du traité de Trianon ne touche absolument pas la population magyare. Ces paysans auraient trop peur, en retournant à la Hongrie, de perdre le bénéfice du partage des terres. Et, à ces paroles, un mot du bourgeois si modéré que j'ai interrogé à Budapest me revient à la mémoire. Je ne l'avais pas noté parce que je n'en saisissais pas très bien toute la portée. Je le comprends aujourd'hui. « Nos paysans hongrois, me disait cet homme, manquent absolument de culture patriotique. Ils ne voient pas plus loin que le champ qu'ils labourent, et tout le reste leur est indifférent. »

Au moment où nous allons reprendre notre randonnée, le maire attire à part un de mes compagnons roumains et je le vois l'interroger vivement.

— Ce brave homme, m'explique mon guide quand nous sommes partis, a la tête pleine des élections générales qui doivent avoir lieu dans quelques jours. Le gouvernement national paysan, m'a-t-il dit, a promis d'assurer la liberté des votes. Ne risque-t-il pas d'y perdre des voix? Il a, certes, de très nombreux partisans dans la commune, mais le parti libéral qu'il a détrôné possède des moyens d'action si puissants!

J'apprends ainsi que, dans les campagnes tout au moins, l'opinion reproche aux libéraux d'avoir trop longtemps faussé les résultats des élections. S'appuyant sur la puissance des grands établissements de crédit, notamment sur celle de la « Banca Romaneasca », qui possède des succursales dans toutes les régions de la Grande Roumanie, le parti libéral a pu facilement faire pression sur l'agriculteur. « Les paysans, m'assure mon guide, se plaignent aujourd'hui de la menace qui pèse sur eux. Pour acquérir des terres lors de la réforme, beaucoup, sinon tous, ont dû em-

prunter. Mais les récoltes n'ont pas répondu à leur attente. Il leur a fallu demander des délais de paiement. Or, aujourd'hui, à la veille des élections, les banques les avisent que, s'ils ne votent pas pour le candidat libéral, le paiement immédiat de leurs dettes sera exigé, ce qui revient à leur dire : « Vote pour le parti libéral, ou tu seras ruiné. »

— Le moyen est habile, mais que fera le gouvernement pour parer au danger?

— Je ne sais. En tous les cas, ces braves paysans espèrent qu'il trouvera le moyen d'annihiler les pressions qui s'exercent sur eux, tout comme il vient de supprimer les gendarmes dont le rôle dans les élections était si considérable.

— Comment cela?

— Oh! bien simplement. Par exemple, le jour des élections, le bureau de vote était gardé par un cordon de gendarmerie. Les électeurs ne pouvaient passer qu'un par un et, comme par hasard, celui qui était admis à le franchir était toujours un homme portant ostensiblement les insignes du parti au pouvoir; les autres étaient impitoyablement refoulés et leur tour ne venait que le soir, quand le scrutin était déjà clos. Dans certains endroits, les urnes étaient enlevées et, sous l'œil bienveillant des gendarmes, les bulletins subissaient tous les tripatouillages nécessaires au succès.

« Respect du suffrage universel... Liberté des élections. » Je n'écoute plus; je regarde le paysage, un peu triste avec ses ondulations boisées, et ces mots, comme un leitmotiv, bercent ma rêverie, tandis que le chauffeur pousse le moteur de sa voiture engagée dans les ornières d'un chemin bourbeux.

Enfin une chaussée plus ferme nous reçoit. Elle coupe en tranchée la pente d'une colline. Les

véhicules y sont rares. Nous croisons tout juste un attelage de buffles. C'est que les travaux d'automne sont achevés. Le paysan roumain, que les longues routes n'effrayent pas et qui, dans la belle saison, va souvent travailler fort loin de chez lui, se confine au logis. Il y a commencé ses besognes d'hiver : réparation de ses outils, confection de sandales, etc. Car il est industriel et sait admirablement se passer des artisans. Véhicules, instruments aratoires, il fabrique tout lui-même. C'est lui qui a maçonné sa maison ; c'est lui qui a tanné la peau de mouton dont il se couvre.

Un coup de frein et, avant l'entrée d'un village aperçu un peu plus loin, la voiture s'arrête devant une porte charretière. Derrière le mur de clôture, on entend le halètement d'un moteur et le ronflement de poulies. C'est une petite scierie tenue par un Saxon et exploitant le bois des montagnes proches. Nous pénétrons dans la cour où s'alignent de hautes piles de troncs, de madriers ou de planches. Un ouvrier, rencontré là, nous conduit vers le patron. Cet ouvrier, Saxon lui aussi, parle couramment le français : il a travaillé en Suisse. Je l'interroge. Il se dit content de son sort, heureux surtout de ne pas subir le chômage si fréquent dans l'Europe centrale. Comme j'essaie de l'amener sur le terrain politique, il se dérobe : la politique l'intéresse peu.

Me voici dans le bureau, fort simple, de l'industriel. Celui-ci, dans un allemand très pur, m'accueille avec aménité. Il se félicite de l'extension prise par ses affaires depuis que la région, devenue roumaine, n'a plus à craindre la concurrence de Budapest et des scieries de Slovaquie. Dès avant la guerre, sa maison commerçait avec la Roumanie, mais les transactions étaient alors difficiles à cause de la frontière. Aujourd'hui,

non seulement la clientèle a augmenté, mais encore il peut travailler le bois venu de l'autre versant des Alpes transylvaines. Un seul obstacle l'empêche d'étendre davantage ses affaires : la cherté des crédits. Et, m'assure-t-il, beaucoup de petits industriels sont dans son cas. Aussi, bien qu'il ne s'occupe pas de politique, il fonde sur le nouveau gouvernement de grands espoirs. Il espère, particulièrement, que le parti au pouvoir, sur qui ne pèse pas l'influence de la haute finance, s'attachera au relèvement de la monnaie.

Je lui demande quelques détails sur la population de la bourgade voisine. Il me répond, de bonne grâce, que cette population, formée de Saxons, de Magyars et de Roumains, n'est point sans se chamailler, mais uniquement au sujet de questions d'intérêt local. Les affaires locales sont les seules qui l'intéressent. La grande politique la laisse tout à fait indifférente.

Congé pris, nous repartons. Bientôt après se dresse devant nous le haut écran de la montagne, barrant l'horizon. A quelque distance un village frange la route de ses maisons bleues, pauvres murs en torchis ou en bois crépi que coiffe un haut toit de chaume.

— C'est un village roumain, m'explique un de mes guides. Vous le reconnaîtriez d'ailleurs facilement à sa pauvreté. Mais cette pauvreté cache des trésors. Voulez-vous que nous visitions un intérieur? Vous verrez.

Une paysanne nous reçoit dans un luxe qui ferait la joie des amateurs de folklore. Il n'y a point, dans la pièce où nous entrons, de ces meubles citadins dont s'enorgueillit un fermier saxon. Non, il y a là une simple table de bois grossier montée sur des pieds croisés en X, mais ornée de sculptures au couteau, naïf entre-croisement

de lignes du goût le plus sûr. Des chaises de même bois offrent le même art. Des tapis et des étoffes, tissés à la maison pendant les longues soirées d'hiver, décorent les murs et les lits. Sur un bahut, des poteries gaiement peinturlurées étalent des formes amusantes.

Je sors de là les yeux charmés encore de la pénétrante symphonie de couleurs que je viens de voir. Elle chante dans ma mémoire tout le long du trajet qui nous amène à Bran par un chemin en lacet où le vent l'accompagne de sa chanson sifflante. Bran accroupit ses chaumières au pied de monts boisés. Trois sommets dominant un croisement de routes, et sur l'une de ces cimes, qu'encadrent les deux autres, un vieux château se dresse, où la reine Marie, à qui la ville de Brasov en a fait don, a réuni une merveilleuse collection de tapis roumains.

Chez l'aubergiste roumain du lieu, où nous nous arrêtons, j'entends une fois encore les mêmes doléances touchant les élections prochaines et le même espoir de voir triompher le parti national paysan dont la Transylvanie attend son relèvement.



La voiture descend maintenant vers les profondeurs d'un vallon. Tout à coup, nous sommes comme engloutis dans un abîme de brume. J'ai l'impression que nous voguons dans un océan de lait fluide. Le chauffeur, aveugle à son volant, corne éperdument. Avons-nous, perdus dans ce brouillard soudain, traversé des villages? Je n'en sais rien. Nous avançons sans rien voir, quand, aussi brusquement qu'elle nous a absorbés tout à l'heure, la brume nous rend à la lumière. Nous

sommes sur un plateau et nous apercevons derrière nous, émergeant du vallon, le lourd nuage blanc que nous venons de traverser.

En montagne, les crépuscules d'automne sont très courts. Déjà le soir tombe et la campagne se perd dans la grisaille. Mais tout à coup, presque au ras de terre, d'innombrables étoiles s'allument devant notre auto. Elles ont un éclat phosphorescent et un scintillement convulsif dont la singularité m'étonne. A mesure que nous approchons elles semblent se déplacer et bientôt nous sommes au beau milieu d'un troupeau de moutons. C'étaient les yeux luisants des bêtes que j'avais pris pour des étoiles. Un berger enveloppé d'un long manteau fourré les pousse du bâton, les force à se garer. C'est, avant l'hiver, le retour des pâturages alpins, la descente vers les plaines. Au printemps, des millions de moutons, venus parfois de très loin, jusque de la vallée du Danube, envahissent ainsi les pentes des Alpes transylvaines. Cette transhumance, qui est un des faits caractéristiques de la Roumanie, est une survivance de l'état pastoral lointain où vivaient les contemporains de Bucur.

Nous regagnons Brasov par la petite ville saxonne de Rosenau, qui nous apparaît bien éclairée, propre et cossue au pied d'une haute falaise sombre chargée d'un imposant château fort dont la lourde silhouette se détache sur le ciel nocturne.

SOUABES ET MAGYARS

C'est dimanche, un beau dimanche ensoleillé. Parti de Brasov dans la nuit, je viens de m'éveiller et je regarde par la portière passer dans le matin les paysages tranquilles. Aux stations que nous traversons, des paysans attendent. Ils ont revêtu leurs beaux habits de fête : chemise-blouse blanche brodée de noir, braies de feutre blanc; petit chapeau noir qu'entoure un ruban noir où courent deux raies blanches. Près de chaque village je retrouve l'immuable tas de briques.

Voici, s'annonçant de loin par ses multiples églises, un gros bourg étalé au pied des collines. C'est Alba Julia, la ville où, en 1922, le roi Ferdinand et la reine Marie reçurent la couronne de Grande Roumanie. Elle doit son nom à un certain Gylas dont parlent les chroniques byzantines; elle a été aussi le Belgrad, la cité blanche, des Slaves, et les Hongrois en ont fait Gyula Fehérvár. De toutes ces origines, le latin de la Renaissance a fait Alba Julia. C'est le nom seul que, fidèle à tout ce qui semble rappeler le passé romain, la population roumaine a retenu.

Comme tous les bourgs de cette région, Alba

Julia donne l'impression d'un village très étendu éparpillé dans la verdure. Près de la gare, une haute église qu'entoure un vieux cimetière abandonné accueille le voyageur. En face, un autre cimetière le salue, disposant ses tombes sur le flanc d'un coteau bas qui coupe transversalement la ville. Plus loin, d'autres clochers dressent leurs pointes au-dessus de maisons basses et quand on quitte Alba Julia, on a la sensation de quitter une ville sainte. Et c'est en effet une ville sainte pour la nation roumaine puisque c'est là que le 1^{er} décembre 1918 l'Assemblée nationale de tous les Roumains de l'ancienne Hongrie vota l'union au royaume de Roumanie.

Passé Simeria, important nœud de chemins de fer, nous voici à Deva, vieille et minuscule cité dense et ramassée au pied d'un monticule dont la crête s'orne de ruines imposantes. Plus loin, le train longe un large cours d'eau sinueux, le Muresh. De vieux moulins de bois montés sur radeau s'échelonnent le long des rives, amarrés à la berge. Les stations défilent sans retenir mon attention, puis c'est Arad, où je descends.

Une place proprette étale devant la gare son pavé inégal. Elle a la tranquillité heureuse des coins de province au repos. Seul le halètement d'un tramway à vapeur chauffé au bois trouble son silence. La ville est à gauche, séparée par le chemin de fer d'un vaste faubourg d'aspect rural.

C'est la banale bourgade qui s'est développée en cité, sans rien de saillant, sans aucun de ces édifices qui rappellent un passé brillant. Située aux confins de races diverses, Slaves, Roumains, Magyars, elle les a vues tour à tour occuper son sol et s'y mêler sans lui imprimer aucun caractère. Elle est un centre de commerce et c'est tout. A peine, à l'audition du nom d'Arad, se souvient-on de Haynau et des tueries de 1849.

Je visite rapidement cette grosse agglomération de quelque 85.000 habitants, Magyars en majorité, auxquels se mêlent des Roumains venus de la banlieue toute roumaine, et quelques Souabes originaires du Banat voisin. Je vois quelques gens, mais je n'apprends d'eux rien qui mérite de me retenir. Je laisse donc la ville à sa quiétude dominicale et je vais coucher à Timisoara, le Temesvár des Hongrois, métropole du Banat et gros centre des Souabes.

*
**

Devant la gare, une longue et large avenue aux maisons inégales va couper la tranquille rivière, la Timis, à laquelle Timisoara doit son nom. C'est là que je prends contact avec la ville. Il fait une soirée chaude, aussi la foule est-elle assez nombreuse sur le trottoir de droite : promeneurs, employés rentrant du bureau, péripatéticiennes à la recherche de clients. Devant un étalage d'électricien des badauds sont rassemblés, écoutant la T. S. F. leur égrener un carillon. Deux ou trois voix parmi les curieux, accompagnent l'air de leur chant : *O Tanenbaum! O Tanenbaum!* Cette *Chanson du Sapin* transporte d'aise les auditeurs. Eh oui, Timisoara s'affirme tout de suite grande ville, et grande ville surtout allemande, ou plutôt, comme on dit ici, « souabe ».

Mais, comme je m'en aperçois le lendemain, c'est une jolie ville moderne, très étendue et bien aérée. Le soleil lui donne un certain charme sans arriver à corriger sa banalité. Rien, si ce n'est un vestige de château fort fâcheusement restauré, ne frappe ni ne retient l'attention dans cette cité qu'à cause de la richesse de ses bouti-

ques, du luxe de ses cafés, de ses restaurants et de ses hôtels, les bons bourgeois souabes appellent une « petite Vienne ».

Timisoara a marqué une des étapes de l'invasion turque dans cette partie de l'Europe. Occupée en 1552 par les troupes du Sultan, elle a vu un pacha résider dans ses murs jusqu'en 1716. Pendant ce siècle et demi d'occupation, sa population a fui et les campagnes d'alentour se sont dépeuplées. Lorsqu'Eugène de Savoie rendit le pays à l'Autriche, c'était presque un désert. Marie-Thérèse et Joseph II s'employèrent à le repeupler. Ils envoyèrent en Wurtemberg, en Souabe, en Alsace et même en Lorraine des agents chargés de recruter des colons. Amenés par étapes, ces paysans furent dotés d'une maison meublée pour chaque famille et se virent concéder chacun douze hectares de terre arable et quatre hectares et demi de prés et de pâturages, sans compter le cheptel. Parmi ces immigrés se trouvaient quelque deux cents familles françaises venues de Lorraine. Eux aussi, ces Français aujourd'hui germanisés, sont des « Souabes ». Ils peuplèrent, près de Timisoara, trois villages voisins, Charleville, Saint-Hubert et Seultour, où des noms comme Denis, Georges, Carlier, Lefort ou Blanc rappellent seuls aujourd'hui leur origine française.

Des Serbes vinrent aussi se joindre à cette population « souabe » et se mêler, surtout dans les campagnes, aux Roumains autochtones. Puis, plus tard, le Banat de Temesvar étant devenu hongrois, les Magyars s'installèrent dans le pays, principalement à Timisoara même où ils constituent environ le tiers de la population. Il va de soi que, dans des Babels comme Arad et Timisoara, la question qui domine toutes les conversations que j'ai eues est celle des minorités. D'au-

tant plus d'ailleurs que ces villes, situées près de la frontière, subissent davantage les effets de la Hongrie voisine et de sa propagande. Je me risquerais à des redites si je voulais noter tout ce que j'ai entendu tel que je l'ai entendu. Il me paraît plus clair de rapporter ce que me disait un notable commerçant français depuis longtemps établi dans la ville, parce que le tableau qu'il me traçait rassemble admirablement tous les traits notés par moi et résume parfaitement mon impression.

« En général, me dit mon compatriote, l'irrédentisme est chose rare ici. Il n'existe en tout cas ni chez l'industriel ou le gros commerçant, ni chez le paysan, quelle que soit d'ailleurs leur origine ethnique. Industriels et commerçants, ne rencontrant plus la concurrence de Budapest, ont trouvé en Roumanie des débouchés beaucoup plus étendus qu'auparavant, aussi se montrent-ils fort satisfaits du régime actuel. Il en va de même du paysan, soit qu'il ait profité de la réforme agraire, soit que, déjà propriétaire, il se soit vu affranchi, pour la vente de ses récoltes, de la concurrence de la vaste *puszta*.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait point de mécontents. Il y en a surtout dans certains milieux intellectuels magyars recevant le mot d'ordre de Budapest, parmi les calvinistes, par exemple, dont les ministres et les pasteurs n'ont pas toujours su se dégager d'un certain chauvinisme magyar. Lorsque le roi Ferdinand est venu ici, il a tenu à visiter les églises et temples de tous cultes. Partout il a été reçu en grande pompe; seul le pasteur calviniste n'a pas daigné lui ouvrir son sanctuaire. Il l'a accueilli devant le porche du temple, où il s'est contenté de lui adresser en hongrois quelques paroles de froide bienvenue.

Un tel mécontentement ne s'explique guère, car le gouvernement roumain s'est toujours efforcé de donner aux minorités les plus larges satisfactions. Si des incidents ont pu se produire, ils étaient le fait de fonctionnaires trop zélés, et ceux-là, lorsque des doléances à leur égard étaient adressées à Bucarest, ont toujours été désavoués et même déplacés. Il suffit de voir ce qu'a fait la Roumanie dans le domaine scolaire, le plus sensible, pour juger de la façon dont elle traite les allogènes. En même temps que les Roumains recevaient les écoles qui leur manquaient (car ils n'en possédaient pas ici sous le régime hongrois), les Magyars et les Souabes ont vu augmenter le nombre des leurs. Des lycées ont même été créés spécialement pour les Israélites, que la Roumanie considère comme une nation alors que la Hongrie s'efforçait de les magyariser.

« Enfin, que vous dirais-je? sinon que, en matière de culture nationale, la plus grande liberté est laissée aux minorités et qu'elles en usent. C'est ainsi que, tout récemment, les Allemands fondaient ici un vaste internat. Dans cet établissement, non seulement l'enseignement secondaire est donné en allemand aux élèves, mais encore des conférences ont lieu fréquemment, faites souvent par des orateurs appelés d'Allemagne. Lorsqu'on voit comme moi s'établir librement de tels foyers de culture nationale, et qu'on juge en toute impartialité, on ne saurait prendre au sérieux les griefs secondaires de quelques énergumènes. »

Je retrouve sur une des places de Timisoara une réplique de la Louve romaine aperçue à Bucarest. Est-elle là pour rappeler à la population si mélangée de ce Banat que Rome n'a jamais imposé sa culture par la violence, mais par la supériorité de sa civilisation latine?

SERBES, CROATES ET SLOVENES

BELGRADE

Je viens de m'installer dans un compartiment où, une fois encore, je suis seul. Il me débarquera demain matin à Belgrade et je pourrai au moins prendre une bonne nuit de sommeil. Le train roule à travers des paysages nocturnes dont je ne décèle absolument rien que, de loin en loin, la lumière attardée de quelque chaumière.

La frontière est toute proche et les formalités y sont assez rapides. Libre enfin, je m'étends sur la banquette et je m'endors...

Qu'est-ce? Où suis-je? Il me semble qu'on me secoue doucement, qu'on me tire légèrement. J'ouvre les yeux et je vois, baissé vers moi, un individu tenant à la main ma montre qu'il vient de sortir de mon gousset. Dès qu'il s'aperçoit de mon réveil, il lâche la montre et se jette dans le couloir. Je me précipite sur ses pas et le rejoins au moment où le contrôleur du train lui barre le passage.

L'esprit encore alourdi de sommeil, je raconte l'affaire à l'employé. L'individu, les yeux hagards fixés sur moi, se défend comme un beau diable.

— Vous vous trompez, monsieur, fait-il, si vous pensez que je voulais vous voler quelque

chose. Je voulais seulement vous réveiller pour que vous me fassiez de la place.

— Drôle de façon de réveiller les gens, que de les tirer par leur chaîne de montre.

— Pas du tout, monsieur, comme je vous secouais, votre montre est sortie de votre poche, et je voulais l'y remettre... Je suis un honnête homme, monsieur... Vous n'avez qu'à chercher dans toutes vos poches et vous verrez que rien ne vous manque.

Je me fouille et je constate en effet qu'il ne m'a rien pris. Mes bagages, examinés à leur tour, sont intacts. Nous laissons donc partir mon individu qui, après avoir gagné le côté gauche du couloir, se dirige maintenant vers la droite, dans le sens de la marche du train. Il a déjà disparu quand, soudain, le contrôleur se ravise.

— Où a-t-il pu aller par là, fait-il, nous sommes ici dans le wagon de tête et le couloir est sans issue?

Nous cherchons dans tous les compartiments, sous toutes les banquettes. Nous inspectons les moindres recoins et jusqu'aux cabinets. Personne.

— Voilà qui est fort, conclut le contrôleur, il a fallu qu'il descende en marche. Mais pourquoi, bon Dieu! puisqu'il ne vous a rien volé?

Ces paroles étaient à peine dites que, du compartiment voisin du mien, un voyageur sort effaré en criant : « Gospodin Kondukteur! Gospodin Kondukteur! » Et il montre la poche intérieure de son veston, soigneusement coupée, pendant comme une loque.

— J'avais là mon portefeuille, mon argent et tous mes papiers. On m'a tout pris. Je suis inspecteur de l'enseignement et je n'ai même plus de quoi prouver mon identité aux directeurs des écoles que je dois inspecter.

Qu'est-il advenu du voleur? Je n'en sais rien et n'en saurai sans doute jamais rien. Le brave inspecteur n'a eu d'autre ressource que de déposer à Soubotitsa, la prochaine station, une plainte dont je ne connaîtrai probablement jamais l'effet. Et il ne me reste de cette première aventure en territoire serbe que l'excellent conseil du contrôleur :

— Il faut toujours fermer au verrou la porte du compartiment, quand on veut dormir.

Je ne manquerai pas désormais de suivre cet excellent avis.



Dans la région où je suis entré à partir de la frontière roumaine, les lignes de chemin de fer sont singulièrement enchevêtrées. Tracées par l'ancienne administration hongroise, elles tendent toutes vers Budapest et, pour conduire le voyageur à Belgrade, elles lui font prendre le chemin des écoliers. C'est au petit matin que j'aborde Novi Sad, qui fut le centre intellectuel des Serbes de Hongrie, l'Athènes serbe, comme on disait. La ville s'éveille, ou plutôt les soldats d'un camp que nous longeons, découpant ses bâtiments sur le fond sombre du plateau de la Frouchka Gora. Au-dessus, des avions tournoient, brillants dans le soleil.

Le train m'emporte maintenant à travers la vaste plaine du Danube remuée par les labours. Des villages, de petites villes comme j'en ai déjà tant vus, projettent leur film sur la vitre de la portière. Et voici, au milieu des verdure qui bordent le Danube, Zemun, l'ancien Semlin des Austro-Hongrois. Au fond de la plaine, semblant émerger des eaux d'où monte la fumée de ba-

teaux, Belgrade la blanche dresse sur son promontoire la pointe de ses clochers.

Belgrade, qui m'accueille sur son pavé raboteux où tangué douloureusement mon taxi, me donne au premier abord la même impression que Bucarest. C'est un grand village en transformation, un grand village oriental qui s'efforce de prendre figure de ville d'Occident. La ville basse, surtout, que l'on traverse à la sortie de la gare, a cette apparence de bourgade, avec ses maisons composées d'un seul rez-de-chaussée, ses rues tortueuses et ses nombreuses mesures. Des voyageurs se sont naguère étonnés de voir cette capitale si peu soucieuse de s'embellir. « Il n'est pas d'endroit plus connu, plus visité, écrivait René Millet en 1891 : il n'en est pas néanmoins de plus défavorable pour se faire une opinion sur la Serbie. On dirait qu'elle a pris à tâche de se montrer à l'Europe sous la face la plus ingrate, de la repousser par la rudesse de son pavé, de la décourager par la pauvreté de son éclairage. » Peut-on reprocher à un peuple, en luttant continuelles depuis plus d'un siècle pour reconquérir, conserver et élargir son indépendance, de ne s'être pas mis en frais de coquetterie pour rendre attrayante une ville que le voisin d'en face tenait sous le feu de ses canons?

Mais Belgrade, aujourd'hui éloignée de la frontière, prend sa revanche. On a beau être secoué sur le dur pavé de la *Nemajina ulica*, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'entre les pauvres maisons basses de jadis, de hauts immeubles, des palais même, ont poussé. C'est surtout lorsqu'on a gravi la hauteur qu'on s'aperçoit de la rapide évolution de la ville. N'étaient quelques bicoques enchâssées entre de hauts édifices neufs, on se croirait, dans les rues qui aboutissent à la place dénommée *Terasija*, au sein d'une grande cité

occidentale de style plutôt viennois. Dans la rue du Roi-Milan, autour du Palais royal et du nouvel édifice du ministère des Affaires étrangères; dans la rue du Prince-Michel, à côté de boutiques piteuses, des magasins riches allongent leurs somptueux étalages, des banques érigent leurs imposants buildings. Et tout près de ce luxe nouveau, le bureau de poste central cache dans une vieille maisonnette la misère de ses insuffisants guichets, tandis qu'à quelques pas, au milieu d'un terrain vague, derrière le Palais royal, le nouveau Parlement, semblable à une basilique, attend en vain depuis des années l'achèvement de ses immenses salles vides. Déjà les végétations gagnent son perron désert.

*
**

La vue est très belle de la place Terasija. Sur une de ses faces, à deux pas du café de Moscou, la guerre a démoli quelques mesures et ouvert sur la vallée de la Save une pittoresque perspective. Mais, pour jouir du spectacle le plus beau que puisse offrir Belgrade, ce n'est pas là qu'il faut s'arrêter. Il faut, délaissant la foule qui a fait de la rue du Prince-Michel son lieu de promenade, pousser jusqu'au Kalimegdan.

A l'extrême pointe de l'éperon rocheux aperçu de la plaine se tasse la lourde masse d'une vieille citadelle turque. C'est le Kalimegdan. Sur les glacis et les remparts de cette ancienne forteresse, la ville de Belgrade a planté un parc qu'elle continue d'agrandir et d'embellir. A grands frais, elle a édifié de vastes escaliers, nivelé des terrasses, dressé de délicates balustrades de pierre. Au bout du promontoire, sur une légère colonne, elle a dressé une fière statue de la jeunesse, sculp-

tée par cet inimitable maître qu'est Mechtrovitch; et cet éphèbe, merveilleuse personnification de la jeune nation slave, veille sur l'immense étendue délivrée par la vaillance serbe.

J'ai voulu aller jusqu'à l'extrémité de ce parc qui sera, une fois terminé, qui est déjà même l'un des plus admirables de l'Europe. Il me faut, pour y parvenir, franchir des tas de sable, me faufiler à travers les échelles ou les auges pleines de mortier des maçons au travail. Mais quel spectacle m'attend, ces légers obstacles franchis!

La lourde citadelle aux murs patinés par les ans domine de tout le poids de ses tours et de ses bastions l'immense plaine où le Danube et la Save viennent mêler leurs eaux. Le grand fleuve, où se reflètent les lumières du soir, surgit tout à coup de la brume des lointains. Il semble s'avancer paresseusement et, comme s'il avait peine à quitter trop vite cette plantureuse région, il décrit à travers les champs une vaste courbe avant de venir cueillir, au pied même du Kalimegdan, le flot vert de la Save.

Du haut de ce promontoire, la campagne immense prend l'aspect d'une mer dont les légères ondulations vertes vont se perdre à l'horizon vaporeux. Puis, peu à peu, le soir tombe sur cette plaine si convoitée, vers laquelle tant de peuplades se sont ruées. On ne distingue bientôt plus que le pâle ruban des fleuves, sur lequel la lanterne des bateaux lents allume des reflets phosphorescents.

Et, de sa citadelle, de tous ces clochers, de l'unique minaret qui lui reste du régime turc, Belgrade enfin satisfaite contemple au loin les belles régions conquises par l'indomptable armée serbe, où, après des siècles d'attente et d'espoir, se groupent en une seule famille les trois peuples frères des Serbes, Croates et Slovènes.

Ces trois peuples, on les retrouve dans le grouillement de la rue animée par les cris des camelots vendant les journaux du soir. Voici, avec sa longue blouse blanche serrée à la taille et retombeant sur un pantalon de laine blanche, le paysan serbe chaussé de sandales. Voilà, le fez rouge crânement penché sur l'oreille, le Bosniaque musulman. Là, ce bel homme aux longues moustaches, à la courte veste rouge soutachée de broderies d'or, à la large ceinture et que coiffe une toque noire, c'est le fier Monténégrin.

Est-il possible que les trois frères enfin réunis, Serbes, Croates et Slovènes, ne se puissent entendre pour constituer l'unique Yougoslavie de leurs rêves ?

C'est la première question qui, sur le sol du nouveau Royaume, préoccupe l'étranger. C'est celle que je voudrais tout d'abord élucider. Je m'aperçois tout de suite, quand je l'aborde avec mes amis serbes, qu'il est bien difficile d'en parler à Belgrade. Lors de mon passage, le roi Alexandre vient justement de rentrer d'un voyage en France. Ce déplacement éveille les curiosités et c'est par une autre question que l'on répond à la mienne :

— Savez-vous ce que notre roi est allé faire à Paris ?

Cette interrogation, on me la pose même dans des milieux que je pourrais croire bien informés. Je n'y puis naturellement répondre, mais je sens, dans ce désir de savoir, une certaine inquiétude. Il semble que l'opinion serbe ait la conscience obscure d'un événement prochain qui réglerait la situation, et je comprends l'embarras de mes amis serbes en face de ma question.

J'ai cependant eu quelques précisions sur la façon dont, dans beaucoup de milieux serbes, et non pas seulement parmi les militants de la poli-

tique, on envisage l'association des Serbes, Croates et Slovènes.

— Serbes, Croates et Slovènes, me dit un de mes interlocuteurs dont la pensée résume à merveille toutes les autres, ne forment, c'est entendu, qu'une seule famille. Ce sont trois frères trop longtemps séparés et qui se retrouvent. Or, le Serbe est l'aîné; depuis longtemps il a conquis son indépendance et, en gouvernant ses propres affaires, il a acquis une grande expérience du pouvoir. Comme, d'autre part, il a fait sans compter les plus grands sacrifices pour libérer les deux autres, n'est-il pas juste que ce soit lui qui, par droit d'aînesse, prenne la tête de la famille qu'il est d'ailleurs le plus apte à diriger?

J'enregistre sans la discuter cette déclaration. C'est, au fond, la théorie de ceux qui préconisent non une Yougoslavie équitable pour tous, mais une Grande Serbie qui a rencontré et rencontre plus que jamais des adversaires résolus parmi les Croates et les Slovènes. C'est la théorie que l'habile Nicolas Pachitch a vainement tenté d'appliquer, et je ne suis pas sûr que tout le mal dont souffre aujourd'hui le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ne vient pas de là.

Ce qui, par contre, ne fait aucun doute, c'est que les dissentiments qui agitent les Yougoslaves ne demeurent pas sans influence sur leur façon d'envisager, ou plutôt de ne plus envisager les questions de politique extérieure. Désireux de tâter l'opinion publique touchant les graves problèmes que posent à la Petite Entente la campagne hongroise contre le traité de Trianon et le mouvement autrichien de l'*Anschluss*, je me heurte partout à une indifférence passive. L'attention est entièrement absorbée par les conflits intérieurs.

*
**

J'aimerais cependant avoir quelques précisions au sujet des minorités puisqu'aussi bien l'un des principaux griefs de la Hongrie, à l'égard de ses voisins, porte sur cette question. Je décide donc de m'adresser au service de presse et d'information du ministère des Affaires étrangères, où l'on me fournira certainement tous les renseignements désirés, et particulièrement le dénombrement des allogènes.

Je suis reçu avec la plus charmante affabilité par le sous-chef du service. Avec la légendaire hospitalité slave, il m'offre, en même temps qu'une tasse d'un excellent café turc, de délicieuses cigarettes serbes, mais c'est tout ce qu'il peut m'offrir. Il ne possède ni les chiffres du recensement ni même aucun ouvrage sur la question qui m'intéresse. Tout ce qu'il peut mettre à ma disposition, c'est une ou deux brochures publiées par une association de Ljubljana touchant le traitement infligé aux Slovènes en Autriche et en Italie. Il me promet néanmoins de faire faire les recherches voulues et de m'envoyer les statistiques demandées.

Je ne puis, après cette visite, m'empêcher de faire part à un ami, lui-même fonctionnaire dans un ministère, de ma surprise et de ma déconvenue.

— Si vous connaissiez mieux notre pays, me dit-il en guise de consolation, vous seriez moins surpris. Songez donc qu'à chaque changement de gouvernement toutes les administrations sont chambardées, et vous savez si depuis quelques années les gouvernements ont changé souvent. Chaque parti, lorsqu'il arrive au pouvoir, tient à

caser sa clientèle. Le nouveau ministre n'hésite donc pas à renvoyer ou à déplacer les fonctionnaires pour nommer ses gens. Il en résulte qu'aucun fonctionnaire, quelles que soient d'ailleurs ses qualités personnelles et sa bonne volonté, n'a le temps de faire besogne utile, si bien qu'en fin de compte aucun service n'est organisé comme il devrait l'être. C'est un des reproches que nous font les Croates, et j'avoue qu'ils n'ont pas tort sur ce point.

En quittant mon Serbe, dont j'admire la belle franchise, je tombe sur un Croate de ma connaissance. Il complète de touches plus violentes le tableau de mon ami. Il est venu à Belgrade pour une affaire d'ordre administratif; il ne peut parvenir à la régler.

— Autant dire, s'emporte-t-il, que nous n'avons pas d'administration. Vous venez de Roumanie, dites-vous. On a dû vous y parler de la corruption. Elle n'est peut-être pas pire que chez nous. Si la Turquie n'a pas appris à ce pays-ci ce qu'est une administration bien ordonnée, elle lui a du moins appris ce que c'est que le *bakchich*. Nommés par un parti et sachant qu'ils partiront avec lui, beaucoup de nos fonctionnaires doivent, naturellement, songer au lendemain et tâcher de réaliser des économies tant qu'ils occupent un poste. Comme, en fait, ils sont assez peu payés, vous voyez à quoi ils en sont réduits. Tenez, on me contait tout à l'heure l'histoire d'une brave femme de qui l'on exigeait un certificat quelconque. Elle s'en va trouver le directeur du service compétent et lui demande la pièce voulue. « C'est facile, madame, mais comme il s'agit d'un travail supplémentaire, ce sera deux cents dinars. » La pauvre dame s'excuse : elle n'a pas la somme sur elle, et elle va trouver le sous-chef. Celui-ci n'exige que cent cinquante dinars. C'est trop en-

core et la solliciteuse finit par se rabattre sur un simple employé de bureau qui ne lui prend que cinquante dinars. Elle se retire en grommelant, si bien que le portier lui demande en passant : « Qu'avez-vous donc à bougonner ainsi? » Elle lui explique son cas. « Ah! je comprends, mais si, au lieu de monter là-haut dans les bureaux, vous m'aviez dit tout de suite de quoi il s'agit, je vous aurais eu votre papier pour vingt-cinq dinars. » Le fait n'est sans doute pas absolument vrai, mais que de tels bruits puissent courir, cela prouve un état de choses inquiétant. Qu'en pensez-vous?

Je préfère ne pas répondre et parler d'autre chose.

SARAJEVO, VILLE ORIENTALE

— Vous allez à Sarajevo, monsieur, n'est-ce pas? Eh bien, il faut descendre ici et changer de train.

C'est le contrôleur qui, aimablement, me prévient à l'arrivée à Brod, chef-lieu de la Slavonie. J'ai traversé en un après-midi, bercé par un lent train omnibus, une partie de la plaine qui borde la Save. Paysage monotone de cultures, terre riche peuplée de Slaves, que se sont disputée tour à tour l'Autrichien, le Hongrois, le Turc et que le Serbe vient d'ajouter à son domaine.

Dieu! quel drôle de petit train que celui où je vais m'installer pour la nuit! Petits wagons bas dont la carrosserie dépasse largement les roues enchâssées sur une voie étroite, vais-je pouvoir reposer dans vos coffres qui paraissent sans confort? Ma foi, oui, après tout. Le chef de train vient de me montrer comment je peux me faire une couchette. Chaque compartiment comprend, de chaque côté du couloir, deux banquettes en forme de fauteuil se faisant face; en tirant ces banquettes, on les fait basculer en avant et l'on obtient une chaise longue suffisamment spa-

cieuse. Il ne reste plus, pour être chez soi, qu'à tirer un rideau qui sépare le voyageur du couloir. Si personne ne vient occuper le siège opposé au mien, je pourrai sans doute dormir.

En attendant, je vais me restaurer à l'éventaire d'un garçon du buffet qui promène sur une petite voiture, à côté d'une pompe à bière, tout un assortiment de petits pains, de sandwiches et de mets divers.

Me voilà paré pour la nuit, heureusement seul dans mon coin. Si je n'y suis pas bien, je n'y serai du moins pas mal. N'empêche qu'un tel chemin de fer n'est guère encourageant pour le touriste. Il est vrai que l'Autriche-Hongrie, qui l'a construit, se souciait peu de voir l'étranger affluer dans ces régions. Elle l'en tenait éloigné par mille formalités et par l'incommodité des voies de communication. Peut-être même n'eût-elle construit ni routes ni chemins de fer si elle n'en avait pas eu besoin pour ses armées. Dix années d'un nouveau régime n'ont pas suffi à réparer le mal qu'elle a fait, et l'abord de la Bosnie, comme d'ailleurs de l'Adriatique, demeure presque aussi difficile qu'autrefois.

*
**

Le roulis du wagon a bercé mon sommeil et me voici, à l'aube, sans transition, transporté en plein Orient. Je roule au fond d'une étroite vallée dont l'horizon est fermé par de hautes cimes neigeuses. Le long de la voie, une route allonge son ruban au flanc des pentes. De petits chevaux, pas plus hauts que des ânes, chargés sur un bât de fagots ou de foin, passent d'un pas lent, conduits à la longe par des paysans vêtus de noir et coiffés d'un fez.

Ilijas! Le train s'arrête. Des paquets d'étoffe blanche serrés par le milieu et le sommet entièrement voilé de noir se précipitent vers les voitures. Ce sont des femmes musulmanes. Des hommes les suivent, grands, solidement charpentés. Fez et turbans disparaissent, engloutis par le train.

Et la locomotive recommence de nous entraîner. Des maisons passent, au milieu de vergers de pruniers. Le chemin continue de dévider son ruban bordé d'une frange de clématites dont les graines cotonneuses tressent une fine dentelle neigeuse.

Semizovac, nouvel arrêt. Aux femmes musulmanes se mêlent maintenant des chrétiennes, mais portant le large pantalon à la turque, serré aux chevilles. On repart et, sur la route, la file des petits chevaux se fait plus serrée. Un coude, à droite un cours d'eau dont on s'éloigne, et c'est Sarajevo.

Je descends dans une petite gare de bourgade. Devant, une petite place oblongue se pare de boutiques basses. Les marchands de comestibles abondent. A une des extrémités, une courte rue, d'où part un tramway, me conduit à une route où je retrouve le défilé des petits chevaux balançant sur leurs flancs des paniers de légumes. Mais où donc est la ville? Bah! je la trouverai bien. Je suis délibérément la cavalcade des paysans. Par la route en pente douce, bordée de casernes et d'hôpitaux militaires, je finis par gagner le fond de la vallée. La ville est là, allongée sur les deux rives de la Miliatska. C'est tout d'abord le quartier neuf, le quartier autrichien, avec ses lourds édifices de style viennois et, au fond, le pastiche d'un hôtel de ville mauresque. N'étaient ces femmes voilées dont un *feredjé* blanc, gris ou noir ensache les formes, je me croirais dans une

ville quelconque. Mais non, je suis dans une ville historique. Longeant les quais, me voici devant un pont sans apparence et qui ne m'arrêterait pas si je ne me souvenais que c'est là que, le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand est tombé, avec son épouse morganatique, la princesse de Hohenberg, sous les coups de revolver de Princip.

Lorsque l'héritier du double trône austro-hongrois faisait à Sarajevo cette visite fatale, accomplissait-il un dessein conçu parmi les roses de Konopischt? Il venait de prendre part à des manœuvres militaires dont le thème faisait de la Serbie le point de mire. Voulait-il que sa présence dans la capitale de la Bosnie, en ce jour de deuil qu'est pour tous les Yougoslaves orthodoxes le Vidov dan, fût une provocation? Il était prévenu qu'un attentat se préparait contre sa personne et n'avait pris aucune précaution; savait-il que les bombes de Tchabrinovitch, fils d'un mouchard de la police autrichienne et considéré lui-même comme mouchard, le laisseraient indemne mais lui fourniraient contre la Serbie le prétexte voulu d'une guerre? Tout semble l'indiquer (1), et le double attentat de Sarajevo fut en effet le signal de la grande tuerie qui devait emporter l'Autriche-Hongrie et régénérer la Serbie en créant la Yougoslavie.

Passé ce pont et traversé un square, je me trouve en plein marché. Sur une place en pente, des paysans offrent des courges; plus loin, d'autres exposent de la volaille à côté d'un étalage de poterie. Une rue part de là et gravit le coteau.

(1) Nous l'avons abondamment montré dans *Le Complot de Sarajevo*, où nous analysons une foule de documents austro-hongrois.

A droite, une autre court, parallèle à la rivière. Je m'y engage. Elle est bordée de maisons blanches à un étage, coquettes avec leurs fenêtres grillagées et leurs moucharabiehs. Des jardins se perdent derrière leur profondeur. J'ai quitté l'Europe pour l'Orient et c'est la vraie Turquie, la Turquie d'autrefois qu'on ne voit plus même à Constantinople, que je contemple lorsque, la rivière de nouveau franchie, je tombe en plein quartier de Tcharchia.

Sur une place grouillante, où des pigeons, innombrables comme à Venise, s'ébattent autour de la fontaine aux ablutions, des marchands à croquetons attendent les chalands. Celui-ci, avec sa barbe de prophète sous son turban sale, s'adosse à un sac de seigle. Celui-là, assis sur une caisse, attend devant un sac de maïs. Des femmes passent, s'arrêtent, regardent, marchandent, chrétiennes en pantalons bouffants ou musulmanes voilées. Sont-elles jeunes ou vieilles, ces musulmanes, belles ou laides? On ne sait, tant toute leur personne se perd sous le voile ou dans l'ample vêtement, se confondant avec les piles de sacs des paysans. Mais je croise un couple; lui, soldat portant crânement l'uniforme, et elle, dont la souplesse que ne parvient point à masquer l'ample feredjé et le visage fin qui transparait sous un voile noir trop mince disent toute la jeunesse. Je les suis dans une des étroites rues du Bazar et je croise une autre musulmane dont le visage se découvre aussi sous la minceur du voile. Mahomet recevra-t-il dans son paradis ces coquettes qui respectent sa loi tout en la violant? Il est avec le ciel des accommodements, et je veux espérer qu'elles auront leur part des félicités promises aux croyants.

Dans ce quartier, chaque artère a sa spécialité. Le long de cette rue, les petites maisons de bois

dont le contenu déborde sur la chaussée abritent les marchands d'étoffe et de tapis. A côté de vulgaires cotonnades imprimées dont les couleurs tirent l'œil, des tapis de Pirot ou de Sarajevo mettent le cachet de leur goût oriental. La rue voisine est celle des ferblantiers; puis c'est celle des orfèvres. Je m'arrête longuement à contempler ces bijoux en filigrane d'argent, ces colliers d'ambre, ces services à café en cuivre repoussé qui, lorsque ce coin isolé de l'Europe sera plus facilement accessible, feront la joie des Américains. Ah! me voici dans la rue des marchands de comestibles. Des tranches de mouton fumé, des colliers de piments, mille victuailles s'étalent en plein vent, saupoudrées de poussière. Il faudrait, pour poétiser tout ce bric-à-brac, pour colorer tout ce pittoresque, le chaud soleil de l'été, mais nous sommes en novembre et il commence à pleuvoir.

D'un minaret du fond tombe tout à coup la voix du muezzin. Il est midi. Répondant à l'appel, les marchands abandonnent leurs échoppes et courent à la prière. Je quitte à regret cette ville d'Orient qui, même musulmane, est serbe, et je regagne pour déjeuner la cité européenne.

*
**

Je me suis lié avec un Serbe orthodoxe. Il ne fait pas de politique, mais je m'aperçois tout de suite qu'il ne déteste pas d'en parler. Il paraît tout désespéré. La situation de son pays, où le parlement est devenu impuissant et où le fédéralisme gagne du terrain dans une partie de la population, lui semble incompréhensible.

— Selon moi, m'expose-t-il, la faute en revient à l'émiettement des partis. Il y a trop de partis

chez nous, et on les voit encore se diviser chaque jour en une foule de fractions dont chacune s'agit pour prendre le pouvoir. Il ne devrait, dans un État comme le nôtre, n'y avoir qu'un seul parti comme la nation n'a qu'une seule âme sous trois noms différents : le parti yougoslave. Serbes, Croates, Slovènes, nous ne formons qu'une seule famille, nous ne devrions donc pas être divisés. Je ne parle naturellement pas des mahométans. Ceux-là, bien qu'ils parlent notre langue, sont des Turcs, et ils devraient s'en aller en Asie. Mais les autres, ceux qui nous reprochent de vouloir centraliser le pays, ils devraient bien comprendre que la vraie union, c'est la concentration de tous en un seul corps, et que ce corps ne peut avoir qu'une seule tête. Je suis Bosniaque, monsieur, et non pas Serbe de Serbie, et pourtant je sais apprécier tout ce qu'a fait pour nous libérer l'héroïque Serbie et je comprends que, depuis longtemps rompue à la politique européenne, elle se mette à notre tête.

D'un musulman, à qui un ami commun m'a recommandé, j'entends un autre son de cloche. Mon interlocuteur est-il *aga* ou *beg*? Je ne saurais le dire. Il est, en tout cas, fort intelligent et si sa modération ne va pas jusqu'au fatalisme qu'on prétend l'apanage de l'Islam, il a des paroles qui forcent à la méditation.

— Pour comprendre notre situation, me dit-il, il faut remonter très loin dans l'histoire. Sachez tout d'abord que nous sommes de purs Yougoslaves, frères des Serbes, des Croates et des Slovènes. L'occupation turque nous a amenés, au xv^e siècle, à embrasser l'Islamisme. Nous ne considérons pas cette différence de religion comme capable de nous séparer de nos frères. *Brat je mio, koje vere bio* (Un frère est toujours cher, quelle que soit sa foi), dit un de nos proverbes

que nous n'avons cessé de pratiquer. Nos concitoyens orthodoxes ne nous ont néanmoins pas rendu la pareille. Ils nous ont toujours traités comme des Osmanlis. Ils l'ont tout particulièrement montré en 1918 lors de l'écroulement de l'Autriche-Hongrie en massacrant une partie des nôtres et en s'emparant de nos biens, sous prétexte que nos fermiers, les *kmets*, ont droit à la terre qu'ils cultivent. Ce n'est qu'en 1921, pour obtenir nos voix en faveur de la Constitution nouvelle, qu'on nous a promis une indemnisation modique.

« On nous présente parfois comme des séparatistes. C'est une erreur. Les liens de la fraternité sont trop forts pour que nous songions même à les rompre, mais, séparés depuis des siècles les uns des autres, soumis à des lois diverses, les Yougoslaves ne peuvent, du jour au lendemain, s'adapter à la situation nouvelle. C'est pourquoi nous considérons comme prématuré le centralisme que Belgrade s'efforce de réaliser. La vie en commun deviendrait beaucoup plus facile si chacune des provinces que les vicissitudes séculaires de l'histoire ont formées pouvait garder de son individualité tout ce qui est compatible avec l'unité nationale. »



Par les rues tranquilles où souffle un vent aigre mêlé de pluie, je regagne la gare. Les dernières feuilles des arbres enveloppent de leur sarabande les nombreux cimetières turcs rencontrés sur ma route. Il y en a partout de ces cimetières abandonnés. En voici un clos de murs, isolé dans sa verdure mourante; en voici un autre, tout petit, encadré par les hautes maisons de la ville neuve.

En voilà un troisième perdu parmi les parterres d'un jardin public. Ils dressent partout leurs pierres tombales, simples bornes à peine taillées ou colonnettes enturbannées. Il est de ces tombes que des affaissements ont forcées de s'incliner; il en est d'autres, plus riches, qui portent, gravées sur leur face, en élégantes arabesques, des inscriptions à demi effacées. Parmi elles enfin d'orgueilleux mausolées érigent une délicate architecture de colonnes. Et l'herbe met je ne sais quelle gaieté dans ces champs de la mort.

C'est encore un cimetière que j'aperçois en quittant les dernières maisons. C'est, à ma gauche, un chaos de pierres blanches escaladant le flanc de la colline, en haut de laquelle un petit train halette et fume.

UNE REPUBLIQUE SLAVE : RAGUSE

Me voici réinstallé, pour y passer la nuit, dans le petit train. Cette fois, je ne suis pas seul dans le compartiment. Les deux autres banquettes sont occupées par un voyageur. A peine avons-nous, dans le soir tombant, quitté les faubourgs de Sarajevo, que nous avons lié conversation. Mon compagnon est un ingénieur bosniaque de religion orthodoxe, je le suppose du moins, car il se présente à moi comme Serbe de Bosnie; or, dans ces régions, qui se dit Serbe est en général orthodoxe et qui se dit Croate est catholique. La religion est à peu près tout ce qui différencie le Serbe du Croate.

Tandis que notre locomotive se fatigue à gravir les pentes de la ligne, où elle devra d'ailleurs s'arrêter une fois pour souffler, mon Serbe m'énumère les beautés de cette région montagneuse que l'obscurité me cachera. Il me vante particulièrement le pittoresque de Mostar, le chef-lieu de l'Herzégovine, dont le charme égale celui de Sarajevo. De toutes ces splendeurs, je n'aperçois, hélas! à la lueur projetée par les lampes du train,

que des pointes de rochers tachetées, me semble-t-il, de flocons de neige tourbillonnants.

Bientôt notre conversation a dévié et nous parlons politique. Mon compagnon s'étonne de l'impression que m'ont laissée mes précédents entretiens. Il ne nie point, certes, le différend qui, pour l'heure, paraît séparer Serbes et Croates, mais il est optimiste.

-- Tout cela, me dit-il, est moins grave que cela semble. Nous sommes tous trop foncièrement convaincus de notre fraternité yougoslave pour que quelqu'un songe sérieusement à un séparatisme réel. Il peut y avoir entre nous des malentendus (n'y en a-t-il donc jamais entre frères, surtout lorsqu'ils ont vécu longtemps séparés?), mais je les crois temporaires. Ma confiance dans l'avenir est d'autant plus grande que, parmi les dissidents actuels, je vois des hommes dont le passé garantit la profondeur des sentiments. Croyez-vous vraiment qu'un Pribitchévitch, qui sous le régime austro-hongrois a été un des plus actifs artisans de l'idée yougoslave, ou un Trumbitch, qui a, au cours de la guerre, conclu et signé avec Pachitch le pacte de Corfou, fondement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, croyez-vous que des hommes comme ceux-là veuillent briser une unité dont ils ont été les apôtres si fervents?

Cet optimisme, arrosé d'un bon petit vin pris à une station, m'a assuré une nuit de réconfortant repos. J'aurais sans doute dormi jusqu'au terminus si mon voisin n'était venu m'arracher au sommeil.

— Monsieur, monsieur, me crie-t-il, nous approchons de l'Adriatique, venez voir.

Pour l'heure je ne vois autour du train qu'un désert de pierre à peine teinté d'herbe. Une route le traverse, fraîchement refaite, semble-t-il. Où

va-t-elle? Où conduit son ruban tortueux à travers ce triste amoncellement de calcaire qui barre l'horizon? Aussi loin que je regarde en me penchant par la portière, je ne vois sur ces causses arides d'autre maison qu'une mesure aux trois quarts ruinée bordant un ancien chemin aussi abandonné qu'elle.

— *Moré! Moré!* (La mer, la mer!)

Mon compagnon tout à coup m'appelle à l'autre portière et, de son doigt pointé, me montre à travers les échancrures du rocher des échappées d'eau bleue que tachent des îles sombres.

Vision rapide et trop vite effacée, l'Adriatique disparaît aussitôt qu'apparue et voici que par une tranchée en pleine crête de montagne nous pénétrons dans une sorte de cirque verdoyant et profond. Des massifs d'oliviers, de figuiers et de chênes-verts, d'où s'élançe la pointe noire de cyprès, y servent de repoussoir à des maisons blanches et roses éparpillées dans le bas, tout au fond. Nous tournons dans cette cuvette interminablement, et il me semble que nous n'en sortirons jamais. J'aperçois maintenant, du côté opposé à celui où nous y avons pénétré, les lacets étagés que nous avons parcourus.

A une station coquette mais déserte, notre train reprend haleine avant de recommencer sa course serpentine. Impatient lui-même de toujours virer dans cette impasse, il se précipite tout à coup dans l'obscurité d'un tunnel, et nous voilà sur l'autre flanc du mont, accrochés parmi les verdurees.

Nous descendons lentement et soudain, après un tournant, un inoubliable paysage se découvre. Les pins, les oliviers, les cyprès qui bordent notre route se détachent vivement sur le fond des rochers rouges d'en face et sur l'eau opaline d'un bras de mer où des canots de pêche semblent

somnoler. Doucement, tout doucement nous glissons vers cette mer et, sans que je me sois aperçu de son approche, la gare de Gravosa (Gruz) nous accueille.



Je suis demeuré à Gravosa, face au port. Sous mes fenêtres, les glycines d'une pergola jaunissent leurs feuilles. Les collines verdoyantes de la presqu'île de Lapad semées de villas bornent mon horizon et à mes pieds la spacieuse rade naturelle où s'avancent quelques pontons, étend son eau bleue tranquille. Deux vapeurs sont ancrés au fond de la baie, un autre se balance, accoté à un appontement du quai; quelques mâts pointent derrière la gare et là-bas, au loin, un voilier approche lentement. C'est tout ce qui peuple le port.

C'est dimanche. Il fait un temps gris mais tiède. Des femmes se hâtent vers l'église dont les hautes cimes montagneuses qui bordent la côte écrasent le clocher pointu. Un tramway passe, accompagnant sa course de coups de cloche nerveux. Je le suis et je m'engouffre derrière lui sous la porte à pont-levis qui clôture Gravosa. Une route, entre deux rangs de mûriers encore verts, monte doucement le sommet d'un coteau. Là-haut, la montagne qui s'est rapprochée la force à longer en corniche le bleu profond de la mer. Aux rochers qui dégringolent en pente rapide vers le flot, tout un fouillis végétal s'agrippe : cactus épineux, agaves gigantesques tendant vers le ciel leur tige desséchée. Puis la chaussée boueuse quitte le bord et, entre des jardins où, à côté de palmiers, des grenades achèvent de mûrir sur leurs branches dénudées, où des oran-

gers mettent la tache de lumière de leurs fruits d'or sur un fond sombre de lauriers-roses et de cyprès, elle descend nonchalamment.

Et tout à coup, au bas de la pente, me voici devant les remparts de Raguse. Partis de la grève, où du haut d'une petite place plantée de palmiers et de mûriers surplombant la mer, je les vois baigner leur pied dans l'écume des vagues clapotantes, ces tours et ces murs vont par une ascension lente s'accoler au flanc du mont Saint-Serge. Par endroits, des tiges de figuier ont envahi leurs meurtrières et donnent un peu de vie jeune à ces vieilles pierres.

Quelques marches à descendre m'amènent devant la Porte Pila. Sous un bas-relief où le maître Mestrovitch a fixé les traits émouvants du roi Pierre, une poterne m'ouvre l'entrée de la cité. Je me mêle aux promeneurs dominicains et, derrière eux, je suis une fanfare qui, drapeau éployé, me fait parcourir le bref Stradone où les pas résonnent sur les dalles blanches; me fait passer devant la Dogana, la basilique Saint-Blaise et m'emmène vers une petite place où, autour de la statue de Gundulitch, les accents cuivreux de la musique effarouchent un vol de pigeons. Je reviens; je longe le Palais des Recteurs et sa gracieuse colonnade; je franchis la porte Plotché, et me voici, sorti de l'enceinte, dans le petit port. Un canot à moteur, sur le pont duquel le maître-queux prend l'air, s'y repose sur ses amarres tandis que plus loin, au bout de la courte jetée, un bateau de pêche appareille pour le départ.

Par je ne sais quels guichets, je débouche de nouveau à l'extrémité du Stradone. A gauche, de petites rues, étroites comme des corridors, s'enfoncent vers l'intérieur de la ville, tandis qu'à droite des maisons en gradins, où l'on accède par des ruelles en escalier, s'accotent à la montagne.

A toutes les fenêtres, des pots de fleurs mettent la gaieté de leur verdure.

Un autre guichet où des maçons ont établi un échafaudage m'ouvre une sortie vers la montagne. Je gravis entre de vieux murs une pente qui me conduit vers le monastère de Saint-Jacob. De ces hauteurs j'embrasse tout Raguse, pur joyau blanc étendu sur le velours moiré de l'Adriatique. Est-ce bien l'automne? Le ciel est maussade, mais les jardins qui m'entourent gardent une telle vie verdoyante, l'île de Lokrum, en face de moi, conserve une telle vigueur de végétation, l'air est chargé d'une si tiède langueur que j'oublie novembre et songe à la douceur de nos printemps de France.

*
**

Lorsque, venant de l'Europe centrale, on arrive à Raguse, on est frappé du contraste. On a vu de grosses agglomérations de cent à deux cent mille âmes qui ressemblaient à de grands villages, et l'on trouve une petite ville de dix mille habitants qui donne l'impression d'un grand centre. On a vu des métropoles, poussées à l'américaine, s'entourant du faux luxe des parvenus et l'on contemple une modeste cité de pierre blanche dont l'élégance sobre a je ne sais quoi de grand et de noble. C'est qu'on est sur une terre classique. Fondée par les Grecs de la voisine Epidaure (aujourd'hui Cavtat ou Ragusa Vecchia), Raguse, toujours ouverte à l'influence latine, a été un constant foyer de civilisation méditerranéenne. République patricienne, elle a été jusqu'au début du XIX^e siècle la rivale redoutée de Venise. En même temps qu'elle était si latine et même si classiquement romaine d'esprit, la libre Républi-

que ragusaine était profondément slave de cœur. Au moment même où l'indépendance serbe semblait à Kosovo, le sol fleuri de Raguse voyait s'épanouir une littérature abondante dans la langue sonore des *pesmés*. Et, comme Gundulitch, le plus fameux d'entre eux, tous les poètes ragusains avaient conscience de l'unité nationale de tous les Yougoslaves. La noble République était ainsi prédestinée au rôle que lui réservait Napoléon qui, l'ayant conquise et confiée à Marmont, la mit à la tête de son éphémère Royaume d'Illyrie.

Pleine du souvenir de ce grand passé, que pense aujourd'hui Raguse de la façon dont s'est réalisé son grand rêve d'union yougoslave? Je n'ose troubler sa quiétude dominicale et l'aller demander à ses enfants. Je les laisse suivre leur joyeuse fanfare et je m'en vais sans le savoir.

L'ADRIATIQUE SLAVE

Pour quitter ces lieux on ne peut, à moins d'avoir beaucoup de temps à perdre, songer à reprendre le train : il faut quelque vingt-quatre heures pour aller rattraper la grande ligne. On doit donc se résigner à prendre un des vapeurs qui font régulièrement le service de la côte. J'assiste, sur le quai de Gravosa, à l'arrivée du *Dubrovnik* (c'est le nom slave de Raguse), petit bâtiment de la Compagnie Ragusaine de Navigation. Il doit repartir demain matin. Je le prendrai.

J'assiste ce soir au chargement du bateau. Toute une montagne de ballots s'engouffre dans la cale, où des treuils grinçants la précipitent. Le *Dubrovnik* sera bien lesté. Ce sera sans doute nécessaire, car il s'est, au crépuscule, élevé un petit vent froid chargé de pluie qui n'est guère rassurant.

Tout est mort sur le quai, sauf les bureaux des compagnies de navigation qui connaissent à peine le repos dominical. A la porte d'une agence italienne, des gens s'entretiennent en italien. C'est la première fois que j'entends sur cette côte dal-

mate résonner la belle langue de Gabriele d'Annunzio.

*
**

J'avais raison hier soir. La montagne contre laquelle s'abrite Gravosa ne suffit pas à arrêter le vent déchaîné et il pleut dru lorsque je m'embarque sur le *Dubrovnik*. Le pont ruisselle et, malgré mon désir de contempler encore la douce côte ragusaine, je dois chercher refuge dans les cabines.

Le signal est donné. Les hélices tournent; les cabestans grincent et, tout doucement, le bateau quitte le quai. Je vois par les hublots s'éloigner les maisons derrière un voile de pluie. D'un mouvement régulier nous longeons la montagne.

— La traversée sera dure, m'annonce le steward. La *bora* souffle et nous danserons. Vous verrez quand nous serons au large.

En effet, lorsque nous avons dépassé la presqu'île de Lapad et que nous quittons la baie, la mer se strie de vagues courtes. La fameuse *bora*, qui est un vent du nord, fait vibrer la mâture et la cheminée d'un ronflement saccadé. Presque couché sur le flanc, le bateau tangué avec la régularité d'une poitrine que soulève ou abaisse une respiration profonde. Je vois par les hublots fouettés de pluie monter et descendre les paysages de la côte où le sommet des monts m'apparaît coiffé de neige. De l'autre côté, vers le large, les hublots encadrent tantôt un rond de ciel gris, tantôt un fragment de flot moutonneux d'où émergent au loin des îles hachurées de pluie.

Nous avons tous, dans le salon du bord, l'œil collé au verre avec l'espoir d'une accalmie. Il y a là un prêtre, un commis-voyageur, un jeune

homme et un vieux couple, l'air de paysans aisés. Je souhaiterais, quant à moi, cette accalmie pour pouvoir jeter au moins un coup d'œil rapide sur l'île de Kortchoula (Curzzola), l'ancienne Corcyre-la-Noire des Grecs, où nous devons faire escale. Mais non, quand le bateau s'arrête dans le petit port, la pluie continue de tomber en déluge et, malgré mon désir, je ne puis suivre sur le quai le prêtre et le commis-voyageur qui débarquent. Je puis du moins apercevoir de l'entrepont une petite place aux maisons blanches flanquées de balcons fleuris et, haut dans l'air humide, le joli clocher roman de la cathédrale. Et le vapeur reprend sa route, plus vigoureusement balancé encore.

Quand je reviens au salon, j'y trouve le vieux couple en grande conversation avec le steward. Ils parlent des Etats-Unis où depuis longtemps mes compagnons ont émigré, où ils ont ramassé une petite fortune et d'où ils viennent de temps en temps faire un tour au pays natal. L'entretien roule ensuite sur l'état de la marine yougoslave, fort précaire à les en croire. Non pas que le pays manque de marins : les côtes dalmates en ont toujours regorgé, fournissant à Venise les Esclavons de sa flotte et à l'ancienne Autriche-Hongrie ses meilleurs équipages. Mais, bien que possédant environ 600 kilomètres de côtes, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ne s'est vu attribuer par la convention de Paris, le 7 septembre 1920, qu'une faible partie de la flotte marchande austro-hongroise (114.000 tonnes sur 650.000), et encore la moins bonne, le reste étant passé à l'Italie. Depuis lors peu de choses ont été faites pour favoriser le développement des compagnies de navigation, que les accords conclus avec l'Italie mettent dans l'impossibilité de lutter sur leur propre terrain contre la concurrence des

puissantes compagnies italiennes. Longtemps même le gouvernement de Belgrade a hésité pour savoir quel port favoriser. Seuls Trieste, Pola et Fiume intéressaient l'ancienne Autriche-Hongrie. Elle avait donc négligé les autres, ne créant pour les relier à l'arrière-pays que des voies d'accès insuffisantes. Or, ces autres, ce sont aujourd'hui les ports yougoslaves. Belgrade n'a songé à créer pour eux qu'une seule ligne de chemin de fer nouvelle, celle qui doit relier l'intérieur du pays à Cattaro, mais pour des raisons d'ordre stratégique plus que pour des raisons d'ordre commercial. Une voie de raccordement a permis cependant de rattacher Split (Spalato) à Zagreb, et c'est tout. L'excellent port de Gravosa, dont l'arrière-pays est si considérable, n'a pour assurer son trafic que le chemin de fer à voie étroite construit par l'Autriche. N'était l'attribution de Souchak et de son port Baros, appelé à devenir le grand centre maritime commercial du Royaume, la Yougoslavie n'aurait pas de grand port.

Une cloche tinte sur le pont, par petits coups, et des chocs retentissent au-dessus de nos têtes. Le jeune passager, sa valise à la main, se prépare à nous quitter : il doit descendre à Makarska. Je vois, en effet, la côte montagneuse se franger de maisons. Des massifs de bois verdissent sur ses flancs nus et, par endroits, des cheminées d'usine fument. Mais, au moment où notre compagnon, titubant sous les coups de roulis, va sortir, le steward vient annoncer que, vu la tempête qui sévit, le bateau doit renoncer à faire escale à Makarska.

Comme le soir tombe, la *bora* s'apaise. Nous voyons, au fond de l'horizon, sur lequel se profile lourdement l'île de Bratch, les nuées se déchirer, laissant apparaître le grand disque rouge du soleil. Un long reflet de cuivre incandescent

s'étale sur la mer et va, sur la côte, animer d'un flamboiement les roches dénudées.

Le calme s'est complètement rétabli quand nous abordons Split (Spalato).

*
**

Ici encore me voilà en terre classique, plus classique même qu'à Raguse, puisque Split demeure une ville toute romaine. Elle accote les boutiques de ses quais aux hautes murailles du palais de Dioclétien; elle a fait un baptistère de ce qui fut un temple de Jupiter, et sa cathédrale, du mausolée d'un empereur. Cependant les boutiquiers du quai, les promeneurs que je croise sous les hauts palmiers ou ceux que je suis dans les rues étroites traversées d'arceaux sont des Slaves. Les Spalatins, comme les Ragusains, ont fourni leur contingent de poètes à la renaissance yougoslave, eux aussi ont chanté, avec Katchitch, de la voisine Makarska, l'unité yougoslave. Et ils ouvrent aujourd'hui, depuis qu'un chemin de fer commode les relie à la Croatie, la porte de la Yougoslavie au grand courant commercial de la Méditerranée.

Le port est, il est vrai, peu peuplé encore. Je ne vois, amarrés au quai, que quelques bâtiments qu'on charge ou qu'on décharge, mais, sous la protection des îles d'en face, la vaste rade est sûre. La vieille cité ne pourra bientôt plus suffire, avec ses étroits couloirs en guise de rues, au trafic que lui réserve l'avenir. Hors de sa vieille enceinte romaine, il est vrai, la ville peut s'étendre et elle s'étendra. Elle gagnera un jour la proche région de Solin, où fut l'antique cité de Salone, dont les imposantes ruines disent toute l'importance déchuë.



Lorsqu'on quitte Split, le train longe longtemps la côte, d'où il domine la mer et ses îles perdues dans le bleu profond de son flot. On aperçoit, en face, briller parmi les verdurees sombres la blancheur des maisons de Trogir. Plus près, la côte des Sept Châteaux découpe sur le velours marin le profil dentelé de ses palmiers. Là-bas, sur l'autre bord d'une baie, une bourgade étage ses bâtiments au flanc d'une colline. Plus loin encore, vers l'horizon bleu qui se confond avec l'eau, la pointe d'un clocher se dresse parmi des verdurees. De cette symphonie en bleu et blanc, qui chante partout, émane la pénétrante douceur des paysages méditerranéens. La Dalmatie maritime est belle, et je comprends les Italiens d'en avoir subi le charme au point de l'avoir crue latine.

Le paysage, s'il garde son charme, se fait néanmoins plus rude à mesure que le chemin de fer s'éloigne de la mer. Une terre blanche, caillouteuse, dévale en pente douce vers des vallées d'où émergent des cyprès. Elle est séparée en petits enclos par des accotements de pierres sèches qui soutiennent en gradins son sol trop meuble. Des vignes au pampre desséché ou quelques maigres oliviers s'y accrochent. Par endroits, en contrebas, des chemins creux (à moins que ce ne soient de larges rigoles) fauillent leur blanc pavage entre des maçonneries recuites par les soleils d'été. De loin en loin un village blanc surgit de ce sol blanc dont ne le distinguent que ses toits plats de tuiles brunies. C'est la Dalmatie pauvre qui peine à faire produire à une terre ingrate un peu de bon vin et d'huile.

Dans le wagon qui m'emporte vers la Croatie,

le hasard m'a donné pour compagnon un Fiumain. Jusqu'à Ogulin, où il changera de train, il se lamente sur le sort de Fiume. Devenue italienne par la volonté d'un poète, la ville se meurt, la ville est morte. Séparé de tout l'intérieur slave qui l'alimentait, son port périclité chaque jour davantage tandis qu'en face, sur l'autre rive de l'étroite Fiumara, le faubourg yougoslave de Souchak et son port Baros croissent de jour en jour.

— On nous a roulés, monsieur, répète mon Italien. On nous a roulés. Nous subissons le même sort que Trieste qui, après la guerre, a vu s'amoindrir fortement son trafic. Mais nous, aucun traité de commerce avec l'Europe centrale nouvelle ne pourra nous rendre celui de notre port. Fiume est une ville perdue. Il fallait nous donner tout ou rien, mais séparer Souchak de Fiume, c'était tuer notre port. On l'a tué, monsieur, et nous sommes roulés, bien roulés...

« Nous sommes roulés » revient comme un refrain dans son lamento. Le brave homme oublie le jour, assez proche encore, où ses compatriotes (et lui aussi sans doute) faisaient fête aux légionnaires de Gabriele d'Annunzio. Je pourrais lui répondre :

— Lorsque Fiume, au risque de troubler toute l'Europe, heureuse enfin de retrouver la paix, proclamait : *Italia o morte!* songeait-elle qu'elle demandait à se priver de son gagne-pain et que son cri signifiait non pas : l'Italie ou la mort, mais : l'Italie et la mort. Elle a choisi à son gré et, si elle est roulée, elle s'est roulée elle-même.

ZAGREB, METROPOLE CROATE

Me voici au cœur des pays croates, et peut-être Zagreb pourra-t-il me fournir la solution du grave problème qui agite le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. La capitale de l'ancien Royaume tri-unitaire de Croatie, Slavonie et Dalmatie n'offre rien, au premier abord, de bien tragique. Elle m'accueille par la riante perspective de vastes parterres échelonnés le long de trois longues places et par l'aspect cossu de ses maisons modernes. Jusqu'à la place Jelatchitch, qui en est pour ainsi dire le centre, la ville donne l'impression des grandes cités universitaires de l'Europe centrale, avec son Académie, ses musées divers, ses riches bibliothèques, sa somptueuse université. C'est le foyer intellectuel d'un peuple avide de s'instruire, désireux d'avoir sa place parmi les nations cultivées de l'Europe et d'occuper son rang dans la politique européenne.

De son vieux passé, il ne reste pour ainsi dire rien que, sur la hauteur qui domine la place Jelatchitch, sa cathédrale gothique entourée de lourdes défenses avec tours d'angles massives, souvenir de l'époque où il fallait repousser le choc des Turcs. Le reste a été complètement dé-

truit ou fortement endommagé par un tremblement de terre, en 1880.

Rien de pittoresque ne retient donc mon attention, sinon, au marché qui se tient autour de la statue équestre de Jelatchitch, le fourmillement des costumes paysans. Les femmes surtout ont, dans l'habillement, un charme qui me rappelle celui des paysannes slovaques. La richesse des broderies qui ornent leurs bonnets ou leurs robes blanches ferait la joie des amateurs de folklore. On est d'ailleurs très féru d'art populaire à Zagreb. La ville possède à cet égard un musée ethnographique d'un intérêt puissant. M. Berger, son fondateur, qui le dirige, a rassemblé là des collections merveilleuses de tapis, de dentelles, de broderies, de costumes, de poteries et d'ustensiles divers, qui permettent d'étudier dans les diverses manifestations de leur goût non seulement les Croates, mais tous les Slaves de l'Europe centrale.

Ce goût des Croates, je l'ai vu aussi s'étaler sur une vieille place, derrière la cathédrale, où tous les mercredis se tient depuis quelque temps un marché d'art populaire. Là des paysannes viennent vendre les dentelles et les broderies qu'elles ont confectionnées aux longues veillées d'hiver, les costumes hérités qu'elles ne peuvent porter ou la veste de fourrure multicolore d'un père, d'un mari ou d'un frère décédé. A côté, le potier du village offre au passant ses faïences rustiques et le tonnelier ses seaux décorés à la pyrogravure.

En somme, grande et belle ville qu'anime dans sa longue rue Illitsa un mouvement fort actif, Zagreb m'aurait fait peu d'impression si j'y étais venu à la recherche du simple pittoresque. Mais, en parcourant ses divers quartiers, c'est autre chose que je cherche : j'y veux sentir battre

le cœur croate et, dans sa fébrile agitation, tâcher de trouver les causes d'une crise que je sens aiguë. Là comme ailleurs, les gens que j'interroge n'appartiennent pas à la politique militante. Les idées qu'ils m'expriment ne sont donc point celles de tel ou tel parti; elles sont si complètement identiques que j'y vois et ne puis y voir que l'expression de l'opinion publique.

Ma première visite est à un ami de longue date, juriste distingué, que j'ai toujours connu très attaché à la cause de l'unité yougoslave pour laquelle il a lutté avant et pendant la guerre. Au moment où je me présente chez lui, un deuil cruel vient de le frapper. Très abattu, il s'excuse de ne pouvoir s'entretenir avec moi des questions qui m'intéressent. Mais nous parlons de Paris, qu'il aime comme une seconde patrie, et du bon combat qu'il y a mené. Peu à peu, de nouveaux visiteurs survenant, sa douleur s'apaise et l'entretien s'oriente vers les questions mêmes qu'il ne voulait pas aborder.

De telles conversations, tout comme celles que j'ai ensuite avec un journaliste, avec un commerçant et avec d'autres Croates, sont naturellement fort décousues. Les rapporter par le menu m'entraînerait à de fastidieuses redites sans rien ajouter à la clarté du sujet. Je voudrais donc plutôt essayer de les cristalliser toutes en un résumé qui synthétiserait sans doute davantage la pensée croate. Pour en bien saisir les nuances et la portée, il est bon cependant de se souvenir du rôle passé de la Croatie et des tendances qui naguère encore partageaient les Croates.

Constituée en royaume au x^e siècle, la Croatie contracte au xii^e siècle avec la Hongrie une union personnelle qui dure jusqu'en 1301. Cette union se renouvelle de fait lorsque Ferdinand de Habsbourg, élu roi par les Croates, de-

vient également roi de Hongrie (1526). Depuis lors, la Croatie, gouvernée par une sorte de vice-roi, un *ban*, conserve, sinon son indépendance totale, du moins une large autonomie, jusqu'au jour où un compromis conclu en 1868 rattache le royaume de Croatie à la Hongrie, ne lui laissant plus que des libertés relatives. Cette sujétion pèse naturellement aux Croates; aussi tendent-ils constamment à lui échapper, les uns en favorisant la naissance d'une idéale Yougoslavie qui engloberait les Serbes, les Croates et les Slovènes (c'est la grande pensée d'un prélat patriote, Mgr Strossmayer, à qui Zagreb doit tant); les autres en réclamant pour leur pays l'indépendance totale que lui confèrent les vieilles chartes (ce fut la théorie de Startchévitch et du parti national du droit). La guerre rendit générale parmi les Croates la première de ces deux conceptions. Seuls quelques attardés demeurèrent jusqu'au bout fidèles au particularisme impliqué par la seconde.

Mon étonnement, exprimé à tous mes interlocuteurs, est justement de voir des hommes comme M. Trumbitch, président pendant la guerre du Comité yougoslave, l'un des promoteurs du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, ou M. Pribitchévitch, leader de l'ancienne « coalition serbo-croate », qui tous deux ont été des défenseurs acharnés de l'unité yougoslave, prôner aujourd'hui un fédéralisme qui frise le séparatisme. C'est, me répond-on unanimement, que la réalité est loin de répondre à l'idéal que s'étaient formé les Croates, et l'on me fait le procès du régime.

« Cet idéal, me dit-on, avait été formulé dans la « déclaration de Corfou », signée le 20 juillet 1917 par Pachitch et M. Trumbitch et qui devait être comme le pacte de la Yougoslavie future. Il prévoyait la création d'un « Royaume

des Serbes, Croates et Slovènes », monarchie constitutionnelle sous l'égide de la dynastie des Karageorgévitch. Tous les citoyens du nouvel Etat devaient jouir des bienfaits de l'égalité et du suffrage universel. Enfin la Constitution devait favoriser « les énergies particulières dans les autonomies locales, délimitées par les conditions naturelles, sociales et économiques ».

« Qu'est devenu cet idéal? Dès l'écroulement de l'Autriche-Hongrie, qu'en collaboration avec les Tchèques nous avons nous-mêmes provoqué, le gouvernement de Belgrade a fait occuper tous nos territoires par ses troupes, merveilleux soldats, si vous voulez, mais mauvais instruments d'une politique fraternelle. Il nous a traités en pays conquis. Il a aboli toutes les organisations provinciales que nous avons constituées et les a remplacées par des gouverneurs nommés par lui. C'est dans ces conditions, c'est-à-dire par les soins d'agents de Belgrade et sous la menace des baïonnettes serbes, que s'est faite la délimitation des circonscriptions électorales et qu'ont eu lieu les élections à la Constituante. Les résultats s'en trouvaient viciés dès l'origine. Mais ce n'était pas assez, et c'est sans aucune consultation préalable que Belgrade a élaboré la Constitution nouvelle. Cela explique pourquoi nos députés se sont abstenus de voter cette constitution purement centraliste, c'est-à-dire conforme à l'idéal d'une Grande-Serbie et non d'une véritable Yougoslavie. »

— Mais, fais-je, ne pensez-vous pas que cette abstention, politique toute passive, enlève aux Croates le droit de se plaindre? Ils devaient voter contre.

— Sans doute, selon la conception occidentale, mais, ne l'oubliez pas, Belgrade est dans les Balkans. Avez-vous vu à Belgrade le bâtiment où

siège la Skoupchtina? C'est un ancien manège de cavalerie. Eh bien, figurez-vous la salle des séances entourée de postes militaires l'arme au bras, et vous me direz si nos députés étaient libres de protester par un vote négatif. Non, monsieur, dans un milieu où la politique se fait à coups de revolver, ils ne pouvaient voter contre sans risquer une grave effusion de sang. C'est dans ces conditions cependant qu'a été votée la fameuse Constitution centraliste du *Vidov dan*. Qu'en est-il résulté? C'est que toute l'administration supérieure, concentrée à Belgrade, nommée par des ministres serbes, est entièrement serbe. Or, où les Serbes ont-ils appris leur rôle d'administrateurs? Est-ce sous le régime turc ou bien au cours des guerres multiples qu'il leur a fallu soutenir pour conquérir et conserver l'indépendance de la Serbie? Et puis, d'ailleurs, il y a une grande différence entre administrer un petit pays comme l'ancienne Serbie, qui comptait quatre millions d'habitants, et un Etat comme le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, qui en compte quatorze millions. Comptez combien il y a de Croates ou de Slovènes dans les divers ministères. Vous n'en trouverez que dans les emplois subalternes. Au début, il est vrai, on en a nommé quelques-uns (oh! pas beaucoup) dans des postes diplomatiques, mais on n'a pas tardé à trouver des prétextes pour les destituer, et depuis lors, on n'a plus renouvelé l'expérience.

« Dans l'armée, la situation est identique : un Croate n'atteint jamais, quelles que soient ses qualités, un grade supérieur à celui de colonel. On vous dira sans doute, si on ne vous l'a déjà dit, que les officiers serbes ont gagné leurs galons pendant la guerre menée contre l'Autriche-Hongrie et pour notre délivrance, et qu'on ne pouvait les renvoyer pour faire place à des officiers ayant

combattu dans l'armée austro-hongroise. Mais pourquoi a-t-on plus de confiance dans les officiers de l'ancienne marine austro-hongroise, qui sont à la tête de la marine serbe, croate et slovène actuelle, que dans les officiers de terre? Au fond, la raison de cet ostracisme est tout autre : c'est que l'on réserve à l'armée un rôle politique qu'elle ne pourrait pas jouer si elle était commandée par de vrais Yougoslaves. »

Je ne puis m'empêcher de soulever une objection :

— Vous avez cependant, dis-je, été représentés au pouvoir. Le portefeuille des Affaires étrangères a été quelque temps confié à M. Trumbitch, et la présidence du Conseil elle-même a été exercée par un de vos leaders, Raditch.

— Oui, me répondent mes interlocuteurs. Mais prenons, si vous le voulez bien, le cas de Raditch parce qu'il est le plus typique. L'accord qui s'était fait à ce moment-là prouve que nous avons mis toute la bonne volonté possible à chercher un terrain d'entente. Nous croyions de bonne foi que, le jour où nos représentants politiques cessant leur abstention, seraient appelés au pouvoir, ils pourraient prendre la direction des affaires et accomplir les réformes nécessaires. Il n'en a rien été. Toutes les mesures qu'ils tentaient de prendre étaient contrecarrées par les gens mis en place par leurs prédécesseurs, soutenus par les collaborateurs de nos ministres, si bien que Raditch lui-même a pu dire, comme un de vos hommes d'Etat : « Je règne, mais je ne gouverne pas. » Songez à ce qu'ont été jusqu'ici tous les cabinets, même celui que présidait le Croate Raditch et celui que préside actuellement le Slovène Korochetz : des cabinets formés en majorité de Serbes. Cela se comprend d'ailleurs puisque le régime électoral a été combiné de telle sorte

qu'il donne forcément, au Parlement de Belgrade, la majorité aux députés de la Vieille Serbie, qui ne représentent cependant que quatre millions d'habitants sur quatorze millions.

« Ne croyez pas que nous récriminons ainsi par simple amour-propre, à cause de la déception que nous ferait éprouver une certaine diminution de prestige. Que non pas. Il suffit de voir la situation du pays pour nous comprendre, je parle de la situation économique. Il fallait, pour mener à bien les affaires, unifier la législation sur tout le territoire puisqu'aussi bien, dans l'ancienne Autriche-Hongrie même, nous étions départagés entre diverses provinces régies différemment. Qu'a fait le Parlement de Belgrade? Autant dire rien : il s'est contenté d'étendre l'application des lois serbes à toutes les portions du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes sans aucun discernement, sans tenir compte des circonstances nouvelles. En matière fiscale, domaine si important pour le développement du pays, on a procédé de la même manière en maintenant les anciennes contributions, mais en les majorant dans certaines provinces. Il en résulte que les impôts payés par les Serbes de Serbie sont moitié moins élevés que ceux que paient les autres habitants, de sorte que toutes les grandes entreprises ont intérêt à quitter le reste du pays pour aller établir leur siège à Belgrade.

« Or, toutes les contributions ainsi prélevées vont à la Serbie. Elle avait, il est vrai, des ruines à relever, car elle a beaucoup souffert de la guerre. Mais les autres provinces en ont souffert aussi. N'était-il pas plus urgent de refaire partout les routes, d'améliorer le réseau des chemins de fer, de développer notre marine et d'aménager nos ports, éléments de richesse pour l'Etat tout entier, que d'élever à Belgrade des monu-

ments somptueux qui pouvaient attendre des temps meilleurs ou que de dépenser des millions à embellir le Kalémegdan?

« Remarquez que nous avons poussé la patience aussi loin que nous le pouvions. Beaucoup d'entre nous, pour ne pas dire la quasi-majorité, ont longtemps désapprouvé ceux des députés croates qui parlaient de fédéralisme. Nous avions bon espoir de voir les choses s'arranger, et cet espoir se trouva renforcé encore lorsque nous vîmes cesser l'abstention de nos parlementaires. Nous nous disions qu'en face de tant de bonne volonté les partis centralistes serbes finiraient par comprendre que l'intérêt général du pays doit l'emporter sur leur intérêt particulier, et qu'ils abandonneraient un peu de leur intransigeance. Le meurtre de Raditch, le 20 juin 1928, en pleine Skoupchtina, nous a, hélas! détrompés. Tuer un homme parce qu'il n'est pas de votre avis est un argument trop balkanique pour nous. Personne ne veut plus s'exposer à des discussions de ce genre, aussi voit-on aujourd'hui tous les Croates se rallier aux hommes qui demandent l'abolition du centralisme et la création d'un Etat fédéral. C'est le seul moyen de faire, non plus une Grande Serbie, conception tout orientale, mais une véritable Yougoslavie européenne. Comme nous ne pouvons attendre une telle réforme d'un Parlement aussi peu représentatif de l'opinion publique, nous mettons aujourd'hui tous nos espoirs dans l'énergie du roi, que nous savons également bien disposé à l'égard de tous ses sujets. »

Je sors brisé de tous ces entretiens. Je le suis d'autant plus que mes interlocuteurs, lorsque je veux aborder des questions de politique extérieure, se montrent absolument indifférents. Ni le danger de la propagande hongroise, ni la me-

nance d'un rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, ni l'amointrissement du rôle de leur pays dans la Petite Entente ne les touchent. Leurs pensées sont absorbées par les querelles intérieures. Ils sont rongés de pessimisme et je sens moi-même la contagion me gagner.

Se peut-il qu'il n'y ait au mal, aussi profond que je le constate, aucun remède? La Roumanie, qui a souffert d'un malaise analogue, ne semble-t-elle pas en voie de relèvement? Là, le Conseil de Régence a, sans hésitation, remplacé un groupe politique depuis longtemps au pouvoir et traité d'oligarchique, par une opposition jusque-là systématiquement tenue à l'écart, et j'ai vu moi-même la confiance renaître dans la plus grande partie du royaume. Ne pourrait-il en être de même dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes?

Les Croates ont, eux aussi, leurs défauts. Ils apportent de leur ancienne sujétion des habitudes d'opposition pour ainsi dire permanente, et notamment cette politique de l'abstention dont ils ont si souvent usé contre le régime hongrois. Est-il si certain cependant qu'ils ont tort quand ils disent que la centralisation ne devait pas se faire d'un seul coup, mais par étapes? Ils n'ont, leur reproche-t-on encore, aucune expérience de la politique extérieure. Est-ce une raison pour les repousser? Les Tchèques non plus n'avaient jamais, en Autriche, pratiqué la politique étrangère, et pourtant ils s'y sont révélés des maîtres.

Les Croates ont d'ailleurs leurs qualités, et qui sont précieuses. Ils ont, sans parler d'autre chose, le sentiment très ancien de la confraternité yougoslave, et ce sentiment, très profond chez eux, est une garantie qu'ils feraient à l'unité nationale tous les sacrifices nécessaires. D'autre part, et c'est là chose essentielle, ils ont été, en matière

d'administration, à l'excellente école austro-hongroise. Ils possèdent dans ce domaine toute l'expérience et toute l'intégrité voulues pour assurer au pays la bonne gestion qu'on dit lui manquer.

Toutes les personnes que j'ai vues à Zagreb m'ont paru sincèrement attachées au roi Alexandre. Elles ne doutent pas de la profondeur de ses sentiments yougoslaves, qu'il a manifestés dans toutes ses déclarations publiques, aussi attendent-elles de lui plus que du Parlement le remède à la crise qui sévit, ébranlant les fondements mêmes du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

*
**

Il me faut ajouter ici un post-scriptum. Depuis que j'ai rédigé ces notes de voyage, le vœu des Croates s'est accompli. Le roi Alexandre, abrogeant la Constitution, a dissous la Skoupchtina et nommé un gouvernement responsable devant lui seul. Les proclamations lancées à cette occasion corroborent exactement les résultats de mon enquête et disent l'importante tâche que le monarque a assumée.

On raconte que, rentrant en 1918 à Belgrade d'où l'ennemi avait été chassé, le roi trouva son palais orné d'un drapeau hongrois et d'un drapeau croate. Il arracha et brisa le premier puis, saisissant le second, il le couvrit de baisers. Le geste dit tout l'amour que le monarque porte à la Croatie. Il est un sûr garant que, Yougoslave sincère, le roi s'efforcera de faire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes la Yougoslavie idéale que tous les patriotes ont rêvée depuis Strossmayer, un Etat uni et fort dont tous les citoyens réconciliés vivront en bons frères.

AU PAYS DE L'ANSCHLUSS

UNE PROVINCE AUTRICHIENNE

En quittant Zagreb je me proposais, avant de gagner l'Autriche, de pousser une pointe vers Lioubliana, la jolie métropole slovène. En retard sur mon itinéraire, j'hésitais cependant à prendre une fois encore le chemin des écoliers. Pourtant, mon enquête ne serait pas complète si, après avoir entendu des Serbes et des Croates, je n'interrogeais des Slovènes. Il est, heureusement, une Providence pour les reporters. A peine suis-je installé dans un compartiment qu'un groupe de voyageurs l'envahit. A leur langue, si voisine du tchèque, je reconnais des Slovènes. Je suis sauvé.

— Les places sont libres ?

— Oui, messieurs.

C'en est assez pour rompre la glace et jusqu'à Zidani Most, où mes compagnons changeront de train, nous bavardons. Eux non plus ne sont pas très satisfaits de la situation intérieure du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Ils m'exposent à peu près les mêmes griefs que j'ai entendus à Zagreb, mais ils pensent qu'un compromis ne serait pas impossible, qui apaiserait le

conflit. Ils sont persuadés que leurs représentants politiques, rompus aux manœuvres parlementaires (n'ont-ils pas été formés au Reichsrat de Vienne, où ils collaboraient avec les Tchèques?), seraient tout désignés pour rétablir l'équilibre. Ils le souhaitent d'ailleurs, car leur plus grand désir est de voir fort et vigoureux le jeune Etat yougoslave. Il a en effet un rôle très important à jouer à l'extérieur, et il ne pourra le jouer que si les conflits intérieurs n'accaparent pas toutes ses énergies. Ce rôle, c'est celui de défenseur naturel des Croates et des Slovènes englobés dans les Etats voisins. Les accords heureusement conclus avec l'Italie ont, il est vrai, assuré la protection des Yougoslaves d'Istrie. Il en reste d'autres, surtout des Slovènes, dans les autres provinces attribuées à l'Italie. Ceux-là, si personne n'a la force de les défendre, sont voués à la dénationalisation. Non seulement ils n'ont pas d'écoles, non seulement tous leurs journaux ont été interdits et toutes leurs associations dissoutes, mais encore des fonctionnaires italiens trop zélés veulent leur enlever jusqu'à leur nom et le remplacer par un nom purement italien.

Mes compagnons se plaignent aussi de la situation faite en Autriche à leurs congénères de Carinthie. Ils y sont en butte aux poursuites d'associations comme le *Heimatsdienst* aux tendances pangermanistes, qui s'efforcent de les germaniser, avec l'aide parfois des autorités. Mes Slovènes souhaiteraient que l'Autriche ne traitât pas moins bien leurs congénères que le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes traite les minorités allemandes de son territoire.

Il va de soi que mes interlocuteurs (qui seront les seuls Yougoslaves à m'avoir parlé de la question) ne voient pas d'un bon œil la campagne menée en Autriche en faveur d'un rattachement

à l'Allemagne. Ils voudraient que, dans leur pays même, tout le monde vît comme eux le danger de cet *Anschluss* qui, amenant l'Allemagne aux portes de la Yougoslavie, l'inciterait bientôt à reprendre son *Drang nach Osten*, sa poussée vers l'Orient. La première victime serait alors le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

— Croyez-vous, vous qui êtes des voisins immédiats de l'Autriche, que les Autrichiens se laissent prendre à cette propagande?

A cette question que je pose à celui de mes compagnons qui vient de faire le procès de l'*Anschluss*, un autre répond sans hésitation :

— Beaucoup moins sans doute qu'on semble l'imaginer en France. Cependant certains milieux n'y sont pas insensibles. Vous vous en rendrez compte, du reste, puisque vous allez en Autriche, mais c'est un mouvement qu'il faut suivre de près. C'est, à mon sens, une besogne qui incombe en tout premier lieu à la Petite Entente, parce qu'elle serait la plus menacée.

Pendant qu'ainsi l'entretien m'a déjà amené au pays de l'*Anschluss*, nous roulons encore en Yougoslavie. Le train, après avoir parcouru les ondulations verdoyantes des environs de Zagreb, est entré dans d'étroites vallées, encaissées entre de hautes cimes boisées, et nous voilà à Zidani Most où je prends congé de mes providentiels Slovènes. Un voyageur de langue allemande les remplace. Je ne tarde pas à apprendre, car il est très communicatif, qu'il est Suisse. Il ne se sent pas trop dépaysé parmi les paysages alpestres que nous voyons défilier et qui bientôt nous amènent à Maribor, l'ancien Marburg, où se fait le contrôle de sortie du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. A quelques kilomètres de là, le train nous conduit à Spiefeld, la première station autrichienne. Nous sommes tous les deux, mon

compagnon et moi, très surpris de reprendre cette route sans avoir vu l'ombre d'un douanier autrichien. C'est que (nous l'apprenons bientôt) l'Autriche a institué un régime fort apprécié des voyageurs : elle fait faire la visite des bagages en cours de route, de sorte que le touriste n'a plus à subir l'ennuyeux stationnement dans des petites gares généralement sans intérêt. En même temps, en effet, que des gendarmes viennent dans le compartiment vérifier nos passeports, deux douaniers fort courtois inspectent rapidement nos valises. C'est parfait, et dès ce premier contact se manifestent les qualités de serviabilité de l'Autrichien.

Nous échangeons naturellement ces impressions, mon compagnon et moi. Mon Suisse convient que, par ce simple fait, s'affirme une différence fondamentale de caractère entre l'Autrichien et le *Reichsdeutsche*, l'Allemand d'Allemagne. Et nous voilà amenés à parler de la grosse question du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne.

— Je ne comprends pas, me dit-il, l'opposition que l'on fait à ce désir d'union de deux peuples frères, quand on a au contraire favorisé l'union des Serbes, des Croates et des Slovènes. N'a-t-on pas assez proclamé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ?

— Le nœud du problème est justement de savoir si ce sont bien les Autrichiens qui demandent à se rattacher à l'Allemagne ou si ce n'est pas plutôt l'Allemagne qui voudrait se rattacher l'Autriche. Il y a quelques années, alors que ces deux provinces se croyaient incapables de vivre dans une Autriche ruinée, le Tyrol et le Vorarlberg ont songé à s'unir à la Suisse. Ce fut alors contre ces provinces un tel déchaînement du côté allemand qu'elles ont fini par se rallier à l'idée

d'un rattachement à l'Allemagne. C'est une preuve qu'au fond l'idée de l'*Anschluss* n'est pas spontanée.

— C'est aussi une preuve que, si les Autrichiens désirent ce rattachement, c'est parce qu'ils ne considèrent pas l'Autriche comme viable. C'est la première fois que je viens dans ce pays-ci, mais je voyage beaucoup en Allemagne et partout j'y ai entendu dire que, pays de montagnes, sans accès à la mer, l'Autriche est incapable de vivre.

— Oui, je sais, c'est un des arguments dont se sert la propagande en faveur de l'*Anschluss*. On a vu cependant, depuis la conclusion des accords de Genève, en 1922, que, si elle veut bien ne pas se laisser aller au découragement et se mettre délibérément à l'œuvre, l'Autriche est tout aussi viable que la Suisse. Voyons, votre pays a-t-il, lui aussi, des mines de houille et un accès à la mer? A-t-il moins de montagnes? Et cependant il vit, il vit bien même et l'idée ne vous vient pas, à vous Suisses de langue allemande, de vous rattacher à l'Allemagne, pas plus qu'elle ne vient à vos compatriotes de langue française de se rattacher à la France.

De là nous partons pour une comparaison, qui s'impose, de l'Autriche et de la Suisse. Il nous apparaît que, bien que moins densément peuplée, l'Autriche possède une industrie relativement plus riche. Elle a, notamment, des mines de fer que n'a pas la Suisse, et qui lui permettent la production d'un acier réputé, aussi les usines métallurgiques sont-elles nombreuses. Il ne lui manque, pour suppléer à une relative pénurie de charbon, qu'à utiliser plus intensément, comme le fait la Suisse, les forces hydrauliques de ses montagnes. Or, c'est une tâche à laquelle elle s'est déjà appliquée. Mais, ce qu'il lui faut surtout,

c'est secouer une sorte d'apathie séculaire. Trop longtemps l'Autriche s'est accoutumée à se laisser vivre avec insouciance, comptant sur les provinces qui se sont libérées, et notamment sur la Bohême et la Moravie, pour lui apporter ce qui lui manquait.

L'Autriche actuelle n'a pas, il est vrai, assez de sol arable pour produire tout ce qu'il lui faut comme denrées alimentaires. Les surfaces labourables y sont pourtant plus étendues qu'en Suisse. Cultivées plus laborieusement, les terres autrichiennes pourront rendre davantage. Il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. Déjà le chiffre des importations de produits alimentaires a diminué. Il pourra diminuer encore.

Quant aux débouchés, l'industrie autrichienne est logée à la même enseigne que celle des pays voisins issus de l'ancien Empire. Créée en vue d'un marché intérieur important, que l'écroulement a fait disparaître, il lui faut exporter l'excédent de sa production. C'est affaire d'adaptation aux conditions nouvelles, et l'Autriche est d'autant plus apte à s'adapter qu'elle possède des commerçants avisés. Vienne a toujours été le grand courtier de l'ancienne monarchie et saura devenir celui de l'Autriche et même de l'Europe centrale nouvelle.

Enfin l'Autriche possède encore deux autres sources de richesse, et fort considérables. Ce sont d'abord ses banques, qui demeurent les plus puissantes de l'Europe centrale et détiennent de gros intérêts dans presque toutes les affaires industrielles et commerciales des pays voisins. C'est ensuite le tourisme. Sites merveilleux, sources minérales nombreuses, villes pittoresques, l'Autriche a tout ce qu'il faut pour attirer et retenir l'étranger.

En somme, si l'on réfléchit à tout cela et si

l'on songe que, depuis l'accord de Genève, l'Autriche a pu développer encore son industrie, augmenter ses exportations et, surtout, relever et stabiliser sa monnaie, grâce à l'aide amicale de la Société des Nations, on est forcé d'en conclure qu'elle est parfaitement viable.



Il est, quand on visite l'Autriche, un fait politique qu'il convient d'avoir toujours présent à l'esprit. C'est qu'elle est un *Bundesstaat*, un Etat fédéral comprenant neuf Etats : Vienne, la Basse-Autriche, la Haute-Autriche, Salzbourg, la Styrie, la Carinthie, le Vorarlberg, le Tyrol et le Burgenland. Le passé explique cette forme. Malgré ses tendances centralisatrices, la monarchie austro-hongroise, constituée elle-même d'éléments divers acquis par des moyens divers, n'a jamais pu étouffer en une unité, même factice, le particularisme de ses provinces, les *Länder* comme on disait alors. Avec leurs diètes, ces provinces jouissaient d'une certaine autonomie, sinon politique, du moins administrative qui leur donnait une personnalité propre. Les circonstances qui ont accompagné l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, loin de favoriser l'unification d'une population linguistiquement homogène, ont accentué les particularismes locaux. A une heure où le bolchevisme menaçait, Vienne s'est donné des chefs socialistes. La première Assemblée nationale elle-même fut dominée par une majorité socialiste. La crainte qu'inspirait aux bourgeois et aux paysans la menace des idées trop avancées et les résultats d'expériences sociales parfois hasardeuses éloignèrent les provinces de la capi-

tale et même, à certains moments, incitèrent au séparatisme, en Tyrol par exemple. Aujourd'hui donc, plus que jamais, l'opinion des provinces compte en Autriche. Pour connaître la pensée du pays, il ne suffit pas par conséquent d'interroger seulement Vienne. C'est pourquoi je m'arrête en Styrie, autant que pour revoir la charmante ville de Graz, son chef-lieu, où j'ai séjourné il y a une vingtaine d'années.

Avant la guerre, la Styrie était une marche avancée du germanisme en face des Yougoslaves, et particulièrement des Slovènes. La lutte contre les Slaves, qu'il s'agissait de supplanter, était ardente et tenace. Les associations germanisatrices, *Südmark* ou *Schulverein*, ne chômaient guère. Tout ce qui pouvait rehausser l'éclat du germanisme, la grandeur de la *Kultur* allemande, était mis en œuvre. On élevait à Graz des statues à Goethe et à Schiller, faute de grands hommes du cru; on donnait des concerts exclusivement consacrés aux « maîtres allemands », et parfois, comme dans telle audition à laquelle j'ai assisté, on glissait dans le programme, parmi les « deutsche Meister », des musiciens étrangers, Smetana ou Dvorak. Dans un tel milieu, où la passion faisait rage, les sentiments nationalistes s'exaspéraient et l'on était violemment pangermaniste, comme parmi les Allemands de Bohême et pour les mêmes raisons. Le Styrien a-t-il changé aujourd'hui? Conserve-t-il son pangermanisme et le traduit-il par un désir d'*Anschluss*? Je le saurai à Graz.



La capitale de la Styrie est une ville plaisante. Traversée par la Mur, rapide rivière de montagne, elle étale ses maisons et ses jardins nombreux au pied de l'imposante colline du Schlossberg couronnée d'un vieux château. Rien ne me paraît changé dans l'aimable cité lorsqu'ayant quitté mon compagnon suisse, je sors de la gare. Je retrouve le tramway d'autrefois, qui me fera franchir la rivière et m'amènera au cœur de la ville.

La grande place avec sa fontaine, les vastes parapluies multicolores des marchandes et, alentour, ses maisons à arcades, a toujours la même physionomie. Les boutiques de la Herrengasse n'ont pas varié, me semble-t-il. Le jardin public où les couples amoureux se donnent rendez-vous auprès de la statue de Schiller est encore tel que ma mémoire se le représentait. Les rues tortueuses qui montent vers le Schlossberg ont les mêmes petites maisons. Je reconnais jusqu'au menu du restaurant où j'ai pris rendez-vous avec des amis.

Une chose cependant m'apparaît dès le premier contact différente : l'état d'esprit des gens. L'ardeur pangermaniste d'autrefois s'est éteinte, à en juger du moins par les conversations au cours de diverses visites.

— C'est vrai, me confirme un Styrien. D'ailleurs les élections corroborent votre jugement. Le parti *deutsch-national*, c'est-à-dire pangermaniste, recueille ici de moins en moins de voix et, par conséquent, de moins en moins de députés, aussi bien à la Diète locale qu'à l'Assemblée nationale.

Comment expliquer ce recul du pangerma-

nisme, d'ailleurs général en Autriche puisque le parti *deutsch-national* n'a plus que douze représentants à l'Assemblée nationale? Il est dû en partie à la terrible leçon qu'a été la guerre. Le sanglant et ruineux échec des projets d'expansion germanique a détourné beaucoup de gens des rêves utopiques d'une Grande-Allemagne. D'autre part, le contact étant rompu avec les allogènes de l'ancienne Autriche, les luttes ethniques ayant cessé, les sentiments nationalistes se sont émoussés dans des provinces comme la Styrie. Les habitants cessent de se considérer comme les champions du germanisme, comme l'avant-garde de la « poussée vers l'Orient ».

On aurait tort de croire, néanmoins, à la totale disparition du nationalisme en Styrie. Il y existe toujours, mais sous une forme autre que l'impérialisme ethnique d'autrefois. Il est, pour l'heure, l'antithèse de l'internationalisme et se traduit par une active campagne contre le socialisme marxiste. Il s'incarne dans des associations comme la *Heimatschutz* et les *Heimwehren*, organes de défense contre le socialisme militant, fédérés à la fin de 1927 à la suite d'un congrès tenu justement à Graz, et qui ont mis à leur tête un Styrien.

La *Heimwehr*, sorte de milice civile, est née en 1919, au moment où le bolchevisme menaçait l'Europe centrale tant du côté de la Hongrie que de la Bavière. La révolution, qui avait mis en Autriche le pouvoir aux mains des socialistes, faisait craindre que l'armée, la gendarmerie et la police n'opposassent pas une barrière assez sûre aux tentatives des Rouges. Pour remédier au mal, bourgeois et paysans des provinces constituèrent des milices chargées de maintenir l'ordre, de veiller à leur sécurité et d'assurer le respect de leurs biens. C'est à ces milices que fut

donné le nom de *Heimwehr*, les socialistes ayant, de leur côté, constitué une autre force, qui fut le *Republikanischer Schutzbund*, chargé de défendre les institutions républicaines d'origine socialiste.

Le danger bolchéviste écarté en Hongrie et en Bavière, les *Heimwehren* n'eurent plus de raison d'être, d'autant que l'aide de la Société des Nations, en rétablissant la situation économique du pays, avait favorisé le retour de l'ordre. Elles disparurent en effet en 1924, faisant place à diverses associations d'anciens combattants éloignées de toute politique militante, suffisantes pour assurer la surveillance des manifestations publiques des divers groupements « bourgeois ». Il fallut les violentes manifestations socialistes du 15 juillet 1927, qui provoquèrent à Vienne les troubles que l'on sait, troubles au cours desquels fut brûlé le Palais de Justice, pour les faire renaître. Ce sont elles qui, en premier lieu, contribuèrent à étouffer l'émeute naissante. Elles forment aujourd'hui une sorte de fascisme, mais tout différent du fascisme italien, leur seul but étant d'empêcher la dictature du prolétariat ou, comme l'a proclamé le congrès de Graz, « si se renouvelait une tentative de dictature rouge ou soviétique, de lutter par les moyens les plus radicaux contre les traîtres et, le cas échéant, de marcher sur Vienne pour délivrer la ville des dictateurs métèques ».

Le caractère de ces *Heimwehren* diffère grandement suivant les provinces. En Tyrol, formée essentiellement d'éléments appartenant au parti chrétien social, la *Heimwehr* penche vers les idées de Mgr Seipel, chef du gouvernement; en Haute et en Basse-Autriche, englobant des représentants de tous les corps de la bourgeoisie, elle est uniquement antimarxiste; en Styrie, son anti-

marxisme se teinte de nationalisme. J'en trouve une preuve dans le programme formulé, dans une réunion tenue à Graz au moment même où j'y passe, par M. Pfriemer, chef du groupement styrien. « Le but des *Heimwehren*, dit-il, est de mener contre le marxisme une lutte sans merci. Etrangères aux partis, elles doivent se tenir au-dessus d'eux et s'opposer à toutes les tentatives qu'ils pourraient faire pour les accaparer. » Et, après avoir exposé un programme de réformes intérieures, il ajoute : « Il faudra demander à la Société des Nations l'autorisation pour l'Autriche de se rattacher à l'Allemagne. »

D'où viennent chez le chef des *Heimwehren* de Styrie ces tendances à l'*Anschluss*? Sont-elles communes à tous les membres de ces milices styriennes et, en général, à tous les Styriens? Voilà deux questions que j'ai voulu élucider immédiatement sur place. Un affilié à la Sozial-Demokratie, mais non pas un militant du socialisme, avec qui m'abouche un ami, me fournit la première réponse.

— Vous savez sans doute, monsieur, me dit mon interlocuteur, que l'*Alpine-Montan-Gesellschaft*, qui est la plus grosse affaire minière et métallurgique d'Autriche, a ses principaux établissements en Styrie. Entreprise capitaliste par excellence, il va de soi qu'elle lutte de tout son pouvoir, c'est-à-dire de toute la puissance de son argent, contre le socialisme. Elle subventionne donc largement la *Heimwehr*, dans laquelle elle voit une arme contre le socialisme. De là le programme antimarxiste de cette milice, d'ailleurs toute bourgeoise. Mais, ce qu'il faut savoir aussi, c'est que l'*Alpine* est, depuis les grandes tentatives d'accaparement de Stinnes, passée aux mains des *Deutsche Stahlwerke*, c'est-à-dire aux mains des *Reichsdeutsche*, des Allemands du

Reich. Ce sont ceux-ci, ou les hommes qu'ils ont mis en place, qui font ou soudoient cette campagne en faveur du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. C'est ainsi que le directeur de l'*Alpine*, M. Apold, ne manque jamais une occasion de prétendre l'Autriche incapable de vivre indépendante. Vous comprenez maintenant pourquoi certains, à l'antimarxisme de la *Heimwehr*, ajoutent le pangermanisme de l'*Anschluss*, mais ça ne prend plus, même auprès de la plus grande partie des miliciens.

*
**

Je passe une partie de l'après-midi avec un groupe de petits fabricants. La conversation roule naturellement sur l'*Anschluss*. J'entends avec ces nouveaux interlocuteurs un autre son de cloche, mais non pas celui que des gens de France, soi-disant bien informés, m'avaient fait craindre. Des paroles échangées, extrayons simplement la substantifique moelle.

L'Autriche n'est pas le pays de la grosse industrie. Elle compte même peu de grandes entreprises. Elle possède au contraire beaucoup de petites ou de moyennes manufactures, dont bon nombre sont situées en Styrie, manufactures de faux ou de cycles, notamment. Par là, elle diffère essentiellement de l'Allemagne.

En 1918, lorsque, l'ancien Empire écroulé, les provinces autrichiennes se trouvèrent indépendantes, une grave inquiétude pesa sur cette petite industrie. N'allait-elle pas se trouver privée à la fois de capitaux, de matières premières et de débouchés? Tout le faisait craindre. D'autre part, les transformations survenues, en assurant le triomphe des socialistes, semblaient devoir impo-

ser aux chefs d'entreprise des sacrifices impossibles. Ce fut un instant de panique et beaucoup parmi les manufacturiers songèrent à l'Allemagne. Ils y bénéficieraient des ressources d'un grand pays et des bienfaits d'une organisation industrielle bien comprise. Ils furent alors favorables à l'*Anschluss*, vers lequel tendait d'ailleurs leur sentiment de confraternité germanique.

Mais la situation s'améliora et la réflexion vint. Aujourd'hui le petit industriel autrichien, dont mes Styriens me fournissent le modèle, pense et dit : « Que ferai-je en Allemagne, pays des consortiums et des cartels? Ou bien je disparaîtrai, absorbé par les grandes entreprises syndiquées, et alors à quoi bon y aller? Ou bien je ne pourrai lutter contre la concurrence d'usines établies pour produire en série et je sombrerai dans la ruine. Non, ma place n'est point en Allemagne. Mon rôle est au contraire d'être le concurrent de l'Allemagne. A ce titre, je pourrai jouir de deux avantages considérables. Le premier, c'est que je n'aurai pas à supporter une charge de réparations de guerre aussi considérable, puisque ces réparations seront départagées entre tous les Etats issus de l'ancienne monarchie. Le second, c'est que j'ai plus de chances que l'Allemagne de trouver des débouchés dans les pays nouveaux qui sont mes anciens clients et connaissent la qualité de mes produits, tout en me trouvant, à l'intérieur même de l'Autriche, protégé par des frontières capables d'arrêter l'afflux de la pacotille allemande. Quant à mes sentiments, eh bien, si chez nos voisins de l'Ouest on peut parler allemand et être Suisse, on peut très bien chez nous parler allemand et être Autrichien. »

Il est une autre raison encore pour les Styriens de n'être plus guère portés vers Berlin, raison d'intérêt, elle aussi. Elle m'est fournie par un

des industriels. « Du reste, me dit celui-ci, la Styrie voit croître son développement industriel grâce à une large utilisation des force hydrauliques de ses montagnes. Et ce n'est pas à l'Allemagne qu'elle le doit, mais au concours de l'Italie. Ce sont, en effet, des capitaux italiens qui ont permis cette exploitation de la houille blanche. Or, vous le savez, l'Italie voit d'un très mauvais œil toute campagne en faveur de l'*Anschluss*. Pourquoi détournerions-nous de notre pays un peuple tout disposé à nous aider? »

AU PIED DU SEMMERING

J'ai enfin trouvé à Graz, outre les gros industriels, des gens bien disposés, en principe du moins, en faveur de l'*Anschluss*. Ce sont des intellectuels, des universitaires, pour préciser. Me souvenant des manifestations pangermanistes que j'avais vues jadis partir de l'Université de Graz, je n'étais guère surpris ou, si je l'étais, c'était plutôt des réserves dont mes interlocuteurs entourent aujourd'hui leurs vœux d'une Grande Allemagne.

C'est au buffet de la gare, quelques instants avant de partir, que j'ai eu cette dernière conversation. Je la trouve très succinctement notée dans mon carnet de route. Elle me revient cependant très précise, et elle éveille en moi les mêmes réflexions qui m'assaillaient tandis que nous devisions devant nos chopes. L'administration de l'ancienne Autriche, bureaucratie compliquée, me dis-je, était un des piliers du pouvoir. Or ce pouvoir devait être essentiellement allemand. Les intellectuels allemands pullulaient donc parmi les fonctionnaires de toutes les régions de l'Empire. Aujourd'hui, les fils de l'*Alma Mater* s'effrayent

de voir, dans la nouvelle Autriche, les débouchés se raréfier. Il a fallu, pour des raisons d'économie, faire des coupes sombres dans le personnel administratif trop nombreux, aussi les intellectuels ont-ils mis tous leurs espoirs dans un rattachement à l'Allemagne qui étendrait leur champ d'activité et élargirait leur horizon. Ils ne seraient pas Allemands si, naturellement, ils ne cachaient ces raisons tout intéressées sous des arguments d'ordre sentimental et historique.

— Nous sommes, en fait, m'expose l'un d'eux, frères des Allemands d'Allemagne, et non pas seulement frères consanguins, mais frères par l'esprit. Allemands et Autrichiens, nous sommes nourris de la même culture, nous avons la même formation intellectuelle. C'est pourquoi, comme vous l'avez pu voir par les statues qui décorent nos places publiques, nous honorons les mêmes grands hommes. Il est inconcevable qu'on refuse à deux peuples qui, en somme, n'en font qu'un, le droit de s'unir. C'est d'autant plus inconcevable qu'ils ont déjà été unis politiquement pendant des siècles puisque ce n'est qu'en 1866 que l'Autriche s'est trouvée exclue de la Confédération germanique.

Oui, mais il y a un *hic*. « Nous pourrions tout au moins, insinue un jeune docteur en droit, préparer le terrain à notre union. Il faudrait pour cela que nos universités autrichiennes fussent exactement établies sur le modèle des universités allemandes et que la valeur des études y fût la même. Ce n'est malheureusement pas le cas, et, malgré tous nos efforts, l'Allemagne se refuse à reconnaître les diplômes universitaires qui nous ont été conférés. Si l'équivalence des diplômes autrichiens et allemands était établie, nous pourrions facilement trouver emploi dans des administrations allemandes. Ainsi se formerait un lien

solide qui, malgré tous les efforts contraires, rattacherait les deux pays l'un à l'autre. »

Et voilà pourquoi le pauvre *Herr Doktor* styrien devra se contenter d'être un modeste avocat dans un petit coin de la petite Autriche indépendante.

*
**

J'ai pris congé de mes amis d'une heure et de nouveau l'express m'emporte le long de la sauvage vallée de la Mur. Des villages s'échelonnent le long de la rapide rivière. J'aimerais m'y arrêter, m'entretenir avec ces paysans au parler rude que je vois s'affairer autour de leurs maisons. Il y a quelques jours les journaux m'ont appris que, parlant en leur nom lors de la célébration du dixième anniversaire de la République autrichienne, un député, M. Fœdermayer, disait : « La défense de la patrie est dans les poings des paysans. » Je voudrais demander à ces villageois au costume gris rehaussé de parements verts quelle est leur patrie. Est-ce l'Autriche (et pour eux, j'en suis sûr, l'Autriche, c'est leur Styrie natale), ou bien la Grande Allemagne des pangermanistes ? Les croix que j'aperçois aux carrefours, abritées sous un petit auvent de zinc, ou les autels à la Vierge nichés contre des troncs d'arbres me disent l'attachement ancestral de ces âmes simples à leur religion, à leur église au clocher bulbeux. A l'Autriche qui a toujours protégé leur foi, préféreraient-ils l'Allemagne prussienne et protestante, ou bien sont-ils de ceux qui, à un récent congrès du *Landbund*, s'affirmaient prêts à considérer en ennemis et à traiter impitoyablement tous ceux qui menaceraient le développement du relèvement autrichien ?

Je pose la question à un voyageur qui, dans le couloir, contemple avec moi le paysage. « Nos paysans, me dit-il, sont, comme tous les paysans sans doute, fort attachés aux traditions. Ils sont donc, au fond, d'excellents Autrichiens. Ils le sont d'autant plus que leur amour de la terre leur montre comme une menace pour leurs propriétés le renforcement du socialisme consécutif à l'*Anschluss*. Cela ne veut néanmoins pas dire qu'ils demeurent indifférents en face de cette grave question. Le *Landbund*, c'est-à-dire le parti agrarien auquel ils appartiennent presque tous, mêle parfois sa voix à celles des partisans du rattachement à l'Allemagne. L'intérêt du producteur, éleveur ou cultivateur, est de vendre le plus cher possible les fruits de son travail. Nos agrariens ont donc demandé un régime de protection douanière qui les mettrait à l'abri de la concurrence. Pour l'obtenir plus sûrement ils posaient un dilemme : « Protection douanière ou union douanière avec l'Allemagne qui, elle, pratique le protectionnisme. » Mais, au fond, vous savez, il n'y avait là qu'une sorte de chantage qui leur a permis d'obtenir gain de cause, et nos paysans demeurent comme avant de bons Autrichiens. »

Nous avons passé Bruck-an-der-Mur, entrevu le village de Karpfenberg, qui s'honore d'avoir donné naissance au romancier paysan Rosegger, et maintenant le train s'époumonne à gravir les pentes raides de la montagne. Il a atteint Mürzuschlag, où vit encore le souvenir des chasses de François-Joseph, et nous voici, franchi un long tunnel, à la station de Semmering, perchée à près de mille mètres. Les Autrichiens sont très fiers, et à juste titre, de ce hardi chemin de fer qui, construit au milieu du siècle dernier, fut le premier en Europe à escalader le flanc abrupt

des montagnes. Entre d'énormes blocs de rochers ou d'épaisses masses de sapins, nous dévalons maintenant par une voie en lacet dont nous apercevons des tronçons juste au-dessous de nous. De temps en temps, à travers les échan-crures des forêts, nous découvrons bas, très bas, la vallée peuplée de maisons. Nous la perdons de vue un instant pour la retrouver bientôt plus proche. Puis, avec des grincements de frein et des sifflements d'air comprimé qui s'échappe, l'express ralentit sa marche, tressaute sur des aiguilles et enfin s'immobilise devant la station de Gloggnitz où je descends.



Gloggnitz est une jolie petite ville, mais sans grande importance politique. Je ne m'y arrêtera pas si je n'avais promis une visite à des amis et si, point de départ d'excursions dans la montagne, la gentille petite cité n'était pas un centre de tourisme où je trouverai sans doute d'instructives données sur ce que les Autrichiens appellent le *Fremdenverkehr* et les mauvaises langues, l'exploitation des étrangers.

En quittant la gare, il faut descendre une rue en pente, bordée de maisons en construction, tourner à gauche, traverser sur un pont en béton la modeste Schwarzau, pour gagner la rue principale. En cette saison intermédiaire, qui n'est plus l'automne et n'est pas encore l'hiver, Gloggnitz mène une vie morne, comme endormie. Elle ne se réveillera que dans quelques semaines, lorsque la neige et le froid amèneront, avec tout leur attirail, les amateurs de ski ou de luge. Pour l'heure, seul un long chariot étroit chargé de fumier, au timon duquel un unique cheval est

attelé, conduit par un paysan tranquille, anime la rue où je vais trouver mes amis.

L'Autriche nouvelle à ses débuts s'est donné le nom de *Deutschösterreich*, Autriche allemande. Si l'on me demandait à brûle-pourpoint : « Qu'est-ce qu'un Autrichien, c'est-à-dire un Allemand d'Autriche ? » j'avoue que, bien qu'ayant vécu longtemps dans le pays, y ayant fréquenté bien des milieux et bien des gens, je serais fort embarrassé pour répondre. Les ethnologues le sont, du reste, eux aussi, pour dire avec certitude d'où sont venus les premiers habitants germaniques du sol autrichien, à quelles tribus ils appartenaient. En fait, l'Autrichien est un être hybride. La cohabitation pendant des siècles dans un même Etat de nationalités diverses a forcément mélangé les races. Il a beau parler le rude allemand de Vienne ou de sa province, l'Autrichien n'en est pas moins, le plus souvent, le produit métissé du Germain et du Tchègue, du Polonais, du Ruthène, du Hongrois, du Roumain, du Yougoslave ou de l'Italien. Les noms eux-mêmes sont impuissants à déceler l'origine ethnique des individus. Il me souvient des conseils humoristiques que, longtemps avant la guerre, donnait la *Neue Freie Presse* à un jeune Allemand de Vienne qui voulait se lancer dans la politique. « Fais attention, disait-elle; ne te laisse pas induire en erreur par les noms. Ne va pas t'imaginer qu'un Bielohlawek est un Tchègue contre qui il te faudra lutter et un Rieger, un de tes braves congénères. Non. Bielohlawek est un Allemand et Rieger un Tchègue. » Les choses n'ont guère changé, et à la tête du mouvement pangermaniste d'Autriche on trouve des noms notoirement slaves comme Wottawa, Slama ou Muschitsch.

Faut-il conclure de là qu'il y a antagonisme

entre Allemands et Autrichiens? Ce serait sans aucun doute exagéré. Il y a néanmoins une différence de caractère marquée, due autant à la diversité ethnique qu'à la tradition et à la formation générale. L'Allemand du Reich, et particulièrement le Prussien, n'a jamais caché son mépris pour l'Autrichien, bâtard de sa race, qu'il considère volontiers comme un frère inférieur. Au cours de la guerre, qui les a mis en contact direct, les divergences se sont accentuées entre l'Allemand prussianisé, orgueilleux de sa Kultur, dominateur, arrogant, et l'Autrichien insouciant, affable et jovial. A Vienne et dans toutes les villes autrichiennes de garnison, où un moment ils furent nombreux, les officiers allemands regardaient de haut leurs collègues autrichiens et, dans les rues, ils tenaient le haut du pavé, agissant comme en pays conquis. Beaucoup d'Autrichiens ne le leur ont pas pardonné, et un ami me rapporte comme typique un trait qui marque les distances. L'Autrichien, qui raffine sur la politesse, a l'habitude de saluer par cette phrase elliptique : « J'ai l'honneur... » A un officier viennois qui le saluait ainsi, un officier allemand répondit brutalement : « Oui, vous avez l'honneur, et nous autres la peine. »

Parmi les touristes qui visitent la belle Autriche, les Allemands du Reich sont particulièrement nombreux. « Nous voyons quelques Anglais, des Américains, très peu de Français, me dit un de mes amis, mais beaucoup d'Allemands. Quels gens encombrants! Ils sont là, fiers comme des coqs, réclamant un tas de choses, occupant tout le monde et critiquant tout. Rien ne marche à leur guise, et ils vous disent avec insolence : « Je ne sais pas pourquoi nous sommes venus ici, c'est bien mieux chez nous. »

— Oui, ajoute le garçon du restaurant qui

nous écoute, ils disent cela pour se dispenser de donner un pourboire consciencieux. Mais, qu'est-ce que vous voulez? Ce sont des Prussiens, des parvenus.

Je vois que les sentiments n'ont guère changé, du moins à l'avantage des Allemands du Reich, depuis le jour où l'on chantait à Vienne :

*S'giebt nur a Kaiserstadt
S'giebt nur a Wien.
S'giebt nur a Räubernest
Und das is' Berlin (1).*

Comme je demande à un vieil ami de Gloggnitz ce qu'il pense de l'*Anschluss*, je ne suis donc pas surpris de l'entendre me répondre :

— L'*Anschluss*? Voilà une chose dont jusqu'ici je ne me suis guère préoccupé. Je sais bien qu'on en parle, de temps en temps, dans les journaux, mais chez nous, personne ne s'en soucie. Quant à moi en particulier, qu'est-ce qui pourrait bien m'attirer vers l'Allemagne? Rien, certainement. D'abord, je n'y ai aucun lien de famille, tandis que j'ai de nombreux parents en Tchécoslovaquie. Si je devais choisir un pays étranger, c'est tout naturellement celui-là que je choisirais. Je connais beaucoup d'Autrichiens dans mon cas qui, de familles originaires de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Roumanie ou d'ailleurs, se sentent plus portés vers ces pays-là que vers l'Allemagne. Je n'en connais pas, par contre, que leur parenté rattache au Reich. Et voyez-vous qu'un conflit éclate à propos de cet

(1) Il n'existe qu'une seule ville impériale.
Il n'existe qu'un seul Vienne.
Il n'existe qu'un seul repaire de bandits.
Et c'est Berlin.

Anschluss, dans quelle situation nous trouverions-nous, de lutter pour la Prusse contre nos propres parents?

« En dehors de cela, je suis foncièrement pacifiste. Or, je sais bien pourquoi l'Allemagne fait chez nous une telle propagande en faveur de l'*Anschluss*. Ce n'est pas par amour pour nous, Autrichiens, mais par intérêt. C'est pour faire de nous ses soldats, oui, pour renforcer son armée et l'aider à réaliser un jour ses visées impérialistes. Et qu'y gagnerions-nous? On prétend que l'Autriche ne peut pas vivre d'elle-même et que l'Allemagne l'aidera à assurer son existence. L'Allemagne ne nous a jamais habitués à tant de charité, et certainement, si elle ne croyait pas pouvoir en tirer profit, elle ne songerait pas tant à annexer notre pays. Je vois justement dans cette campagne de l'*Anschluss* une preuve que nous pouvons et que nous devons vivre indépendants. Si nos efforts n'y suffisent pas tout d'abord, nous avons assez d'amis pour nous aider, nous l'avons bien vu, et nous n'avons pas besoin de Berlin, qui nous a déjà ruinés une fois. »

WIEN BLEIBT WIEN

Wien bleibt Wien, disait la chanson. Oui, Vienne est toujours Vienne. Je m'en aperçois tout de suite en débarquant à la gare du Sud. Elle demeure la ville impériale et accueillante que j'ai connue naguère. Les épreuves ne l'ont guère changée. Je l'ai vue en 1920 troublée dans son insouciance par la misère qui l'accablait. Elle était alors découragée, prête à écouter les sirènes qui lui chantaient le *Deutschland über alles*. Elle a senti ensuite peser sur elle, avec l'inflation, la lourde menace de la ruine. Comme des corbeaux avides, par nuées, les spéculateurs cosmopolites se sont abattus sur elle pour profiter de sa misère. Elle aurait bien alors, si elle l'avait pu, dépouillé toutes ses parures et vendu tous ses joyaux. Ses lieux de plaisir, si fameux dans le monde entier, comme Ronacher, se sont écroulés. Elle avait perdu sa gaieté et elle était prête à renoncer à sa grandeur de capitale pour devenir simple ville de province dans une Allemagne agrandie. J'avais le cœur serré en parcourant ses rues mornes et tristes; j'éprouvais

la même angoisse qu'on ressent en face d'un homme qu'on sait tenté par le suicide.

Vienne s'est pourtant reprise. Elle a su trouver en elle-même assez d'énergie pour tenter un relèvement, et elle s'est relevée. Si les rues des faubourgs, que je traverse, ont la même tranquillité de province que j'y ai toujours constatée, les grandes artères du centre ont retrouvé leur animation de jadis. Les passants n'ont plus cet air de pauvres honteux que je leur ai connu huit ans auparavant. Des schillings semblent sonner dans leurs poches, et ils aiment s'arrêter devant les luxueux étalages du Graben ou de la Kärthnerstrasse.

Oui, Vienne est toujours Vienne. Que je flâne le long du canal du Danube, dans le dédale des petites rues voisines de la Poste centrale ou que je m'éloigne du centre pour gagner, au delà du Ring, les quartiers tranquilles, partout me sourit la plaisante physionomie de la ville d'autrefois. Les noms mêmes que proclament les enseignes me rappellent le passé. A côté d'un Weber ou d'un Kraus allemands, voici un Novotny tchèque, un Petrescu roumain, un Warszawski polonais, un Novakovitch yougoslave, un Pietro italien et un Poganyi hongrois. Et je pense à ce que me disait mon ami de Gloggnitz sur le caractère hybride de l'Autrichien. Il est vrai que l'Autriche nouvelle possède, elle aussi, des minorités ethniques, et que le plus grand nombre des allo-gènes sont fixés à Vienne. Comment y sont-ils traités? C'est là, à côté du problème de l'*Anschluss*, une des questions qu'on ne peut manquer de se poser, encore qu'elle semble ne point troubler les bons rapports qui se sont établis entre l'Autriche et ses voisins. En dehors des Yougoslaves, je n'ai entendu, au cours de mon voyage, personne se plaindre. A Vienne même, où je ren-

contre des Tchèques (les plus nombreux des allo-gènes), je ne recueille que des doléances insignifiantes touchant certaines lacunes de l'enseignement.

*
**

Je viens de parcourir la ville en tous sens, du Prater quasi mort en cette saison, avec sa Grande Roue qui se dresse vers le ciel comme une immense couronne funéraire, jusqu'aux quartiers lointains où mène la Margarethenstrasse et d'où l'on aperçoit le château de Schönbrunn, au sommet duquel s'éploient encore les aigles de Napoléon. Une constatation s'est imposée à moi au cours de mes diverses visites : Vienne est le paradis des locataires.

La guerre oblige l'Autriche, comme d'ailleurs tous les pays belligérants, à décréter un moratorium et la stabilisation des loyers. Les hostilités terminées, la crise du logement sévissant, ces décrets furent à peine modifiés par le gouvernement de l'Autriche nouvelle, de sorte qu'un appartement ne se louait guère plus cher qu'en 1914. En fait, il est arrivé à se louer moins cher, l'inflation ayant fait perdre à la monnaie autrichienne la plus grande partie de sa valeur. La stabilisation monétaire, le remplacement de la couronne par le schilling, aurait pu permettre une revalorisation. Il n'en a rien été.

Un Viennois à qui je fais visite occupe un très bel appartement dans une rue du centre.

— Combien payez-vous de loyer ?

— En 1914, je payais 4.000 couronnes par an. Après la guerre, avec les taxes et impôts nouveaux, je suis arrivé à payer dix mille couronnes. Aujourd'hui, avec la nouvelle monnaie, mon loyer est d'un schilling.

Un schilling, cela représente à peine six francs. Il va de soi que, dans de telles conditions, personne ne songe à quitter son logement, fût-il trois fois trop grand pour lui. On m'assure même que d'anciens sujets autrichiens ayant opté pour quelqu'un des nouveaux Etats et ayant quitté Vienne, où leurs affaires les rappellent quelquefois, y ont conservé leur appartement. Non seulement ils évitent ainsi, lorsqu'ils reviennent, des frais d'hôtel considérables, mais encore la sous-location d'une ou deux chambres leur assure un beau revenu, une chambre meublée se louant facilement une centaine de schillings par mois.

Les propriétaires, par contre, sont ruinés par cet état de choses qui constitue une expropriation déguisée. Leurs réclamations sont jusqu'ici demeurées sans effet. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que les socialistes, qui détiennent la municipalité de Vienne, s'opposent à toute solution équitable. Au moyen de taxes prélevées sur les immeubles de rapport (si l'on peut appeler ainsi des immeubles qui ne rapportent rien), taxes qui absorbent environ les deux tiers des loyers, la municipalité a créé une caisse spéciale destinée à la construction de maisons. Un vaste programme a été conçu à cet effet. Il prévoit l'édification de 25.000 appartements dont la plupart sont déjà achevés.

Un ami m'emmène, par le métro viennois, au Margarethengürtel visiter quelques-unes de ces maisons municipales. Il y en a là plusieurs blocs, rangés le long d'une belle avenue. Les uns sont encore en chantier, les autres sont déjà habités. Ce sont de vrais palais. Les corps de bâtiment entourent une vaste cour-jardin au milieu de laquelle un jet d'eau alimente un bassin et que décorent des pergolas fleuries. Un passage, ouvert dans l'aile centrale, conduit à une autre

cour où s'étale une piscine pour les bains en plein air. Au rez-de-chaussée de l'immeuble, édifié dans un style moderne agréable, ont été établis des cafés populaires, des salles de spectacle et, choses plus utiles, des garderies d'enfants et des salles de jeu. Les appartements, aux pièces vastes, claires et bien aérées, jouissent de tous les avantages du confort moderne : eau chaude et froide, gaz, électricité, chauffage central et ascenseurs. C'est l'idéal, mais un idéal facilement accessible puisque, dans ces demeures municipales, les loyers ne sont pas plus élevés que dans les maisons bourgeoises de Vienne, ce qui signifie qu'ils sont ridiculement minimes. Et je songe, en contemplant ces enviabiles logements, aux cages à mouches où la Ville de Paris entasse les locataires de ses immeubles à loyer soi-disant modéré. Heureux Viennois ! Il est vrai que pour trouver un gîte dans ces magnifiques palais, il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire être inscrit au parti social-démocrate tout-puissant à l'Hôtel de Ville.

— Vous avez là, me dit en souriant mon compagnon, la clef du problème de l'*Anschluss*.

— Comment cela ?

— Bien simplement. Les propriétaires autrichiens, dont beaucoup se trouvent, de par cette situation, réduits à la misère, réclament la revalorisation des loyers telle qu'elle a été pratiquée par l'Allemagne. « Revalorisation ou *Anschluss* », proclament-ils. A cette mesure s'opposent tout naturellement les locataires, qu'appuie le parti socialiste. La municipalité de Vienne va jusqu'à menacer, au cas où les loyers seraient augmentés, de maintenir les siens au taux actuel, ce qui, cela va de soi, serait un obstacle sérieux à la revalorisation.

« Ainsi les propriétaires, bons Autrichiens au

demeurant, sont devenus d'ardents propagandistes du rattachement du jour où l'Allemagne a favorisé ses propriétaires. Par contre-coup, les locataires sont devenus d'acharnés antianschlussistes. Ces derniers étant la majorité, vous n'avez qu'à voir à quoi cela aboutit. »

La boutade de mon ami a un fond de vérité. Elle me ramène, par un détour, au cœur même de la question. Comme je demandais, l'autre soir, à deux employés de commerce viennois s'ils souhaitaient le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne :

— Jamais de la vie, m'ont-ils répondu. Nous y perdrons tous les avantages de la législation sociale autrichienne sans rien gagner en retour.

La « protection des locataires », en abaissant à un chiffre ridicule le montant des loyers, a assuré à la classe moyenne et à la classe ouvrière un bien-être qu'elles ne sauraient trouver en Allemagne. L'ouvrier, par exemple, qui avant la guerre devait consacrer le tiers de son salaire à se loger, ne consacre plus aujourd'hui que 0,30 0/0 à son habitation, de sorte qu'il dispose pour vivre de sommes beaucoup plus considérables qu'auparavant. Cela explique pourquoi, malgré la diminution de sa population, Vienne consomme plus de viande, plus d'œufs, plus de lait et plus d'articles de luxe qu'avant la guerre.

— Nous sommes tous les deux, me disaient encore mes deux employés, des fervents de la montagne. Nous faisons très souvent des excursions dans les Alpes autrichiennes et, l'été passé, nous avons profité de notre congé annuel pour visiter les Alpes françaises et les Pyrénées. Pourrions-nous le faire si notre pays était rattaché à l'Allemagne?

Partout à Vienne, parmi les travailleurs, j'entends un raisonnement analogue.

— L'ouvrier autrichien, m'explique un contre-maître d'usine, n'est pas un simple manœuvre. Il est habitué à un travail soigné, figolé, aussi travaille-t-il lentement, souvent selon des procédés routiniers. Il ne pourrait se faire au travail en série, au travail mécanique qui se fait en Allemagne. En cas de rattachement à l'Allemagne, il se verrait donc bientôt sur le pavé, d'autant plus que le chômage est très élevé chez nos voisins. Un million et demi d'ouvriers y sont actuellement sans travail. Personne parmi nous n'a envie d'aller en grossir le nombre.

A la lumière de ces conversations, et de bien d'autres encore, je comprends l'évolution du parti socialiste autrichien qui longtemps m'a paru inexplicable. En 1918, la Sozial-Demokratie était, avec les pangermanistes, le seul parti autrichien réclamant l'*Anschluss*. Il s'agissait alors, non seulement de réaliser une de ces « grandes unités économiques » préconisées par le marxisme, mais encore et surtout de se lier à une Allemagne socialiste et révolutionnaire. Sans l'opposition de l'Entente la fusion se fût sans doute opérée, d'autant plus que les socialistes détenaient alors le pouvoir en Autriche. En attendant des temps meilleurs, les socialistes profitèrent de leur passage au gouvernement pour réaliser toute une longue série de réformes sociales dont profita largement la classe ouvrière, mais qui leur aliéna la grande et la petite bourgeoisie en même temps que les paysans.

L'élection à la présidence de la République allemande du maréchal Hindenburg porta un premier coup aux tendances anschlussistes des chefs socialistes autrichiens. Autant en effet leur souriait la création d'une « grande Allemagne prolétarienne et révolutionnaire », autant leur répugnait l'alliance avec une Allemagne réactionnaire.

D'ailleurs, déjà leurs troupes ne les suivaient plus. Le bien-être que l'Autriche avait assuré à l'ouvrier l'attachait plus que jamais au pays. Passant à l'Allemagne, il craignait de voir abolies d'un coup les lois sociales dont il profitait largement. La conduite de l'*Alpine Montan Gesellschaft* devenue entreprise allemande, qui s'efforce de briser les syndicats ouvriers, expulse de ses usines les travailleurs « conscients et organisés » et les remplace par des affiliés à la *Heimwehr*, ouvrait les yeux du prolétaire sur le sort qui l'attendrait dans une Autriche devenue province d'Allemagne. Considérant les avantages dont il jouit et, surtout, les brillants résultats obtenus à Vienne par les représentants du prolétariat, l'ouvrier autrichien en arrive à se croire supérieur au prolétaire allemand. Il est fier d'appartenir à un pays où le travailleur joue un tel rôle. Il devient ainsi une sorte de nationaliste.

En face de ce revirement, que peuvent faire les chefs? Continueront-ils à prêcher un internationalisme intransigeant et à réclamer le rattachement à l'Allemagne? Ce serait risquer de n'être pas suivis par la masse qu'ils prétendent diriger. Ils l'ont bien vu en 1927, lorsque s'est posée la question d'un régime de protection douanière. Les leaders socialistes, opposés à cette mesure, préconisaient un *Zollverein* avec l'Allemagne, première étape de l'*Anschluss*. Ils rencontrèrent alors le veto des syndicats ouvriers absolument favorables au protectionnisme et force leur fut de s'incliner. Suivant alors le mouvement qui les emporte, les socialistes autrichiens en sont arrivés à proclamer une sorte de doctrine nationale qu'ils appellent l'*austro-marxisme* et qui est, au fond, la négation de l'*Anschluss*.

*
**

— En matière de politique, m'explique un confrère viennois, nous sommes comme l'Angleterre classique : nous avons nos whigs et nos tories. En effet, devant ce qu'ils considéraient comme « le danger rouge », nos partis du centre et de la droite se sont groupés; ils forment bloc contre les socialistes, de sorte que la lutte électorale se trouve circonscrite entre deux groupements.

— Fort bien. Je connais la position des socialistes à l'égard de l'*Anschluss*, mais quelle est la position de l'autre groupe? Elle doit être bien complexe.

— Non, pas tant que vous le croyez. Il faut tout d'abord faire abstraction des pangermanistes, favorables par essence à un rattachement à l'Allemagne. Vous savez d'ailleurs tout le terrain qu'ils ont perdu puisque, prépondérants avant la guerre, ils n'ont plus que douze députés à l'Assemblée nationale et qu'ils en auraient sans doute beaucoup moins s'ils ne s'étaient alliés aux autres partis de la droite et du centre. Cela seul suffit à vous montrer que la question de l'*Anschluss* ne joue pas un rôle important dans les pensées des classes moyennes. Il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque la situation économique semblait désespérée, que nous manquions de tout et que l'argent se dépréciait chaque jour, nos bons bourgeois ne voyaient de salut qu'en un rattachement à l'Allemagne. Ils avaient une confiance d'autant plus grande dans cet *Anschluss* qu'ils comptaient aussi sur la poigne des bourgeois du Reich pour écarter le « péril rouge ». Deux événements les firent changer d'avis : le relèvement

économique du pays, qui leur rendit la confiance dans les destinées de l'Autriche, et l'étouffement des émeutes de juillet 1927, qui leur rendit la confiance en eux-mêmes. Ils sont ainsi redevenus Autrichiens et fiers de l'être.

— Autrichiens ? Ont-ils vraiment conscience de l'être ? Excusez-moi de vous poser la question sous cette forme un peu brutale, à vous Viennois, mais avant la guerre si peu de gens se disaient Autrichiens dans ce qui est aujourd'hui l'Autriche... Presque tous se disaient Allemands...

— Sans doute, mais c'était par opposition aux autres nationalités. Et puis il n'y avait pas de terme pour distinguer l'Autrichien sujet de l'Empire de l'Autrichien habitant de la Haute ou de la Basse-Autriche. Pour nous autres, Autrichien n'avait alors que ce second sens.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il en va autrement, et l'on peut dire que nous nous rapprochons déjà de la Suisse, dont tous les citoyens, quels que soient leur canton et leur langue, ont conscience d'être Suisses. L'Autriche est, du reste, elle aussi un Etat fédéral, chaque province y jouissant de son autonomie administrative, mais Viennois, Autrichiens, Styriens ou Tyroliens sentent fort bien qu'un long passé historique et des traditions séculaires les rattachent les uns aux autres pour ne former qu'un seul peuple, le peuple autrichien. On peut donc dire que le fédéralisme, né chez nous après la guerre, mais depuis longtemps en germe dans les vieilles provinces impériales, a véritablement donné, dans l'esprit du peuple, un sens concret à l'entité « Autriche ».

« Tandis que chez nous se développe ainsi le fédéralisme, en Allemagne se développe au contraire le centralisme ou, comme on dit là-bas, l'*unitarisme*. La Prusse s'efforce d'étendre de

plus en plus son pouvoir sur tous les Etats allemands, de concentrer chaque jour davantage tous les pouvoirs du Reich à Berlin. Un tel effort de concentration, d'unification ne va naturellement pas sans difficulté. Il rencontre des obstacles. La Bavière, par exemple, est en conflit avec la Prusse. Quant à nous, Autrichiens, il nous répugnerait de faire partie d'une Allemagne centraliste dominée par la Prusse, non pas tant sans doute à cause des différences de religion que parce que nous ne saurions admettre que notre pays devînt une simple province. Tenez, lisez ceci. »

Et mon interlocuteur, fouillant dans ses papiers, me tend la *Reichspost* du 26 novembre 1928, où il souligne du doigt, dans l'article de tête, le passage suivant :

« L'Autriche possède de trop fortes traditions historiques pour jamais se laisser enfermer dans le cadre d'une province privée d'indépendance. La présence en Autriche d'un gouverneur étranger ne serait pas considérée avec des sentiments différents de ceux qui nous animaient à l'égard du régime représenté naguère par le Dr Zimmermann, commissaire de la Société des Nations. »

— C'est là, reprend mon confrère, un point sur lequel le journal aime à revenir, et ses idées, je n'hésite pas à le dire, sont partagées par la majorité de la population. Interrogez n'importe qui, tout le monde vous dira : « Nous rattacher à une Allemagne devenue une Grande-Prusse, jamais. »

LES VRAIS PARTISANS DE L'ANSCHLUSS

Me voici complètement dérouté. On a beaucoup parlé et l'on parle toujours beaucoup de l'*Anschluss*; ce fut même, en juillet 1928, lors des fêtes de Schubert, un tel concert à Vienne, que l'Europe tout entière en a retenti. Et voilà que maintenant, parcourant l'Autriche et m'informant partout, je ne trouve, en dehors d'une poignée de pangermanistes, aucun partisan de l'*Anschluss*. Il n'y en a ni dans la classe ouvrière, ni parmi les paysans, ni parmi les bourgeois. Aurait-on donc fait beaucoup de bruit pour rien?

— Non, me répond un Autrichien d'origine tchèque, spectateur impartial (mais non pas indifférent) de toute cette campagne, on n'a pas fait du bruit pour rien. Le désir d'un rattachement à l'Allemagne a existé chez les Autrichiens à un certain moment, quand régnait la disette. Aujourd'hui c'est fini; ce ne sont plus les Autrichiens qui font campagne pour l'*Anschluss*, ce sont les Allemands. Ils ont créé une foule d'organisations dans ce but. La principale est l'*Oesterreichisch-deutscher Volksbund*, que préside le député socialiste allemand Paul Loebe, président

du Reichstag, et qui a pour organe une revue intitulée *Der Anschluss*.

« Votre amusant Alphonse Daudet montre son Tartarin toujours avide de « faire du bruit ». Ces associations allemandes éprouvent le même besoin que Tartarin. Elles craignent que l'indolent Autrichien ne s'endorme dans les délices de Capoue que lui ont procurées les bienfaits de la Société des Nations. Elles ne cessent donc de lui crier aux oreilles : « N'oublie pas, malheureux, que tu ne peux pas vivre indépendant; unissons-nous. » Pour réchauffer son ardeur languissante, elles lui envoient de temps en temps leurs plus éloquents émissaires. Les dirigeants du Reich eux-mêmes, tout en jurant de la pureté de leurs intentions, ne dédaignent pas de se déranger pour venir affirmer aux Autrichiens, comme le chancelier Marx en novembre 1927 : « Nous voulons nous unir. Sachez donc que l'unanimité d'un grand peuple finira par s'imposer. » Berlin profite de toutes les occasions pour frapper de grands coups et imposer comme une obsession cette idée du rattachement. Il y a quelques années, c'était une commémoration de Schiller; en juillet dernier (1928), c'était le festival Schubert. En l'honneur du délicat musicien viennois, les associations allemandes ont envoyé à Vienne et dans toute l'Autriche quelque cent cinquante mille chanteurs, non pas pour faire entendre aux Autrichiens de doux *lieder*, mais pour leur faire goûter le charme du *Deutschland über alles*, de la *Wart am Rhein* et des paroles enflammées de Paul Loebe vantant les attraits de « la future République grande-allemande unie ». Les Viennois ont courtoisement écouté leurs hôtes; ils se sont fort réjouis de leurs immenses beuveries et de la bonne aubaine qu'était le séjour de touristes aussi assoiffés, mais ils n'ont pas même

pavoisé en l'honneur de ces « frères du Reich ».

— Ainsi vous croyez que seuls les Allemands...

— J'en suis certain, et leur campagne ne fera que s'accroître, car ils s'imaginent qu'un gros danger menace le Reich. Avez-vous lu un livre récent de *Willi Hellpach*, qui s'intitule *Politische Prognose für Deutschland*?... Non. C'est dommage. Lisez-le et vous me comprendrez mieux. Dans la dernière partie de son ouvrage, ce démocrate allemand (car il est démocrate) se montre très inquiet au sujet de la Bavière. Il la voit en lutte avec la Prusse et son centralisme, et il lui semble que l'Autriche, avec son fédéralisme si développé, exerce une réelle attraction sur elle. Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne serait, à l'en croire, le seul moyen de briser net de telles tendances centrifuges. Il n'a sans doute pas tort. On assiste depuis quelque temps à de curieuses manifestations d'amitié entre la Bavière et l'Autriche. Il serait amusant, n'est-ce pas, de voir la propagande en faveur de l'*Anschluss* aboutir, non pas à l'incorporation de l'Autriche à l'Allemagne, mais au rattachement de la Bavière à l'Autriche. Un tel événement réjouirait fort ceux qui, chez vous, rêvaient d'un démembrement de l'Allemagne et de la formation d'un Etat catholique allemand opposé au Reich prussianisé.

— Le paradoxe est amusant.

— Ce n'est pas un paradoxe, et je vous assure qu'à Berlin on s'alarme de cet état de choses.

— Bon, mais (et c'est ce que je voulais vous dire tout à l'heure) je m'imagine que les Allemands auraient depuis longtemps cessé leur propagande s'ils la jugeaient sans effet. S'ils la continuent, c'est qu'ils savent qu'il existe en Autriche des partisans du rattachement.

— Oui, il y en a. Il y a ceux qui le préconisent sérieusement, sincèrement, et ce sont les pan-

germanistes, peu nombreux comme vous savez. Il y a aussi les autres, tous les autres, qui sont, pour ainsi dire, des *anschlussistes* intermittents. Ce sont ceux qui, réclamant quelque chose, protection douanière ou valorisation des loyers, font de l'Anschluss un moyen de pression, de chantage si vous voulez.

— Et c'est tout?

— C'est tout... Ah! pardon. J'allais oublier les plus sincères des partisans de l'Anschluss, et ceux-là sont nombreux à Vienne, je vous prie de le croire. Il n'est pas de jour où ils ne se fassent entendre dans certains journaux; ils sont particulièrement éloquents le dimanche. Jugez-en par ce numéro du *Neues Wiener Journal* de dimanche passé (25 novembre).

Et, dans les petites annonces, à la rubrique : *Correspondenzen*, il me fait relever des textes dans ce goût :

**Sehr hübsche junge
Dame wünscht seriösen Anschluss an einen
distinguiert., reichen Herrn. Unt. « Freund-
schaft 708 Adm. 708-11 (1).**

ou :

**Grosser fescher Mann
sucht ehrbarst Anschluss an eine Dame der
Gesellschaft, deren Denken nicht dem Alltag
entspricht. Unter « Sehnen 770 »
Adm. 770-11 (2).**

(1) Jeune dame, très jolie, désire sérieux *Anschluss* (liaison) avec un homme riche et distingué. Ecrire à...

(2) Homme grand, chic, cherche *Anschluss* honorable avec dame du monde aux idées peu banales, Ecrire à...

Il y en a quatre ou cinq par colonne.

— Le Viennois, qui aime s'amuser et qui ne manque pas d'esprit, conclut mon Tchèque dans un sourire, a trouvé le meilleur emploi de l'*Anschluss*. Il en fait un synonyme de liaison, et il n'a pas tort. L'Autriche craint trop les liaisons dangereuses pour songer sérieusement à s'annexer à l'Allemagne. L'Europe peut être tranquille sur ce point.

CONCLUSION

C'est fini. J'ai quitté Vienne et je rentre à Paris. Je relis en cours de route les notes que j'ai prises au jour le jour. Au fur et à mesure de cette lecture le souvenir de ce que j'ai vu se précise, les conversations que j'ai eues sans contrainte avec des gens de bonne foi, ignorant pour la plupart le but de mes investigations, me reviennent, nettes, claires, exactes. Je revois la physionomie de mes interlocuteurs, j'entends leurs intonations, je perçois leur accent de franchise. Me suffira-t-il, pour peindre la situation de cette Europe centrale nouvelle que je viens de visiter, de transcrire simplement toutes ces paroles? Ne faut-il pas, de tout cela, tirer une conclusion? Il y a dix ans que, sur les ruines de l'Autriche-Hongrie écroulée, s'édifiaient les Etats que sont la Tchécoslovaquie, la Grande Roumanie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, la Hongrie magyare et l'Autriche. On peut déjà juger de leur vitalité, de leur rôle dans l'Europe transformée. Est-ce, comme on l'a dit, une poussière d'Etats que balaiera la première tempête? En

maintenant un état de fait, c'est-à-dire en reconnaissant l'indépendance des peuples échappés de la geôle austro-hongroise, les traités de paix ont-ils, comme le prétendent des esprits chagrins, semé des germes d'anarchie et « balkanisé » l'Europe?

Pour beaucoup d'historiens et de politiques, l'Autriche-Hongrie était un élément indispensable de l'équilibre européen. Ils répétaient volontiers avec l'historien tchèque Palacky : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait, dans l'intérêt de l'Europe et de l'humanité, s'empressez de la créer. » Les désastreuses expériences du XIX^e siècle, qui avaient conduit l'empire des Habsbourg à se faire le caudataire de la Prusse, ne les avaient pas même contraints à l'acte de contrition de Palacky avouant dans son testament politique : « Je n'ai pas conscience d'avoir commis d'erreur plus grave que lorsque j'ai affirmé que si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer. » Lorsque s'est effondré le vétuste édifice austro-hongrois, ils l'ont donc pleuré comme une perte irréparable et beaucoup d'entre eux se lamentent encore sur ce qu'ils appellent « le déséquilibre de l'Europe ».

Je n'ai jamais été de ces esprits chagrins. Je le suis moins que jamais après ce que j'ai vu. Non pas que tout soit parfait : la perfection n'est pas de ce monde, mais ce que j'ai pu constater c'est que la « balkanisation » dont on nous menaçait est un vain épouvantail. J'ai trouvé de jeunes démocraties dont l'énergie a su, en une brève décennie, réparer les ruines accumulées par la fatale politique austro-hongroise. J'ai trouvé, surtout, cet élément d'équilibre que nos esprits chagrins croyaient à jamais disparu. Il m'est apparu justement en face des deux dangers qui pourraient menacer l'Europe nouvelle : la remise en

question par la Hongrie du traité de Trianon et le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne.

Ce qui retient les impérialistes hongrois dans leur action, c'est la crainte non pas tant des grandes puissances, qu'ils se croient assez habiles pour amadouer, que de la Petite Entente. Ce groupement, si naturel et si bien dirigé, leur paraît une force redoutable à laquelle ils appréhendent de se heurter. La crainte du gendarme, dit le proverbe, est le commencement de la sagesse. La Petite Entente est le gendarme de l'Europe centrale nouvelle. C'est elle aussi, par les liens d'intérêt qu'elle a su nouer entre ses membres et l'Autriche, qui modère l'ardeur des partisans de l'*Anschluss*. « Comment voulez-vous que nous songions sérieusement à nous rattacher au Reich? me disait à Vienne un gros commerçant. Ce serait bien inutilement nous attirer l'inimitié des Etats de la Petite Entente, qui sont nos meilleurs clients. »

Ainsi s'est constitué, par l'alliance naturelle de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Yougoslavie, un équilibre plus stable que celui que devait assurer l'inquiétante Autriche-Hongrie. Ainsi se trouve consolidée, dans le respect des traités, la paix européenne.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Vers Prague en fête	7
Des sites, de l'histoire, de la politique	20
De l'Elbe au Danube	34
Le pays aux deux âmes	42
La grande misère des Carpathes	52
Eau-de-vie de prune et politique	57

RAPSODIE HONGROISE

Vers Budapest	65
Budapest patriote	73
Les quatre points cardinaux	82
Non, non, jamais!	94
Le paradis hongrois	107

A TRAVERS LA GRANDE ROUMANIE

Vers Bucarest	117
Un nourrisson de la Louve	127
Un centre saxon	138
Campagne transylvaine	145
Souabes et Magyars	154

SERBES, CROATES ET SLOVÈNES

Belgrade	163
Sarajévo, ville orientale	174
Une République slave : Raguse	183
L'Adriatique slave	190
Zagreb, métropole croate	197

AU PAYS DE L'ANNSCHLUSS

Une province autrichienne	211
Au pied du Semmering	226
Wien bleibt Wien	235
Les vrais partisans de l'Anschluss	246
Conclusion	251

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 OCTOBRE 1929
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
" LE PROGRÈS "
J .AMIARD
257-259, FAUBOURG
SAINT - MARTIN, A
PARIS, POUR LE
COMPTE DES ÉDI-
TIONS BAUDINIÈRE

DEBRECENI EGYETEMI KÖNYVTÁR

3429/1938 gyarapodási naplósám.



ALP

resde

POL

Elbe

Prague

TCHÉCOSLOVAQUIE

Brno

sbord

Danube

Vienne

Presbourg

AUTRICHE

Budapest

HONGRIE

Graz

ALIE

Ljubljana

Zagreb

Sava

Belgrade

YUGOSLAVIE

MER

ADRIATIQUE

Raguse

ALP